

LES VOYAGES EXTRAORDINAIRES

---

UN CAPITAINE  
DE QUINZE ANS

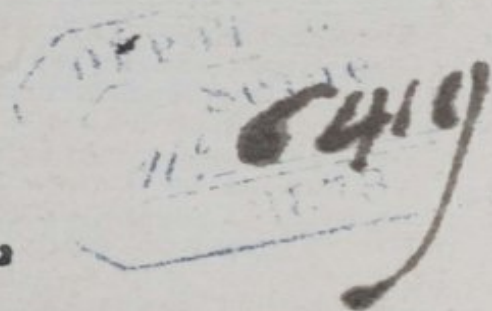
PAR

JULES VERNE

---

PREMIÈRE PARTIE

---



BIBLIOTHÈQUE  
D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION  
J. HETZEL ET C<sup>ie</sup>, 18, RUE JACOB  
PARIS

---

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.



## OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

### VOLUMES IN-18 A 3 FR.

#### AVENTURES DU CAPITAINE HATTERAS :

|                                                                                           |           |
|-------------------------------------------------------------------------------------------|-----------|
| — LES ANGLAIS AU PÔLE NORD, 21 <sup>e</sup> édition.....                                  | 1 vol.    |
| — LE DÉSERT DE GLACE, 21 <sup>e</sup> éd.....                                             | 1 vol.    |
| LES ENFANTS DU CAPITAINE GRANT :                                                          |           |
| — L'AMÉRIQUE DU SUD, 16 <sup>e</sup> éd.....                                              | 1 vol.    |
| — L'Australie, 16 <sup>e</sup> éd.....                                                    | 1 vol.    |
| — L'Océan Pacifique, 15 <sup>e</sup> éd.....                                              | 1 vol.    |
| AVENTURES DE 3 RUSSES ET DE 3 ANGLAIS, 15 <sup>e</sup> éd.....                            | 1 vol.    |
| DE LA TERRE A LA LUNE, 21 <sup>e</sup> éd.....                                            | 1 vol.    |
| AUTOUR DE LA LUNE, 17 <sup>e</sup> éd.....                                                | 1 vol.    |
| CINQ SEMAINES EN BALLON, 36 <sup>e</sup> éd.....                                          | 1 vol.    |
| HISTOIRE DES GRANDS VOYAGES ET DES GRANDS VOYAGEURS, 10 <sup>e</sup> éd.                  | 1 vol.    |
| UNE VILLE FLOTTANTE, suivie des FORCEURS DE BLOCUS, 16 <sup>e</sup> éd.                   | 1 vol.    |
| VINGT MILLE LIEUES SOUS LES MERS, 21 <sup>e</sup> éd. ....                                | 2 vol.    |
| VOYAGE AU CENTRE DE LA TERRE, 22 <sup>e</sup> éd.....                                     | 1 vol.    |
| LE PAYS DES FOURRURES, 14 <sup>e</sup> éd.....                                            | 2 vol.    |
| LE TOUR DU MONDE EN 80 JOURS, 42 <sup>e</sup> éd.....                                     | 1 vol.    |
| LE DOCTEUR OX, 19 <sup>e</sup> éd. ....                                                   | 1 vol.    |
| L'ÎLE MYSTÉRIEUSE, 1 <sup>re</sup> partie. Les Naufragés de l'air, 21 <sup>e</sup> éd.... | 1 vol.    |
| — 2 <sup>e</sup> partie. L'Abandonné, 20 <sup>e</sup> éd.....                             | 1 vol.    |
| — 3 <sup>e</sup> partie. Le Secret de l'Île, 19 <sup>e</sup> éd.....                      | 1 vol.    |
| LE CHANCELLOR, 17 <sup>e</sup> éd.....                                                    | 1 vol.    |
| MICHEL STROGOFF, 16 <sup>e</sup> éd.....                                                  | 2 vol.    |
| LES INDES-NOIRES, 19 <sup>e</sup> éd.....                                                 | 1 vol.    |
| HECTOR SERVADAC, 17 <sup>e</sup> éd.....                                                  | 2 vol.    |
| UN CAPITAINE DE QUINZE ANS, 1 <sup>re</sup> partie.....                                   | 1 vol.    |
| UN NEVEU D'AMÉRIQUE, comédie. Prix.....                                                   | 1 fr. 50. |

### VOLUMES IN-8 ILLUSTRÉS.

|                                                                               |         |
|-------------------------------------------------------------------------------|---------|
| AVENTURES DU CAPITAINE HATTERAS. Prix : broché.....                           | 7 fr. » |
| CINQ SEMAINES EN BALLON.....                                                  | 4 »     |
| VOYAGE AU CENTRE DE LA TERRE.....                                             | »       |
| Ces deux ouvrages réunis en un seul volume.....                               | 7 »     |
| DE LA TERRE A LA LUNE.....                                                    | 4 »     |
| AUTOUR DE LA LUNE.....                                                        | 4 »     |
| Ces deux ouvrages réunis en un seul volume.....                               | 7 »     |
| UNE VILLE FLOTTANTE, suivie des FORCEURS DE BLOCUS.....                       | 4 »     |
| AVENTURES DE 3 RUSSES ET DE 3 ANGLAIS.....                                    | 4 »     |
| Ces deux ouvrages réunis en un seul volume.....                               | 7 »     |
| VINGT MILLE LIEUES SOUS LES MERS.....                                         | 9 »     |
| LE PAYS DES FOURRURES.....                                                    | 7 »     |
| LE TOUR DU MONDE EN 80 JOURS.....                                             | 5 »     |
| LE DOCTEUR OX.....                                                            | 4 »     |
| Ces deux ouvrages réunis en un seul volume.....                               | 9 »     |
| LES ENFANTS DU CAPITAINE GRANT.....                                           | 10 »    |
| L'ÎLE MYSTÉRIEUSE.....                                                        | 10 »    |
| LE CHANCELLOR.....                                                            | 4 »     |
| LES INDES-NOIRES.....                                                         | 4 »     |
| Ces deux ouvrages réunis en un seul volume.....                               | 7 »     |
| MICHEL STROGOFF.....                                                          | 7 »     |
| HECTOR SERVADAC.....                                                          | 9 »     |
| GÉOGRAPHIE ILLUSTRÉE DE LA FRANCE, par Jules VERNE et Théophile LAVALLÉE..... | 10 »    |

#### EN PRÉPARATION :

UN CAPITAINE DE QUINZE ANS, édition illustrée.

LES VOYAGES EXTRAORDINAIRES

UN CAPITAINE

DE QUINZE ANS

PAR

JULES VERNE

PREMIÈRE PARTIE



BIBLIOTHÈQUE

D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION

J. HETZEL ET C<sup>ie</sup>, 18, RUE JACOB

PARIS

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

# PREMIÈRE PARTIE

## CHAPITRE PREMIER

### LE BRICK-GOELETTE « PILGRIM. »

Le 2 février 1873, le brick-goëlette *Pilgrim* se trouvait par 43° 57. de latitude sud, et par 165° 19 de longitude ouest du méridien de Greenwich.

Ce bâtiment, de quatre cents tonneaux, armé à San-Francisco pour la grande pêche des mers australes, appartenait à James-W. Weldon, riche armateur californien, qui en avait confié, depuis plusieurs années, le commandement au capitaine Hull.

*Le Pilgrim* était l'un des plus petits, mais l'un des meilleurs navires de cette flottille, que James-W. Weldon envoyait, chaque saison, aussi bien au delà du détroit de Behring, jusqu'aux mers boréales, que sur les parages de la Tasmanie ou du cap Horn, jusqu'à l'Océan antarctique. Il marchait supérieurement. Son gréement, très-maniable, lui permettait de s'aventurer, avec peu d'hommes, en vue des impénétrables banquises de l'hémisphère austral. Le capitaine Hull savait se « débrouiller », comme disent les matelots, au milieu de ces glaces qui, pendant l'été, dérivent par le travers de la Nouvelle-Zélande ou du cap de Bonne-Espérance, sous une latitude beaucoup plus basse que celle qu'elles atteignent dans les mers septentrionales du globe. Il est vrai qu'il ne s'agissait là que d'ice-bergs de faible dimension, déjà usés par les chocs, rongés par les eaux chaudes, et dont le plus grand nombre va fondre dans le Pacifique ou l'Atlantique.

Sous les ordres du capitaine Hull, bon marin, et aussi l'un des plus habiles harponneurs de la flottille, se trouvait un équipage composé de cinq matelots et d'un novice. C'était peu pour cette pêche de la baleine, qui exige un personnel assez nombreux. Il faut du monde, aussi bien pour la manœuvre des embarcations d'attaque que pour le dépeçage des animaux capturés. Mais, à l'exemple de certains armateurs, James-W. Weldon trouvait beaucoup plus économique de n'embarquer à San-Francisco que le nombre de matelots nécessaires à la conduite du bâtiment. La Nouvelle-Zélande ne manquait point de harponneurs, marins de toutes nationalités, déserteurs ou autres, qui cherchaient à se louer pour la saison et faisaient habilement le métier de pêcheurs. La période utile une fois achevée, on les payait, on les débarquait, et ils attendaient que les baleiniers de l'année suivante vinssent réclamer leurs services. Il y avait, à cette méthode, meilleur emploi des marins disponibles, et plus grand profit à retirer de leur coopération.

Ainsi avait-on agi à bord du *Pilgrim*.

Le brick-goëlette venait de faire sa saison sur la limite du cercle polaire antarctique. Mais il n'avait pas son plein de barils d'huile, de fanons bruts et de fanons coupés. A cette époque déjà, la pêche devenait difficile. Les cétacés, pourchassés à l'excès, se faisaient rares. La baleine franche, qui

porte le nom de « Nord-caper » dans l'Océan boréal, et celui de « Sulpher-boltone » dans les mers du Sud, tendait à disparaître. Les pêcheurs avaient dû se rejeter sur le « fin-back » ou jubarte, gigantesque mammifère, dont les attaques ne sont pas sans danger.

C'est ce qu'avait fait le capitaine Hull pendant cette campagne, mais, à son prochain voyage, il comptait bien s'élever plus haut en latitude, et, s'il le fallait, aller jusqu'en vue de ces terres Clarie et Adélie, dont la découverte, contestée par l'Américain Wilkes, appartient définitivement à l'illustre commandant de *l'Astrolabe* et de la *Zélée*, au Français Dumont d'Urville.

En somme, la saison n'avait pas été heureuse pour le *Pilgrim*. Au commencement de janvier, c'est-à-dire vers le milieu de l'été austral, et bien que l'époque du retour ne fût pas encore venue pour les baleiniers, le capitaine Hull avait été contraint d'abandonner les lieux de pêche. Son équipage de renfort, — un ramassis d'assez tristes sujets, — lui « chercha des raisons », comme on dit, et il dut songer à s'en séparer.

Le *Pilgrim* mit donc le cap au nord-ouest, sur les terres de la Nouvelle-Zélande, dont il eut connaissance le 15 janvier. Il arriva à Waitemata, port d'Auckland, situé au fond du golfe de Chouraki, sur la côte est de l'île septentrionale, et il débarqua les pêcheurs qui avaient été engagés pour la saison.

L'équipage n'était pas content. Il manquait au moins deux cents barils d'huile au chargement du *Pilgrim*. Jamais on n'avait fait plus mauvaise pêche. Le capitaine Hull rentrait donc avec le désappointement d'un chasseur émérite, qui, pour la première fois, revient bredouille, — ou à peu près. Son amour-propre, très-surexcité, était en jeu, et il ne pardonnait pas à ces gueux dont l'insubordination avait compromis les résultats de sa campagne.

Ce fut en vain qu'on essaya de recruter à Auckland un nouvel équipage de pêche. Tous les marins disponibles étaient embarqués sur les autres navires baleiniers. Il fallut donc renoncer à l'espoir de compléter le chargement du *Pilgrim*, et le capitaine Hull se disposait à quitter

définitivement Auckland, lorsqu'une demande de passage lui fut faite, à laquelle il ne pouvait refuser d'acquiescer.

Mrs. Weldon, femme de l'armateur du *Pilgrim*, son jeune fils Jack, âgé de cinq ans, et l'un de ses parents, qu'on appelait le cousin Bénédict, se trouvaient alors à Auckland. James-W. Weldon, que ses opérations de commerce obligeaient quelquefois à visiter la Nouvelle-Zélande, les y avait amenés tous trois, et comptait bien les reconduire à San-Francisco.

Mais, au moment où toute la famille allait partir, le petit Jack tomba assez grièvement malade, et son père, impérieusement réclamé par ses affaires, dut quitter Auckland, en y laissant sa femme, son fils et le cousin Bénédict.

Trois mois s'étaient écoulés, – trois longs mois de séparation, qui furent extrêmement pénibles pour Mrs. Weldon. Cependant, son jeune enfant se rétablit, et elle était en mesure de pouvoir partir, lorsqu'on lui signala l'arrivée du *Pilgrim*.

Or, à cette époque, pour retourner à San-Francisco, Mrs. Weldon se trouvait dans la nécessité d'aller chercher en Australie l'un des bâtiments de la Compagnie transocéanique du « Golden Age », qui font le service de Melbourne à l'isthme de Panama par Papéiti. Puis, une fois rendue à Panama, il lui faudrait attendre le départ du steamer américain, qui établit une communication régulière entre l'isthme et la Californie. De là, des retards, des transbordements, toujours désagréables pour une femme et un enfant. Ce fut à ce moment que le *Pilgrim* vint en relâche à Auckland. Elle n'hésita pas et demanda au capitaine Hull de la prendre à son bord pour la reconduire à San-Francisco, elle, son fils, le cousin Bénédict et Nan, une vieille négresse qui la servait depuis son enfance. Trois milles lieues marines à faire sur un navire à voiles ! mais le bâtiment du capitaine Hull était si proprement tenu, et la saison si belle encore des deux côtés de l'Équateur ! Le capitaine Hull accepta, et mit aussitôt sa propre chambre à la disposition de sa passagère. Il voulait que, pendant une traversée qui pouvait durer de quarante à cinquante jours, Mrs. Weldon fût installée aussi bien que possible à bord du baleinier.

Il y avait donc certains avantages pour Mrs. Weldon à faire la traversée dans ces conditions. Le seul désavantage, c'était que cette traversée serait

nécessairement allongée par suite de cette circonstance que le *Pilgrim* devait aller opérer son déchargement à Valparaiso, au Chili. Cela fait, il n'aurait plus qu'à remonter la côte américaine, avec des vents de terre qui rendent ces parages fort agréables.

Mrs. Weldon était, d'ailleurs, une femme courageuse, que la mer n'effrayait pas. Agée de trente ans alors, d'une santé robuste, ayant l'habitude des voyages de long-cours, pour avoir partagé avec son mari les fatigues de plusieurs traversées, elle ne redoutait pas les chances plus ou moins aléatoires d'un embarquement à bord d'un navire de médiocre tonnage. Elle connaissait le capitaine Hull pour un excellent marin, en qui James-W. Weldon avait toute confiance. Le *Pilgrim* était un bâtiment solide, bon marcheur, bien coté dans la flottille des baleiniers américains. L'occasion se présentait. Il fallait en profiter. Mrs. Weldon en profita.

Le cousin Bénédicte, — cela va sans dire, — devait l'accompagner.

Ce cousin était un brave homme, âgé de cinquante ans environ. Mais, malgré sa cinquantaine, il n'eût pas été prudent de le laisser sortir seul. Long plutôt que grand, étroit plutôt que maigre, la figure osseuse, le crâne énorme et très-chevelu, on reconnaissait dans toute son interminable personne un de ces dignes savants à lunettes d'or, êtres inoffensifs et bons, destinés à rester toute leur vie de grands enfants et à finir très-vieux, comme des centenaires qui mourraient en nourrice.

« Cousin Bénédicte, » — c'est ainsi qu'on l'appelait invariablement, même en dehors de la famille, et, en vérité, il était bien de ces bonnes gens qui ont l'air d'être les cousins nés de tout le monde, — cousin Bénédicte, toujours gêné de ses longs bras et de ses longues jambes, eût été absolument incapable de se tirer seul d'affaire, même dans les circonstances les plus ordinaires de la vie. Il n'était pas gênant, oh ! non, mais plutôt embarrassant pour les autres et embarrassé pour lui-même. Facile à vivre, d'ailleurs, s'accommodant de tout, oubliant de boire ou de manger, si on ne lui apportait pas à manger ou à boire, insensible au froid comme au chaud, il semblait moins appartenir au règne animal qu'au règne végétal. Qu'on se figure un arbre bien inutile, sans fruits et presque sans feuilles, incapable de nourrir ou d'abriter, mais qui aurait un bon cœur.

Tel était cousin Bénédict. Il eût bien volontiers rendu service aux gens, si, dirait M. Prudhomme, il eût été capable d'en rendre !

Enfin, on l'aimait pour sa faiblesse même. Mrs. Weldon le regardait comme son enfant, — un grand frère aîné de son petit Jack.

Il convient d'ajouter ici que cousin Bénédict n'était, cependant, ni désœuvré, ni inoccupé. C'était, au contraire, un travailleur. Son unique passion, l'histoire naturelle, l'absorbait tout entier.

Dire « l'histoire naturelle », c'est beaucoup dire.

On sait que les diverses parties dont se compose cette science sont la zoologie, la botanique, la minéralogie et la géologie.

Or, cousin Bénédict n'était, à aucun degré, ni botaniste, ni minéralogiste, ni géologue.

Était-il donc un zoologiste dans l'entière acception du mot, quelque chose comme une sorte de Cuvier du Nouveau-Monde, décomposant l'animal par l'analyse ou le recomposant par la synthèse, un de ces profonds connaisseurs, versés dans l'étude des quatre types auxquels la science moderne rapporte toute l'animalité, vertébrés, mollusques, articulés et rayonnés ? De ces quatre divisions, le naïf mais studieux savant avait-il observé les diverses classes et fouillé les ordres, les familles, les tribus, les genres, les espèces, les variétés qui les distinguent ?

Non.

Cousin Bénédict s'était-il livré à l'étude des vertébrés, mammifères, oiseaux, reptiles et poissons ?

Point.

Étaient ce les mollusques, depuis les céphalopodes jusqu'aux bryozoaires, qui avaient eu sa préférence, et la malacologie n'avait-elle plus de secrets pour lui ?

Pas davantage.

C'étaient donc les rayonnés, échinodermes, acalèphes, polypes, entozoaires, spongiaires et infusoires, sur lesquels il avait si longtemps brûlé l'huile de sa lampe de travail ?

Il faut bien avouer que ce n'étaient pas les rayonnés.

Or, comme il ne reste plus à citer en zoologie que la division des articulés, il va de soi que c'est sur cette division que s'était exercée l'unique passion du cousin Bénédict.

Oui, et encore convient-il de préciser.

L'embranchement des articulés compte six classes : les insectes, les myriapodes, les arachnides, les crustacés, les cirrhopodes, les annélides.

Or, cousin Bénédict, scientifiquement parlant, n'eût pas su distinguer un ver de terre d'une sangsue médicinale, un perce-pied d'un gland de mer, une araignée domestique d'un faux scorpion, une crevette d'une ranine, un iule d'un scolopendre.

Mais alors qu'était cousin Bénédict ?

Un simple entomologiste, rien de plus.

A cela, on répondra sans doute que, dans son acception étymologique, l'entomologie est la partie des sciences naturelles qui comprend tous les articulés. C'est vrai, d'une façon générale ; mais la coutume s'est établie de ne donner à ce mot qu'un sens plus restreint. On ne l'applique donc qu'à l'étude proprement dite des insectes, c'est-à-dire « tous les animaux articulés dont le corps, composé d'anneaux placés bout à bout, forme trois segments distincts, qui possèdent trois paires de pattes, ce qui leur a valu le nom d'hexapodes. »

Or, comme cousin Bénédict s'était restreint à l'étude des articulés de cette classe, il n'était qu'un simple entomologiste.

Mais, qu'on ne s'y trompe pas ! Dans cette classe des insectes, on ne compte pas moins de dix ordres : les orthoptères<sup>1</sup>, les névroptères<sup>2</sup>, les hyménoptères<sup>3</sup>, les lépidoptères<sup>4</sup>, les hémiptères<sup>5</sup>, les coléoptères<sup>6</sup>, les diptères<sup>7</sup>, les rhipiptères<sup>8</sup>, les parasites<sup>9</sup> et les thysanoures<sup>10</sup>. Or, dans certains de ces ordres, les coléoptères, par exemple, on a reconnu trente mille espèces et soixante mille dans les diptères, les sujets d'étude ne manquent donc pas, et on conviendra qu'il y a là de quoi occuper un homme seul.

Ainsi, la vie du cousin Bénédict était entièrement et uniquement consacrée à l'entomologie.

A cette science, il donnait toutes ses heures, toutes sans exception, même les heures du sommeil, puisqu'il rêvait invariablement « hexapodes ». Ce qu'il portait d'épingles piquées aux manches et au collet de son habit, au fond de son chapeau et aux parements de son gilet, ne saurait se compter. Lorsque le cousin Bénédict revenait de quelque scientifique promenade, son précieux couvre-chef, particulièrement, n'était plus qu'une boîte d'histoire naturelle, étant hérissé intérieurement et extérieurement d'insectes transpercés.

Et maintenant, tout aura été dit sur cet original, lorsqu'on saura que c'était par passion entomologique qu'il avait accompagné Mr. et Mrs. Weldon à la Nouvelle-Zélande. Là, sa collection s'était enrichie de quelques sujets rares, et on comprendra qu'il eût hâte de revenir les classer dans les casiers de son cabinet de San Francisco.

Donc, puisque Mrs. Weldon et son enfant retournaient en Amérique par le *Pilgrim*, rien de plus naturel que cousin Bénédict les accompagnât pendant cette traversée.

Mais ce n'était pas sur lui que Mrs. Weldon devrait compter si elle se trouvait jamais dans quelque situation critique. Très-heureusement, il ne s'agissait que d'un voyage facile à exécuter pendant la belle saison, et à bord d'un bâtiment dont le capitaine méritait toute sa confiance.

Pendant les trois jours de relâche du *Pilgrim* à Waitemata, Mrs. Weldon fit ses préparatifs, en grande hâte, car elle ne voulait pas retarder le départ du brick-goëlette. Les domestiques indigènes qui la servaient à son habitation d'Auckland furent congédiés, et, le 22 janvier, elle s'embarqua à bord du *Pilgrim*, n'emmenant que son fils Jack, le cousin Bénédict et Nan, sa vieille négresse.

Le cousin Bénédict emportait dans une boîte spéciale toute sa collection d'insectes. Dans cette collection figuraient, entre autres, quelques échantillons de ces nouveaux staphylins, sortes de coléoptères carnassiers, dont les yeux sont placés au-dessus de la tête, et qui jusqu'alors semblaient être particuliers à la Nouvelle-Calédonie. On lui avait bien recommandé une certaine araignée venimeuse, le « katipo » des Maoris, dont la morsure est souvent mortelle pour les indigènes. Mais une araignée n'appartient pas à

l'ordre des insectes proprement dits, elle a sa place dans celui des arachnides, et, par suite, était sans prix aux yeux du cousin Bénédict. Aussi l'avait-il dédaignée, et le plus beau joyau de sa collection était-il un remarquable staphylin néo-zélandais.

Il va sans dire que cousin Bénédict, en payant une forte prime, avait fait assurer sa cargaison, qui lui semblait bien autrement précieuse que tout le chargement d'huile et de fanons arrimé dans la cale du *Pilgrim*.

Au moment de l'appareillage, lorsque Mrs. Weldon et ses compagnons de voyage se trouvèrent sur le pont du brick-goëlette, le capitaine Hull s'approcha de sa passagère.

« Il est bien entendu, mistress Weldon, lui dit-il, que si vous prenez passage à bord du *Pilgrim*, c'est sous votre propre responsabilité.

- Pourquoi me faites-vous cette observation, monsieur Hull ? demanda Mrs. Weldon.

- Parce que je n'ai pas reçu d'ordre de votre mari à cet égard, et qu'à tout prendre un brick-goëlette ne peut vous offrir les garanties de bonne traversée d'un paquebot spécialement destiné au transport des voyageurs.

- Si mon mari était ici, répondit Mrs. Weldon, pensez-vous, monsieur Hull, qu'il hésiterait à s'embarquer sur le *Pilgrim*, en compagnie de sa femme et de son enfant ?

- Non, mistress Weldon, il n'hésiterait pas, dit le capitaine Hull, non, certes ! pas plus que je n'hésiterais moi-même ! Le *Pilgrim* est un bon navire, après tout, bien qu'il n'ait fait qu'une triste campagne de pêche, et j'en suis sûr, autant qu'un marin peut l'être du bâtiment qu'il commande depuis plusieurs années. Ce que j'en dis, mistress Weldon, c'est pour mettre ma responsabilité à couvert, et pour vous répéter que vous ne trouverez pas à bord le confort auquel vous êtes habituée.

- Puisque ce n'est qu'une question de confort, monsieur Hull, répondit Mrs. Weldon, cela ne saurait m'arrêter. Je ne suis pas de ces passagères difficiles, qui se plaignent incessamment de l'étroitesse des cabines ou de l'insuffisance de la table. »

Puis, Mrs. Weldon, après avoir regardé pendant quelques instants son petit Jack, dont elle tenait la main :

« Partons, monsieur Hull ! » dit-elle.

Les ordres furent donnés d'appareiller aussitôt, les voiles s'orientèrent, et le *Pilgrim*, manœuvrant de manière à dégolfer par le plus court, mit le cap sur la côte américaine.

Mais, trois jours après son départ, le brick-goëlette, contrarié par de fortes brises de l'est, fut obligé de prendre bâbord amures pour s'élever dans le vent.

Aussi, à la date du 2 février, le capitaine Hull se trouvait-il encore par une latitude plus haute qu'il n'aurait voulu, et dans la situation d'un marin qui chercherait plutôt à doubler le cap Horn qu'à rallier par le plus court le nouveau continent.

## CHAPITRE II

### DICK SAND.

Cependant, la mer était belle, et, sauf les retards, la navigation s'opérait dans des conditions très-supportables.

Mrs. Weldon avait été installée à bord du *Pilgrim* aussi confortablement que possible. Ni dunette, ni roufle n'occupaient l'arrière du pont. Aucune cabine de poupe n'avait donc pu recevoir la passagère. Elle dut se contenter de la chambre du capitaine Hull, située sur l'arrière, et qui constituait son modeste logement de marin. Et encore avait-il fallu que le capitaine insistât pour la lui faire accepter. Là, dans cet étroit logement, s'était installée Mrs. Weldon, avec son enfant et la vieille Nan. C'est là qu'elle prenait ses repas, en compagnie du capitaine et du cousin Bénédict, pour lequel on avait établi une sorte de chambre en abord.

Quant au commandant du *Pilgrim*, il s'était casé dans une cabine du poste de l'équipage, cabine qui eût été occupée par le second, s'il y avait eu un second à bord. Mais le brick-goëlette naviguait, on le sait, dans des conditions qui avaient permis d'économiser les services d'un second officier.

Les hommes du *Pilgrim*, bons et solides marins, se montraient très-unis par la communauté d'idées et d'habitudes. Cette saison de pêche était la quatrième qu'ils faisaient ensemble. Tous Américains de l'Ouest, ils se connaissaient de longue date, et appartenaient au même littoral de l'État de Californie.

Ces braves gens se montraient fort prévenants envers Mrs. Weldon, la femme de leur armateur, pour lequel ils professaient un dévouement sans bornes. Il faut dire que, largement intéressés dans les bénéfices du navire, ils avaient navigué jusqu'alors avec grand profit. Si, en raison de leur petit nombre, ils ne s'épargnaient pas à la peine, c'est que tout travail accroissait leurs avantages dans le règlement des comptes qui terminait chaque saison. Cette fois, il est vrai, le profit serait presque nul, et cela les faisait justement maugréer contre ces coquins de la Nouvelle-Zélande.

Un homme à bord, seul, entre tous, n'était pas d'origine américaine. Portugais de naissance, mais parlant l'anglais couramment, il se nommait Negoro, et remplissait les modestes fonctions de cuisinier du brick-goëlette.

Le cuisinier du *Pilgrim* ayant déserté à Auckland, ce Negoro, alors sans emploi, s'était offert pour le remplacer. C'était un homme taciturne, très-peu communicatif, qui se tenait à l'écart, mais faisait convenablement son métier. En l'engageant, le capitaine Hull semblait avoir eu la main assez heureuse, et, depuis son embarquement, le maître-coq n'avait mérité aucun reproche.

Cependant, le capitaine Hull regrettait de ne pas avoir eu le temps de se renseigner suffisamment sur son passé. Sa figure, ou plutôt son regard, ne lui allait qu'à moitié, et quand il s'agit de faire entrer un inconnu dans la vie du bord, si restreinte, si intime, on ne devrait rien négliger pour s'assurer de ses antécédents.

Negoro pouvait avoir quarante ans. Maigre, nerveux, de taille moyenne, très-brun de poil, un peu basané de peau, il devait être robuste. Avait-il reçu quelque instruction ? Oui, cela se voyait à certaines observations qui lui échappaient quelquefois. D'ailleurs, il ne parlait jamais de son passé, il ne disait mot de sa famille. D'où il venait, où il avait vécu, on ne pouvait le deviner. Quel serait son avenir ? on ne le savait pas davantage. Il annonçait seulement l'intention de débarquer à Valparaiso. C'était certainement un homme singulier. En tout cas, il ne paraissait pas qu'il fût marin. Il semblait même être plus étranger aux choses de la marine que ne l'est un maître-coq, dont une partie de l'existence s'est passée sur mer.

Cependant, quant à être incommodé par le roulis ou le tangage du navire, comme des gens qui n'ont jamais navigué, il ne l'était aucunement, et c'est quelque chose pour un cuisinier de bord.

En somme, on le voyait peu. Pendant le jour, il demeurait le plus ordinairement confiné dans son étroite cuisine, devant le fourneau de fonte qui en occupait la plus grande place. La nuit venue, le fourneau éteint, Negoro regagnait la « cabane » qui lui était réservée au fond du poste de l'équipage. Puis, il se couchait aussitôt et s'endormait.

Il a été dit ci-dessus que l'équipage du *Pilgrim* se composait de cinq matelots et d'un novice.

Ce jeune novice, âgé de quinze ans, était enfant de père et mère inconnus. Ce pauvre être, abandonné dès sa naissance, avait été recueilli par la charité publique et élevé par elle.

Dick Sand, — ainsi se nommait-il, — devait être originaire de l'État de New-York, et sans doute de la capitale de cet État.

Si le nom de Dick, — abrégatif de celui de Richard, — avait été donné au petit orphelin, c'est que ce nom était celui du charitable passant qui l'avait recueilli, deux ou trois heures après sa naissance. Quant au nom de Sand, il lui fut attribué en souvenir de l'endroit où il avait été trouvé, c'est-à-dire sur cette pointe de Sandy-Hook<sup>11</sup>, qui forme l'entrée du port de New-York, à l'embouchure de l'Hudson.

Dick Sand, lorsqu'il aurait atteint toute sa croissance, ne devait pas dépasser la taille moyenne, mais il était fortement constitué. On ne pouvait douter qu'il ne fût d'origine anglo-saxonne. Il était brun, cependant, avec des yeux bleus dont le cristallin brillait d'un feu ardent. Son métier de marin l'avait déjà convenablement préparé aux luttes de la vie. Sa physionomie intelligente respirait l'énergie. Ce n'était pas celle d'un audacieux, c'était celle d'un « oseur ». Souvent on cite ces trois mots d'un vers inachevé de Virgile :

Audaces fortuna juvat...

mais on les cite incorrectement. Le poète a dit :

Audentes fortuna juvat...

C'est aux oseurs, non aux audacieux, que sourit presque toujours la fortune. L'audacieux peut être irréfléchi. L'oseur pense d'abord, agit ensuite. Là est la nuance.

Dick Sand était *audens*. A quinze ans, il savait déjà prendre un parti, et exécuter jusqu'au bout ce qu'avait décidé son esprit résolu. Son air, à la fois vif et sérieux, attirait l'attention. Il ne se dissipait pas en paroles ou en gestes, comme le font ordinairement les garçons de son âge. De bonne heure, à une époque de la vie où on ne discute guère les problèmes de l'existence, il avait envisagé en face sa condition misérable, et il s'était promis de « se faire » lui-même.

Et il s'était fait, — étant déjà presque un homme à l'âge où d'autres ne sont encore que des enfants.

En même temps, très-leste, très-habile à tous les exercices physiques, Dick Sand était de ces êtres privilégiés, dont on peut dire qu'ils sont nés avec deux pieds gauches et deux mains droites. De cette façon, ils font tout de la bonne main et partent toujours du bon pied.

La charité publique, on l'a dit, avait élevé le petit orphelin. Il avait été mis d'abord dans une de ces maisons d'enfants, où il y a toujours, en Amérique, une place pour les petits abandonnés. Puis, à quatre ans, Dick apprenait à lire, à écrire, à compter dans une de ces écoles de l'État de New-York, que les souscriptions charitables entretiennent si généreusement.

A huit ans, le goût de la mer, que Dick avait de naissance, le faisait embarquer comme mousse sur un long-courrier des mers du Sud. Là, il apprenait le métier de marin, et comme on doit l'apprendre, dès le plus bas âge. Peu à peu, il s'instruisit sous la direction d'officiers qui s'intéressaient à ce petit bonhomme. Aussi, le mousse ne devait-il pas tarder à devenir novice, en attendant mieux, sans doute. L'enfant qui comprend, dès le début, que le travail est la loi de la vie, celui qui sait, de bonne heure, que son pain ne se gagnera qu'à la sueur de son front, — précepte de la Bible qui est la règle de l'humanité, — celui-là est probablement prédestiné aux grandes choses, car il aura un jour, avec la volonté, la force de les accomplir.

Ce fut lorsqu'il était mousse à bord d'un navire de commerce, que Dick Sand fut remarqué par le capitaine Hull. Ce brave marin prit aussitôt en amitié ce brave et jeune garçon, et il le fit connaître plus tard à son armateur James-W. Weldon. Celui-ci ressentit un vif intérêt pour cet orphelin, dont il compléta l'éducation à San-Francisco, et il le fit élever dans la religion catholique, à laquelle sa famille appartenait.

Pendant le cours de ses études, Dick Sand se passionna plus particulièrement pour la géographie, pour les voyages, en attendant qu'il eût l'âge d'apprendre la partie des mathématiques qui se rapporte à la navigation. Puis, à cette portion théorique de son instruction, il ne négligea point de joindre la pratique. Ce fut comme novice qu'il put s'embarquer pour la première fois sur le *Pilgrim*. Un bon marin doit connaître la grande pêche aussi bien que la grande navigation, C'est une bonne préparation à toutes les éventualités que comporte la carrière maritime. D'ailleurs, Dick Sand partait sur un navire de James-W. Weldon, son bienfaiteur, commandé par son protecteur, le capitaine Hull. Il se trouvait donc dans les conditions les plus favorables.

Dire jusqu'où son dévouement aurait été pour la famille Weldon, à laquelle il devait tout, cela est superflu. Mieux vaut laisser parler les faits. Mais on comprendra combien le jeune novice fut heureux, lorsqu'il apprit que Mrs. Weldon allait prendre passage à bord du *Pilgrim*. Mrs. Weldon, pendant quelques années, avait été une mère pour lui, et, en Jack, il voyait un petit frère, tout en tenant compte de sa situation vis-à-vis du fils du riche armateur. Mais, — ses protecteurs le savaient bien, — ce bon grain qu'ils avaient semé était tombé dans une terre généreuse. Sous la sève de son sang, le cœur de l'orphelin se gonflait de reconnaissance, et, s'il fallait donner un jour sa vie pour ceux qui lui avaient appris à s'instruire et à aimer Dieu, le jeune novice n'hésiterait pas à le faire. En somme, n'avoir que quinze ans, mais agir et penser comme à trente, c'était tout Dick Sand.

Mrs. Weldon savait ce que valait son protégé. Elle pouvait sans aucune inquiétude lui confier le petit Jack. Dick Sand chérissait cet enfant, qui, se sentant aimé de ce « grand frère », le recherchait. Pendant ces longues heures de loisir qui sont fréquentes dans une traversée, lorsque la mer est

belle, quand les voiles bien établies n'exigent aucune manœuvre, Dick et Jack étaient presque toujours ensemble. Le jeune novice montrait au petit garçon tout ce qui, dans son métier, pouvait lui paraître amusant. C'était sans crainte que Mrs. Weldon voyait Jack, en compagnie de Dick Sand, s'élancer sur les haubans, grimper à la hune du mât de misaine ou aux barres du mât de perroquet, et redescendre comme une flèche le long des galhaubans. Dick Sand le précédait ou le suivait toujours, prêt à le soutenir et à le retenir, si ses bras de cinq ans faiblissaient pendant ces exercices. Tout cela profitait au petit Jack, que la maladie avait pâli quelque peu ; mais les couleurs lui revenaient vite à bord du *Pilgrim*, grâce à cette gymnastique quotidienne et aux fortifiantes brises de la mer.

Les choses allaient donc ainsi. La traversée s'accomplissait dans ces conditions, et, n'eût été le temps peu favorable, ni les passagers, ni l'équipage du *Pilgrim* n'auraient eu à se plaindre.

Cependant, cette persistance des vents d'est ne laissait pas de préoccuper le capitaine Hull. Il ne parvenait pas à mettre le navire en bonne route. Plus tard, près du tropique du Capricorne, il craignait de trouver des calmes qui le contrarieraient encore, sans parler du courant équatorial, qui le rejetterait irrésistiblement dans l'ouest. Il s'inquiétait donc, pour Mrs. Weldon surtout, de retards dont il n'était cependant pas responsable. Aussi, s'il rencontrait sur sa route quelque transatlantique faisant route vers l'Amérique, pensait-il déjà à conseiller à sa passagère de s'y embarquer. Malheureusement, il était retenu dans des latitudes trop élevées pour croiser un steamer courant vers Panama, et, à cette époque, d'ailleurs, les communications à travers le Pacifique entre l'Australie et le Nouveau-Monde n'étaient pas aussi fréquentes qu'elles le sont devenues depuis.

Il fallait donc laisser aller les choses à la grâce de Dieu, et il semblait que rien ne dût troubler cette traversée monotone, lorsqu'un premier incident se produisit, précisément dans cette journée du 2 février, sur la latitude et la longitude indiquées au commencement de cette histoire.

Dick Sand et Jack, vers neuf heures du matin, par un temps très-clair, s'étaient installés sur les barres du mât de perroquet. De là, ils dominaient tout le navire et une portion de l'Océan dans un large rayon. En arrière, le

périmètre de l'horizon n'était coupé à leurs yeux que par le grand mât, portant brigantine et flèche. Ce phare leur cachait une partie de la mer et du ciel. En avant, ils voyaient s'allonger sur les flots le beaupré, avec ses trois focs, qui, bordés au plus près, se tendaient comme trois grandes ailes inégales. Au-dessous s'arrondissait la misaine, et au-dessus, le petit hunier et le petit perroquet, dont la ralingue tremblotait sous l'échappée de la brise. Le brick-goëlette courait donc bâbord amures et serrait le vent le plus possible.

Dick Sand expliquait à Jack comment le *Pilgrim*, bien lesté, bien équilibré dans toutes ses parties, ne pouvait pas chavirer, bien qu'il donnât une bande assez forte sur tribord, lorsque le petit garçon l'interrompit.

« Qu'ai-je donc vu là ? dit-il.

- Vous voyez quelque chose, Jack ? demanda Dick Sand, qui se dressa tout debout sur les barres.

- Oui, là ! » répondit le petit Jack, en montrant un point de la mer, dans cet intervalle que les étais de grand foc et de clin-foc laissaient libre.

Dick Sand regarda attentivement le point indiqué, et aussitôt, d'une voix forte, il cria :

« Une épave, au vent à nous, par tribord devant ! »

# CHAPITRE III

## L'ÉPAVE.

Au cri poussé par Dick Sand, tout l'équipage fut sur pied. Les hommes qui n'étaient pas de quart montèrent sur le pont. Le capitaine Hull, quittant sa cabine, se dirigea vers l'avant.

Mrs. Weldon, Nan, l'indifférent cousin Bénédict lui-même, vinrent s'accouder sur la lisse de tribord, de manière à bien voir l'épave signalée par le jeune novice.

Seul, Negoro n'abandonna pas la cabane qui lui servait de cuisine, et de tout l'équipage, comme toujours, il fut le seul que la rencontre d'une épave ne parut pas intéresser.

Tous regardaient alors avec attention l'objet flottant, que les lames berçaient à trois milles du *Pilgrim*.

« Eh ! qu'est-ce que cela pourrait bien être ? disait un matelot.

- Quelque radeau abandonné ! répondait un autre.

- Peut-être se trouve-t-il sur ce radeau de malheureux naufragés ? dit Mrs. Weldon.

- Nous le saurons, répondit le capitaine Hull. Mais cette épave n'est pas un radeau. C'est une coque renversée sur le flanc....

- Eh ! ne serait-ce pas plutôt quelque animal marin, quelque mammifère de grande taille ? fit observer cousin Bénédict.

- Je ne le pense pas, répondit le novice.

- A ton idée, qu'est-ce donc, Dick ? demanda Mrs. Weldon.

- Une coque renversée, ainsi que l'a dit le capitaine, mistress Weldon. Il semble même que je vois sa carène de cuivre briller au soleil.

- Oui... en effet... » répondit le capitaine Hull.

Puis, s'adressant au timonier :

« La barre au vent ; Bolton. Laisse porter d'un quart, de manière à accoster l'épave.

- Oui, monsieur, répondit le timonier.

- Mais, reprit cousin Bénédict, j'en suis pour ce que j'ai dit. C'est positivement un animal !

- Alors ce serait un cétacé en cuivre, répondit le capitaine Hull, car, positivement aussi, je le vois reluire au soleil !

- En tout cas, cousin Bénédict, ajouta Mrs. Weldon, vous nous accorderez bien que ce cétacé serait mort, car, il est certain, qu'il en fait pas le moindre mouvement !

- Eh ! cousine Weldon, répondit cousin Bénédict, qui s'entêtait, ce ne serait pas la première fois que l'on rencontrerait une baleine dormant à la surface des flots !

- En effet, répondit le capitaine Hull, mais aujourd'hui il ne s'agit pas d'une baleine, mais d'un bâtiment.

- Nous verrons bien, répondit cousin Bénédict, qui eût d'ailleurs donné tous les mammifères des mers arctiques ou antarctiques pour un insecte d'espèce rare.

- Gouverne, Bolton, gouverne ! cria de nouveau le capitaine Hull, et n'aborde pas l'épave. Passe à une encâblure. Si nous ne pouvons faire grand mal à cette coque, elle pourrait nous causer quelque avarie, et je ne me soucie pas d'y heurter les flancs du *Pilgrim*. — Lofe un peu, Bolton, lofe ! »

Le cap du *Pilgrim*, qui avait été mis sur l'épave, fut modifié par un léger coup de barre.

Le brick-goëlette se trouvait encore à un mille de la coque chavirée. Les matelots la considéraient avidement. Peut-être renfermait-elle une cargaison de prix qu'il serait possible de transborder sur le *Pilgrim* ? On sait que, dans ces sauvetages, le tiers de la valeur appartient aux sauveteurs, et, dans ce cas, si la cargaison n'était pas avariée, les gens de l'équipage, comme on

dit, auraient fait « une bonne marée » ! Ce serait une fiche de consolation pour leur pêche incomplète.

Un quart d'heure plus tard, l'épave se trouvait à moins d'un demi-mille du *Pilgrim*.

C'était bien un navire, qui se présentait par le flanc de tribord. Chaviré jusqu'aux bastingages, il donnait une telle bande, qu'il eût été presque impossible de se tenir sur son pont. De sa mâture, on ne voyait plus rien. Aux porte-haubans pendaient seulement quelques bouts de filin brisé, et les chaînes rompues des capes de mouton. Sur la joue de tribord s'ouvrait un large trou entre la membrure et les bordages enfoncés.

« Ce navire a été abordé, s'écria Dick Sand.

- Ce n'est pas douteux, répondit le capitaine Hull, et c'est un miracle qu'il n'ait pas immédiatement coulé.

- S'il y a eu abordage, fit observer Mrs. Weldon, il faut espérer que l'équipage de ce bâtiment aura été recueilli par ceux qui l'ont abordé.

- Il faut l'espérer, mistress Weldon, répondit le capitaine Hull, à moins que cet équipage n'ait cherché refuge sur ses propres chaloupes, après la collision, au cas où le bâtiment abordeur aurait continué sa route, ce qui se voit, hélas ! quelquefois !

- Est-il possible ! Ce serait faire preuve d'une bien grande inhumanité, monsieur Hull !

- Oui, mistress Weldon... oui !... et les exemples ne manquent pas ! Quant à l'équipage de ce navire, ce qui me ferait croire qu'il l'a plutôt abandonné, c'est que je n'aperçois plus un seul canot, et, à moins que les gens du bord n'aient été recueillis, je penserais plus volontiers qu'ils ont tenté de gagner la terre ! Mais, à cette distance du continent américain ou des îles de l'Océanie, il est à craindre qu'ils n'aient pu réussir !

- Peut-être, dit Mrs. Weldon, ne connaîtra-t-on jamais le secret de cette catastrophe ! Cependant, il serait possible que quelque homme de l'équipage fût encore à bord !

- Ce n'est pas probable, mistress Weldon, répondit le capitaine Hull. Notre approche serait déjà reconnue, et on nous ferait quelque signal. Mais

nous nous en assurerons. — Lofe un peu, Bolton, lofe ! » cria le capitaine Hull, en indiquant de la main la route à suivre.

Le *Pilgrim* n'était plus qu'à trois encâblures de l'épave, et on ne pouvait plus douter que cette coque n'eut été complètement abandonnée de tout son équipage.

Mais, en ce moment, Dick Sand fit un geste qui commandait impérieusement le silence.

« Ecoutez ! écoutez ! » dit-il.

Chacun prêta l'oreille.

« J'entends comme un aboiement ! » s'écria Dick Sand.

En effet, un aboiement éloigné retentissait à l'intérieur de la coque. Il y avait certainement là un chien vivant, emprisonné peut-être, car il était possible que les panneaux fussent hermétiquement fermés. Mais on ne pouvait le voir, le pont du bâtiment chaviré n'étant pas encore visible.

« N'y eût-il là qu'un chien, monsieur Hull, dit Mrs. Weldon, nous le sauverons !

- Oui... oui !... s'écria le petit Jack... nous le sauverons !... Je lui donnerai à manger !... Il nous aimera bien.... Maman, je vais aller lui chercher un morceau de sucre !...

- Reste, mon enfant, répondit Mrs. Weldon en souriant. Je crois que le pauvre animal doit mourir de faim et qu'il préférera une bonne pâtée à ton morceau de sucre !

- Eh bien, qu'on lui donne ma soupe ! s'écria le petit Jack. Je peux bien m'en passer ! »

A ce moment, les aboiements se faisaient plus distinctement entendre. Trois cents pieds au plus séparaient les deux navires. Presque aussitôt, un chien de grande taille apparut sur les bastingages de tribord et s'y cramponna, en aboyant plus désespérément que jamais.

« Howik, dit le capitaine Hull en se retournant vers le maître d'équipage du *Pilgrim*, mettez en panne, et qu'on amène le petit canot à la mer.

- Tiens bon, mon chien, tiens bon ! » cria le petit Jack à l'animal, qui sembla lui répondre par un aboiement à demi étouffé.

La voile du *Pilgrim* fut rapidement orientée de manière que le navire demeurât à peu près immobile, à moins d'une demi-encâblure de l'épave.

Le canot fut amené, et le capitaine Hull, Dick Sand, deux matelots s'y embarquèrent aussitôt.

Le chien aboyait toujours. Il essayait de se retenir au bastingage, mais, à chaque instant, il retombait sur le pont. On eût dit que ses aboiements ne s'adressaient plus alors à ceux qui venaient à lui. S'adressaient-ils donc à des matelots ou passagers emprisonnés dans ce navire ?

« Y aurait-il donc à bord quelque naufragé qui ait survécu ? » se demanda Mrs. Weldon.

Le canot du *Pilgrim* allait en quelques coups d'avirons atteindre la coque chavirée.

Mais, tout à coup, les allures du chien se modifièrent. A ces premiers aboiements qui invitaient les sauveteurs à venir, succédèrent des aboiements furieux. La plus violente colère excitait le singulier animal.

« Que peut-il donc avoir, ce chien ? » dit le capitaine Hull, pendant que le canot tournait l'arrière du bâtiment, afin d'accoster la partie du pont engagée sous l'eau.

Ce que ne pouvait alors observer le capitaine Hull, ce qui ne put pas même être remarqué à bord du *Pilgrim*, c'est que la fureur du chien se manifesta précisément au moment où Negoro, quittant sa cuisine, venait de se diriger vers le gaillard d'avant.

Le chien connaissait-il et reconnaissait-il donc le maître-coq ? C'était bien invraisemblable.

Quoi qu'il en fût, après avoir regardé le chien, sans manifester aucune surprise, Negoro, dont les sourcils s'étaient toutefois froncés un instant, rentra dans le poste de l'équipage.

Cependant, le canot avait tourné l'arrière du bâtiment. Son tableau portait ce seul nom : *Waldeck*.

*Waldeck*, et pas de désignation de port d'attache. Mais aux formes de la coque, à certains détails qu'un marin saisit du premier coup d'œil, le capitaine Hull avait bien reconnu que ce bâtiment était de construction

américaine. Son nom le confirmait d'ailleurs. Et, maintenant, cette coque, c'était tout ce qui restait d'un grand brick de cinq cents tonneaux.

A l'avant du *Waldeck*, une large ouverture indiquait la place où le choc s'était produit. Par suite du renversement de la coque, cette ouverture se trouvait alors à cinq ou six pieds au-dessus de l'eau, — ce qui expliquait pourquoi le brick n'avait pas encore sombré.

Sur le pont, que le capitaine Hull voyait dans toute son étendue, il n'y avait personne.

Le chien, ayant quitté le bastingage, venait de se laisser glisser jusqu'au panneau central qui était ouvert, et il aboyait tantôt à l'intérieur, tantôt à l'extérieur.

« Cet animal n'est très-certainement pas seul à bord ! fit observer Dick Sand.

- Non, en vérité ! » répondit le capitaine Hull.

Le canot longea alors le bastingage de bâbord, qui était à demi engagé. Avec une houle un peu forte, le *Waldeck* eût été certainement submergé en quelques instants.

Le pont du brick avait été balayé d'un bout à l'autre. Il ne restait plus que les tronçons du grand mât et du mât de misaine, tous deux brisés à deux pieds au-dessus de l'étambrai, et qui avaient dû tomber au choc, entraînant haubans, galhaubans et manœuvres. Cependant, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, aucune épave ne se montrait autour du *Waldeck*, — ce qui semblait indiquer que la catastrophe remontait déjà à plusieurs jours.

« Si quelques malheureux ont survécu à la collision, dit le capitaine Hull, il est probable que la faim ou la soif les auront achevés, car l'eau a dû gagner la cambuse. Il ne doit plus y avoir à bord que des cadavres !

- Non, s'écria Dick Sand, non ! Le chien n'aboierait pas ainsi ! Il y a là des êtres vivants ! »

En ce moment, l'animal, répondant à l'appel du novice, se laissa glisser à la mer et nagea péniblement vers le canot, car il semblait être épuisé.

On le recueillit, et il se précipita ardemment, non sur un morceau de pain que Dick Sand lui présenta d'abord, mais vers une baille qui contenait un peu d'eau douce.

« Ce pauvre animal meurt de soif ! » s'écria Dick Sand.

Le canot chercha alors une place favorable pour accoster plus aisément le *Waldeck*, et, dans ce but, il s'éloigna de quelques brasses. Le chien dut évidemment croire que ses sauveurs ne voulaient pas monter à bord, car il saisit Dick Sand par sa jaquette, et ses lamentables aboiements recommencèrent avec une nouvelle force.

On le comprit. Sa pantomime, son langage étaient aussi clairs qu'eût pu l'être le langage d'un homme. Le canot s'avança aussitôt jusqu'au bossoir de bâbord. Là, les deux matelots l'amarrèrent solidement, pendant que le capitaine Hull et Dick Sand, prenant pied sur le pont en même temps que le chien, se hissaient, non sans peine, jusqu'au panneau qui s'ouvrait entre les tronçons des deux mâts.

Par ce panneau, tous deux s'introduisirent dans la cale.

La cale du *Waldeck*, à demi pleine d'eau, ne renfermait aucune marchandise. Le brick naviguait sur lest, — un lest de sable qui avait glissé à bâbord et qui contribuait à maintenir le navire sur le côté. De ce chef, il n'y avait donc aucun sauvetage à coopérer.

« Personne ici ! dit le capitaine Hull.

- Personne, » répondit le novice, après s'être avancé jusqu'à la partie antérieure de la cale.

Mais le chien, qui était sur le pont, aboyait toujours et semblait appeler plus impérieusement l'attention du capitaine.

« Remontons, » dit le capitaine Hull au novice.

Tous deux reparurent sur le pont

Le chien, courant à eux, chercha à les entraîner vers la dunette.

Ils le suivirent.

Là, dans le carré, cinq corps, — cinq cadavres sans doute, — étaient couchés sur le plancher.

A la lumière du jour qui pénétrait à flots par la claire-voie, le capitaine Hull reconnut les corps de cinq nègres.

Dick Sand, allant de l'un à l'autre, crut sentir que les infortunés respiraient encore.

« A bord ! à bord ! » s'écria le capitaine Hull.

Les deux matelots qui gardaient l'embarcation furent appelés et aidèrent à transporter les naufragés hors de la dunette.

Ce ne fut pas sans peine ; mais, deux minutes après, les cinq noirs étaient couchés dans le canot, sans qu'aucun d'eux eût seulement conscience de ce que l'on tentait pour le sauver. Quelques gouttes de cordial, puis un peu d'eau fraîche prudemment administrée, pouvaient peut-être les rappeler à la vie.

Le *Pilgrim* se maintenait à une demi-encâblure de l'épave, et le canot l'eut bientôt accosté.

Un cartahut fut envoyé de la grande vergue, et chacun des noirs, enlevé séparément, reposa enfin sur le pont du *Pilgrim*.

Le chien les avait accompagnés.

« Les malheureux ! s'écria Mrs. Weldon, en apercevant ces pauvres gens, qui n'étaient plus que des corps inertes.

- Ils vivent, mistress Weldon ! Nous les sauverons ! Oui ! nous les sauverons ! s'écria Dick Sand.

- Que leur est-il donc arrivé ? demanda cousin Bénédicte.

- Attendez qu'ils puissent parler, répondit le capitaine Hull, et ils nous raconteront leur histoire. Mais, avant tout, faisons-leur boire un peu d'eau, à laquelle nous mêlerons quelques gouttes de rhum. »

Puis, se retournant :

« Negoro ! » cria-t-il.

A ce nom, le chien se dressa comme s'il eût été en arrêt, le poil hérissé, la gueule ouverte.

Cependant, le cuisinier ne paraissait pas.

« Negoro ! » répéta le capitaine Hull.

Le chien donna de nouveau des signes d'une extrême fureur.

Negoro quitta la cuisine.

A peine se fut-il montré sur le pont, que le chien se précipita sur lui et voulut lui sauter à la gorge.

D'un coup du poker dont il s'était armé, le cuisinier repoussa l'animal, que quelques matelots parvinrent à contenir.

« Est-ce que vous connaissez ce chien ? demanda le capitaine Hull au maître-coq.

– Moi ! répondit Negoro. Je ne l’ai jamais vu !

- Voilà qui est singulier ! » murmura Dick Sand.

# CHAPITRE IV

## LES SURVIVANTS DU « WALDECK. »

La traite se fait encore sur une grande échelle dans toute l'Afrique équinoxiale. Malgré les croisières anglaises et françaises, des navires, chargés d'esclaves, quittent chaque année les côtes d'Angola ou de Mozambique pour transporter des nègres en divers points du monde, et, il faut même le dire, du monde civilisé.

Le capitaine Hull ne l'ignorait pas.

Bien que ces parages ne fussent pas fréquentés d'ordinaire par les négriers, il se demanda si les noirs dont il venait d'opérer le sauvetage n'étaient pas les survivants d'une cargaison d'esclaves, que le *Waldeck* allait vendre à quelque colonie du Pacifique. En tout cas, si cela était, ces noirs redevenaient libres, par le seul fait d'avoir mis le pied à son bord, et il lui tardait de le leur apprendre.

En attendant, les soins les plus pressés avaient été prodigués aux naufragés du *Waldeck*. Mrs. Weldon, aidée de Nan et de Dick Sand, leur avait administré un peu de cette bonne eau fraîche, dont ils devaient être privés depuis plusieurs jours, et cela, avec quelque nourriture, suffit pour les rappeler à la vie.

Le plus vieux de ces noirs, — il pouvait être âgé de soixante ans, — fut bientôt en état de parler, et il put répondre en anglais aux questions qui lui furent adressées.

« Le navire qui vous transportait a été abordé ? demanda tout d'abord le capitaine Hull.

- Oui, répondit le vieux noir. Il y a dix jours, notre navire a été abordé pendant une nuit très-sombre. Nous dormions...

- Mais les gens du *Waldeck*, que sont-ils devenus ?

- Ils n'étaient déjà plus là, monsieur, lorsque mes compagnons et moi nous sommes montés sur le pont.

- L'équipage a-t-il donc pu sauter à bord du navire qui a rencontré le *Waldeck* ? demanda le capitaine Hull.

- Peut-être, et même il faut l'espérer pour lui !

- Et ce navire, après le choc, n'est pas revenu pour vous recueillir ?

- Non.

- A-t-il donc sombré lui-même ?

- Il n'a pas sombré, répondit le vieux noir en secouant la tête, car nous avons pu le voir fuir dans la nuit. »

Ce fait, qui fut attesté par tous les survivants du *Waldeck*, peut paraître incroyable. Il n'est que trop vrai, cependant, que des capitaines, après quelque terrible collision, due à leur imprudence, ont souvent pris la fuite sans s'inquiéter des infortunés qu'ils avaient mis en perdition, sans essayer de leur porter secours !

Que des cochers en fassent autant et laissent à d'autres, sur la voie publique, le soin de réparer le malheur qu'ils ont causé, cela est déjà condamnable. Encore est-il que leurs victimes sont assurées de trouver des secours immédiats. Mais, que d'hommes à hommes on s'abandonne ainsi sur mer, c'est à ne pas croire, c'est une honte !

Cependant, le capitaine Hull connaissait plusieurs exemples de pareille inhumanité, et il dut répéter à Mrs. Weldon que de tels faits, si monstrueux qu'ils fussent, n'étaient malheureusement pas rares.

Puis, reprenant :

« D'où venait le *Waldeck* ? demanda-t-il.

- De Melbourne.

- Vous n'êtes donc pas des esclaves ?...

- Non, monsieur ! répondit vivement le vieux noir, qui se redressa de toute sa taille. Nous sommes des sujets de l'État de Pensylvanie, et citoyens de la libre Amérique !

– Mes amis, répondit le capitaine Hull, croyez que vous n'avez pas compromis votre liberté en passant à bord du brick américain le *Pilgrim*. »

En effet, les cinq noirs que transportait le *Waldeck* appartenaient à l'État de Pensylvanie. Le plus vieux, vendu en Afrique comme esclave à l'âge de six ans, puis transporté aux États-Unis, avait été affranchi depuis bien des années déjà par l'acte d'émancipation. Quant à ses compagnons, beaucoup plus jeunes que lui, fils d'esclaves libérés avant leur naissance, ils étaient nés libres, et aucun blanc n'avait jamais eu sur eux un droit de propriété. Ils ne parlaient même pas ce langage « nègre », qui n'emploie pas l'article et ne connaît que l'infinitif des verbes, — langage qui a disparu peu à peu, d'ailleurs, depuis la guerre anti-esclavagiste. Ces noirs avaient donc librement quitté les États-Unis, et ils y retournaient librement.

Ainsi qu'ils l'apprirent au capitaine Hull, ils s'étaient engagés en qualité de travailleurs chez un Anglais, qui possédait une vaste exploitation près de Melbourne, dans l'Australie méridionale. Là, ils avaient passé trois ans, avec grand profit pour eux, et, leur engagement terminé, ils avaient voulu retourner en Amérique.

Ils s'étaient donc embarqués sur le *Waldeck*, payant leur passage comme des passagers ordinaires. Le 5 décembre, ils quittaient Melbourne, et dix-sept jours après, pendant une nuit très-noire, le *Waldeck* avait été abordé par un grand steamer.

Les noirs étaient couchés. Quelques secondes après la collision, qui fut terrible, ils se précipitèrent sur le pont.

Déjà, la mâture du navire était venue en bas, et le *Waldeck* s'était couché sur le flanc ; mais il ne devait pas couler, l'eau n'ayant envahi la cale que dans une proportion insuffisante.

Quant au capitaine et à l'équipage du *Waldeck*, tous avaient disparu, soit que les uns eussent été précipités dans la mer, soit que les autres se fussent accrochés aux agrès du navire abordeur, qui, après le choc, avait fui pour ne plus revenir.

Les cinq noirs étaient restés seuls à bord, sur une coque à demi chavirée, à douze cents milles de toutes terres.

Le plus vieux de ces nègres se nommait Tom. Son âge, aussi bien que son caractère énergique et son expérience souvent mise à l'épreuve pendant une longue vie de travail, en faisaient le chef naturel des compagnons qui s'étaient engagés avec lui.

Les autres noirs étaient des jeunes gens de vingt-cinq à trente ans, qui avaient noms Bat<sup>12</sup>, fils du vieux Tom, Austin, Actéon et Hercule, tous quatre bien constitués, vigoureux, et qui auraient valu cher sur les marchés de l'Afrique centrale. Bien qu'ils eussent terriblement souffert, on pouvait aisément reconnaître en eux de magnifiques échantillons de cette forte race, auxquels une éducation libérale, puisée aux nombreuses écoles du Nord-Amérique, avait déjà imprimé son cachet.

Tom et ses compagnons s'étaient donc trouvés seuls sur le *Waldeck*, après la collision, n'ayant aucun moyen de relever cette coque inerte, sans même pouvoir la quitter, puisque les deux embarcations du bord avaient été fracassées dans l'abordage. Ils en étaient réduits à attendre le passage d'un navire, tandis que l'épave dérivait peu à peu sous l'action des courants. Cette action expliquait pourquoi on l'avait rencontrée si en dehors de sa route, car le *Waldeck*, parti de Melbourne, aurait dû se trouver beaucoup plus bas en latitude,

Pendant les dix jours qui s'écoulèrent entre la collision et le moment où le *Pilgrim* arriva en vue du bâtiment naufragé, les cinq noirs s'étaient nourris des quelques aliments qu'ils avaient trouvés dans l'office du carré. Mais, n'ayant pu pénétrer dans la cambuse, que l'eau noyait entièrement, ils n'avaient eu aucun spiritueux pour étancher leur soif, et ils avaient cruellement souffert, les pièces à eau, amarrées sur le pont, ayant été défoncées par le choc. Depuis la veille, Tom et ses compagnons, torturés par la soif, avaient perdu connaissance, et il était temps que le *Pilgrim* arrivât.

Tel fut le récit que Tom fit en peu de mots au capitaine Hull. Il n'y avait pas lieu de mettre en doute la véracité du vieux noir. Ses compagnons

confirmèrent tout ce qu'il avait dit, et, d'ailleurs, les faits plaidaient pour ces pauvres gens.

Un autre être vivant, sauvé sur l'épave, aurait sans doute parlé avec la même franchise, – s'il eût été doué de la parole.

C'était ce chien, que la vue de Negoro semblait affecter d'une si désagréable façon. Il y avait là quelque antipathie véritablement inexplicable.

Dingo, tel était le nom de ce chien, – appartenait à cette race de mâtins qui est particulière à la Nouvelle-Hollande. Ce n'était pas en Australie, cependant, que l'avait trouvé le capitaine du *Waldeck*. Deux ans auparavant, Dingo, errant, à demi mort de faim, avait été rencontré sur le littoral ouest de la côte d'Afrique, aux environs de l'embouchure du Congo. Le capitaine du *Waldeck* avait recueilli ce bel animal, qui, resté peu sociable, semblait toujours regretter quelque ancien maître dont il aurait été violemment séparé et qu'il eût été impossible de retrouver dans cette contrée déserte. –

S.V., – ces deux lettres, gravées sur son collier, c'était tout ce qui rattachait cet animal à un passé dont on eût vainement cherché le mystère.

Dingo, bête magnifique et robuste, plus grand que les chiens des Pyrénées, était donc un spécimen superbe de cette variété des mâtins de la Nouvelle-Hollande. Lorsqu'il se redressait, rejetant sa tête en arrière, il égalait la taille d'un homme. Son agilité, sa force musculaire avaient dû en faire un de ces animaux qui attaquent sans hésiter jaguars ou panthères, et ne craignent pas de faire face à un ours. De pelage épais, sa longue queue bien fournie et raide comme une queue de lion, fauve foncé dans sa couleur générale, Dingo n'était nuancé qu'au museau de quelques reflets blanchâtres. Cet animal, sous l'influence de la colère, pouvait devenir redoutable, et on comprendra que Negoro ne fût pas satisfait de l'accueil que lui avait fait ce vigoureux échantillon de la race canine.

Cependant, Dingo, s'il n'était pas sociable, n'était pas méchant. Il semblait plutôt être triste. Une observation qui avait été faite par le vieux Tom à bord du *Waldeck*, c'est que ce chien ne semblait pas affectionner les noirs. Il ne cherchait point à leur faire du mal, mais certainement il les fuyait. Peut-être sur cette côte africaine où il errait, avait-il subi quelques

mauvais traitements de la part des indigènes. Aussi, bien que Tom et ses compagnons fussent de braves gens, Dingo ne s'était-il jamais porté vers eux. Pendant les dix jours que les naufragés avaient passés sur le *Waldeck*, il s'était tenu à l'écart, se nourrissant on ne sait comment, mais ayant, lui aussi, cruellement souffert de la soif.

Tels étaient donc les survivants de cette épave, que le premier coup de mer allait submerger. Elle n'eût sans doute entraîné que des cadavres dans les profondeurs de l'Océan, si l'arrivée inespérée du *Pilgrim*, retardé lui-même par les calmes et les vents contraires, n'eût permis au capitaine Hull de faire œuvre d'humanité.

Cette œuvre, il n'y avait plus qu'à la compléter en rapatriant les naufragés du *Waldeck*, qui, dans ce naufrage, avaient perdu leurs économies de trois années de travail. C'est ce qui allait être fait. Le *Pilgrim*, après avoir opéré son déchargement à Valparaiso, devait remonter la côte américaine jusqu'à la hauteur du littoral californien. Là, Tom et ses compagnons seraient bien accueillis par James-W. Weldon, — sa généreuse femme leur en donna l'assurance, — et ils seraient pourvus de tout ce qui leur serait nécessaire pour regagner l'État de Pensylvanie.

Ces braves gens, rassurés sur l'avenir, n'eurent donc qu'à remercier Mrs. Weldon et le capitaine Hull. Certainement, ils leur devaient beaucoup, et, quoiqu'ils ne fussent que de pauvres nègres, peut-être ne désespéraient-ils pas de payer un jour cette dette de reconnaissance.

# CHAPITRE V

## S.V.

Cependant, le *Pilgrim* avait repris sa route, en tâchant de gagner le plus possible dans l'est. Cette regrettable persistance des calmes ne laissait pas de préoccuper le capitaine Hull, — non qu'il s'inquiétât d'une ou deux semaines de retard dans une traversée de la Nouvelle-Zélande à Valparaiso, mais à cause du surcroît de fatigue que ce retard pouvait apporter à sa passagère.

Cependant, Mrs. Weldon ne se plaignait pas et prenait philosophiquement son mal en patience.

Ce jour même, 2 février, vers le soir, l'épave fut perdue de vue.

Le capitaine Hull se préoccupa, en premier lieu, d'installer aussi convenablement que possible Tom et ses compagnons. Le poste d'équipage du *Pilgrim*, disposé sur le pont en forme de roufle, eût été trop petit pour les contenir. On s'arrangea donc de manière à les loger sous le gaillard d'avant. D'ailleurs, ces braves gens, accoutumés aux rudes travaux, ne pouvaient être difficiles, et, par un beau temps, chaud et salubre, ce logement devait leur suffire pendant toute la traversée.

La vie du bord, secouée un instant de sa monotonie par cet incident, reprit donc son cours.

Tom, Austin, Bat, Actéon, Hercule, auraient bien voulu se rendre utiles. Mais, avec ces vents constants, la voilure une fois installée, il n'y avait plus rien à faire. Cependant, lorsqu'il s'agissait d'un virement de bord, le vieux noir et ses compagnons s'empressaient de donner la main à l'équipage, et il

faut avouer que lorsque le colossal Hercule pesait sur quelque manœuvre, on s'en apercevait. Ce vigoureux nègre, haut de six pieds, valait un palan à lui tout seul !

C'était une joie pour le petit Jack de regarder ce géant. Il n'en avait point peur, et quand Hercule le faisait sauter dans ses bras, comme s'il n'eût été qu'un bébé de liège, c'étaient des cris de joie à n'en plus finir.

« Lève-moi bien haut, disait le petit Jack.

– Voilà, monsieur Jack, répondait Hercule.

– Est-ce que je suis bien lourd ?

– Je ne vous sens même pas.

– Eh bien, plus haut encore ! Au bout de ton bras ! »

Et Hercule, tenant les deux petits pieds de l'enfant dans sa large main, le promenait comme fait un gymnaste dans un cirque. Jack se voyait grand, grand, ce qui l'amusait beaucoup. Il essayait même de « faire le lourd », — ce dont le colosse ne s'apercevait même pas.

Dick Sand et Hercule, cela faisait donc deux amis au petit Jack. Il ne tarda pas à s'en faire un troisième.

Ce fut Dingo.

Il a été dit que Dingo était un chien peu sociable. Cela tenait, sans doute, à ce que la société du *Waldeck* ne lui convenait pas. A bord du *Pilgrim*, ce fut tout autre chose. Jack, probablement, sut toucher le cœur du bel animal. Celui-ci prit bientôt plaisir à jouer avec le petit garçon, à qui ce jeu plaisait. On reconnut bientôt que Dingo était de ces chiens qui ont un goût particulier pour les enfants. Jack, d'ailleurs, ne lui faisait aucun mal. Son plus grand plaisir était de transformer Dingo en un coursier rapide, et il est permis d'affirmer qu'un cheval de cette espèce est bien supérieur à un quadrupède en carton, même quand celui-ci a des roulettes aux pattes. Jack galopait donc à poil sur le chien, qui se laissait faire volontiers, et, en vérité, Jack ne lui pesait pas plus que la moitié d'un jockey à un cheval de course.

Mais aussi quelle brèche faite chaque jour à la provision de sucre de la cambuse !

Dingo devint bientôt le favori de tout l'équipage. Seul, Negoro continua d'éviter toute rencontre avec l'animal, dont l'antipathie pour lui était

toujours aussi vive qu'inexplicable.

Cependant, le petit Jack n'avait point négligé pour Dingo Dick Sand, son ami de vieille date. Tout le temps que ne réclamait pas le service du bord, le novice le passait avec le petit garçon.

Mrs. Weldon, cela va sans dire, voyait toujours cette intimité avec la plus complète satisfaction.

Un jour, le 6 février, elle parlait de Dick Sand au capitaine Hull, et le capitaine faisait le plus grand éloge du jeune novice.

« Ce garçon-là, disait-il à Mrs. Weldon, sera un jour un bon marin, je m'en porte garant ! Il a véritablement l'instinct de la mer, et, par cet instinct, il supplée à ce qu'il ignore encore forcément des choses théoriques du métier. Ce qu'il fait déjà est étonnant, lorsqu'on songe au peu de temps qu'il a eu pour l'apprendre.

- Il faut ajouter, répondit Mrs. Weldon, que c'est aussi un excellent sujet, un garçon sûr, très-supérieur à son âge, et qui n'a jamais mérité un blâme depuis que nous le connaissons.

- Oui, c'est un bon sujet, reprit le capitaine Hull, justement aimé et apprécié de tous !

- Cette campagne terminée, dit Mrs. Weldon, je sais que l'intention de mon mari est de lui faire suivre des cours d'hydrographie, de manière qu'il puisse obtenir plus tard un brevet de capitaine.

- Et monsieur Weldon a raison, répondit le capitaine Hull. Dick Sand fera un jour honneur à la marine américaine.

- Ce pauvre orphelin a commencé douloureusement la vie ! fit observer Mrs. Weldon. Il a été à dure école !

- Sans doute, mistress Weldon, mais les leçons n'ont pas été perdues pour lui. Il a compris qu'il fallait qu'il se tirât d'affaire en ce monde, et il est en bon chemin.

- Oui, le chemin du devoir !

- Regardez-le maintenant, mistress Weldon, reprit le capitaine Hull. Il est à la barre, l'œil fixé sur le point de la misaine. Pas de distraction de la part de ce jeune novice, aussi pas d'embarquée au navire ! Dick Sand a déjà la sûreté d'un vieux timonier ! Bon début pour un marin ! Notre métier,

mistress Weldon, est de ceux qu'il faut commencer tout enfant. Qui n'a pas été mousse n'arrivera jamais à faire un marin complet, au moins dans la marine marchande. Il faut que tout devienne leçon, et, par suite, que tout soit en même temps instinctif et raisonné chez l'homme de mer, — la résolution à prendre aussi bien que la manœuvre à exécuter.

- Cependant, capitaine Hull, répondit Mrs. Weldon, les bons officiers ne manquent pas dans la marine de guerre.

- Non, répondit le capitaine Hull, mais, suivant moi, les meilleurs ont presque tous débuté enfants dans la carrière, et, sans parler de Nelson et de quelques autres, les plus mauvais ne sont pas ceux qui ont commencé par être mousses. »

En ce moment, on vit surgir par le capot d'arrière cousin Bénédicte, toujours absorbé et aussi peu de ce monde que le sera le prophète Élie, lorsqu'il reviendra sur la terre.

Cousin Bénédicte se mit à aller et venir sur le pont, comme une âme en peine, fouillant du regard les interstices des bastingages, furetant sous les cages à poules, promenant sa main entre les coutures du pont, là où le brais'était écaillé.

« Eh ! cousin Bénédicte, demanda Mrs. Weldon, vous continuez à vous bien porter ?

— Oui... cousine Weldon... je me porte bien, sans doute... mais il me tarde d'être à terre.

- Que cherchez-vous donc ainsi sous ce banc, monsieur Bénédicte ? demanda le capitaine Hull.

- Des insectes, monsieur ! riposta cousin Bénédicte. Que voulez-vous que je cherche, sinon des insectes ?

- Des insectes ! Ma foi, il faut en prendre votre parti, mais ce n'est pas en mer que vous enrichirez votre collection !

- Et pourquoi pas, monsieur ? Il n'est pas impossible de trouver à bord quelque échantillon de...

- Cousin Bénédicte, dit Mrs. Weldon, maudissez donc alors le capitaine Hull ! Son navire est si proprement tenu, que vous reviendriez bredouille de votre chasse ! »

Le capitaine Hull se mit à rire.

« Mistress Weldon exagère, répondit-il. Cependant, monsieur Bénédict, je crois que vous perdriez votre temps à fureter dans nos cabines.

- Eh, je le sais bien ! s'écria cousin Bénédict en haussant les épaules. J'ai eu beau faire !...

- Mais dans la cale du *Pilgrim*, reprit le capitaine Hull, peut-être trouveriez-vous quelques blattes, sujets peu intéressants d'ailleurs.

- Peu intéressants, ces orthoptères nocturnes qui ont encouru les malédictions de Virgile et d'Horace ! riposta cousin Bénédict en se redressant de toute sa taille. Peu intéressants, ces proches parents du « periplaneta orientalis » et du kakerlac américain, qui habitent.....

- Qui infestent.... dit le capitaine Hull.

- Qui règnent à bord... répliqua fièrement cousin Bénédict.

- Aimable royauté !...

- Eh ! vous n'êtes pas entomologiste, monsieur ?

- Jamais à mes dépens.

- Allons, cousin Bénédict, dit Mrs. Weldon en souriant, ne nous souhaitez pas d'être dévorés par amour de la science !

- Je ne souhaite rien, cousine Weldon, répondit le fougueux entomologiste, si ce n'est de pouvoir ajouter à ma collection quelque rare sujet qui lui fasse honneur !

- N'êtes-vous donc pas satisfait des conquêtes que vous avez faites à la Nouvelle-Zélande ?

- Si vraiment, cousine Weldon. J'ai été assez heureux pour conquérir un de ces nouveaux staphylins qui n'avaient été trouvés jusqu'ici que quelques centaines de milles plus loin, en Nouvelle-Calédonie. »

A ce moment, Dingo, qui jouait avec Jack, s'approcha en gambadant du cousin Bénédict.

« Va-t'en ! va-t'en ! fit celui-ci en repoussant l'animal.

- Aimer les blattes et détester les chiens ! s'écria le capitaine Hull. Oh ! monsieur Bénédict !

- Un bon chien pourtant ! dit le petit Jack, qui prit dans ses petites mains la grosse tête de Dingo.

- Oui... je ne dis pas non !... répondit cousin Bénédict. Mais que voulez-vous ! Ce diable d'animal n'a pas réalisé les espérances que sa rencontre m'avait fait concevoir !

- Eh, grand Dieu ! s'écria Mrs. Weldon, espériez-vous donc pouvoir le ranger dans l'ordre des diptères ou des hyménoptères ?

- Non, répondit gravement cousin Bénédict. Mais n'est-il pas vrai que ce Dingo, bien qu'il fût de race néo-zélandaise, a été recueilli sur la côte occidentale de l'Afrique ?

- Rien n'est plus vrai, répondit Mrs. Weldon, et Tom l'a souvent entendu dire au capitaine du *Waldeck*.

- Eh bien ! j'avais pensé.... j'avais espéré.... que ce chien aurait rapporté quelques spécimens d'hémiptères spéciaux à la faune africaine.

- Bonté du ciel ! s'écria Mrs. Weldon.

- Et que peut-être.... ajouta cousin Bénédict, quelque puce pénétrante ou irritante..... d'espèce nouvelle....

- Entends-tu, Dingo ? dit le capitaine Hull. Entends-tu, mon chien ? Tu as manqué à tous tes devoirs !

- Mais j'ai eu beau l'épucer.... ajouta l'entomologiste avec un accent de vif regret, je n'ai pu trouver un seul insecte...

- Que vous auriez immédiatement et impitoyablement mis à mort, j'espère ! s'écria le capitaine Hull.

- Monsieur, répondit sèchement cousin Bénédict, apprenez que sir John Franklin se faisait un scrupule de tuer le moindre insecte, fût-ce un maringouin, dont les attaques sont autrement redoutables que celles d'une puce, et, cependant, vous n'hésitez pas à en convenir, sir John Franklin était un homme de mer qui en valait bien un autre !

- Certes ! dit le capitaine Hull en s'inclinant.

- Et un jour, après avoir été affreusement dévoré par un diptère, il souffla dessus et le renvoya, en lui disant, sans même le tutoyer : « Allez ! Le monde est assez grand pour vous et pour moi ! »

- Ah ! fit le capitaine Hull.

- Oui, monsieur !

– Eh bien, monsieur Bénédict, riposta le capitaine Hull, un autre avait dit cela bien avant sir John Franklin !

- Un autre !

- Oui, et cet autre, c'est l'oncle Tobie.

- Un entomologiste ? demanda vivement cousin Bénédict.

- Non ! L'oncle Tobie de Sterne, et ce digne oncle a précisément prononcé les mêmes paroles en donnant la volée à un moustique qui l'importunait, mais qu'il crut pouvoir tutoyer : « Va, pauvre diable, lui dit-il, le monde est assez grand pour nous contenir toi et moi ! »

- Un brave homme, cet oncle Tobie ! répondit cousin Bénédict. Est-il mort ?

- Je le crois bien, riposta gravement le capitaine Hull, puisqu'il n'a jamais existé ! »

Et chacun de rire, en regardant cousin Bénédict.

Ainsi donc, dans ces conversations et bien d'autres, qui portaient invariablement sur quelque point de la science entomologique dès que cousin Bénédict y prenait part, s'écoulaient les longues heures de cette navigation contrariée. Mer toujours belle, mais vents qui obligeaient le brick-goëlette à tenir le plus près. Le *Pilgrim* ne gagnait que fort peu dans l'est, tant la brise était faible, et il lui tardait d'avoir atteint ces parages où les vents régnants lui seraient plus favorables.

Il faut dire ici que cousin Bénédict avait tenté d'initier le jeune novice aux mystères de l'entomologie. Mais Dick Sand s'était montré assez réfractaire à ces avances. Faute de mieux, le savant s'était rabattu sur les nègres, qui n'y comprenaient rien. Tom, Actéon, Bat et Austin avaient même fini par désertier la classe, et le professeur s'était trouvé réduit au seul Hercule, qui lui semblait avoir quelques dispositions naturelles à distinguer un parasite d'un thysanoure.

Le gigantesque noir vivait donc dans le monde des coléoptères, carnassiers, chasseurs, canonniers, fossoyeurs, cicindelles, carabes, sylphes, taupins, hannetons, cerfs-volants, ténébrions, charançons, coccinelles, étudiant toute la collection du cousin Bénédict, non sans que celui-ci frémît à voir ses frêles échantillons entre les gros doigts d'Hercule, qui avaient la

dureté et la force d'un étau. Mais le colossal élève écoutait si docilement les leçons du professeur, que cela valait bien que l'on risquât quelque chose.

Tandis que cousin Bénédict travaillait ainsi, Mrs. Weldon ne laissait pas le petit Jack absolument inoccupé. Elle lui apprenait à lire et à écrire. Quant au calcul, c'était son ami Dick Sand qui lui en inculquait les premiers éléments.

A l'âge de cinq ans, on n'est qu'un petit enfant encore, et l'on s'instruit mieux peut-être par des jeux pratiques que par des leçons théoriques, nécessairement un peu ardues.

Jack apprenait à lire, non dans un abécédaire, mais au moyen de lettres mobiles, imprimées en rouge sur des cubes de bois, qu'il s'amusait à ranger, de manière à former des mots. Quelquefois, Mrs. Weldon prenait ces cubes, composait un mot ; puis, elle les brouillait, et c'était à Jack de les replacer dans l'ordre voulu.

Le petit garçon aimait beaucoup cette manière d'apprendre à lire. Chaque jour, il passait quelques heures, tantôt dans la cabine, tantôt sur le pont, à ranger et à déranger les lettres de son alphabet.

Or, ceci provoqua un jour un incident si extraordinaire, si inattendu, qu'il faut le rapporter avec quel que détail.

C'était dans la matinée du 9 février. Jack, à demi couché sur le pont, s'amusait à former un mot que le vieux Tom devait reconstituer, après que les lettres auraient été brouillées. Tom, la main sur les yeux, pour ne pas tricher, comme il convient, ne devait rien voir et ne voyait rien du travail du petit garçon.

De ces diverses lettres, au nombre d'une cinquantaine, les unes étaient majuscules, les autres minuscules. De plus, quelques-uns de ces cubes portaient un chiffre, ce qui permettait d'apprendre à former les nombres aussi bien qu'à former les mots.

Ces cubes étaient rangés sur le pont, et le petit Jack prenait tantôt l'un, tantôt l'autre, pour composer son mot, une grosse besogne en vérité.

Or, depuis quelques instants, Dingo tournait autour du jeune enfant, quand, soudain, il s'arrêta. Ses yeux devinrent fixes, sa patte droite se leva, sa queue s'agita convulsivement. Puis, tout à coup, se jetant sur un des

cubes de bois, il le saisit dans sa gueule, et il vint le déposer sur le pont à quelques pas de Jack.

Ce cube portait une lettre majuscule, la lettre S.

« Dingo ! eh bien, Dingo ! » s'écria le petit garçon, qui avait craint tout d'abord que son S ne fût avalée par le chien.

Mais Dingo était revenu, et, recommençant le même manège, il saisit un autre cube, et il alla le poser près du premier.

Ce second cube était un V majuscule.

Jack, cette fois, poussa un cri.

A ce cri, Mrs. Weldon, le capitaine Hull et le jeune novice, qui se promenaient sur le pont, accoururent. Le petit Jack leur raconta alors ce qui venait de se passer.

Dingo connaissait ses lettres ! Dingo savait lire ! C'était bien sûr, ça ! Jack l'avait vu !

Dick Sand voulut aller reprendre les deux cubes, afin de les rendre à son ami Jack, mais Dingo lui montra les dents.

Cependant, le novice parvint à rentrer en possession des deux cubes, et il les replaça dans le jeu.

Dingo s'élança de nouveau, saisit encore les deux mêmes lettres et les reporta à l'écart. Cette fois, les deux pattes posées dessus, il paraissait décidé à les garder quand même. Quant aux autres lettres de l'alphabet, il ne semblait pas qu'elles existassent pour lui.

« Voilà une chose curieuse ! dit Mrs. Weldon.

- C'est très-singulier, en effet, répondit le capitaine Hull, qui regardait attentivement les deux lettres.

- S.V.. dit Mrs. Weldon.

- S.V., répéta le capitaine Hull. Mais ce sont précisément les lettres que porte le collier de Dingo ! »

Puis, tout à coup, se retournant vers le vieux noir :

« Tom, demanda-t-il, ne m'avez-vous pas dit que ce chien n'appartenait que depuis peu au capitaine du *Waldeck* ?

- En effet, monsieur, répondit Tom. Dingo n'était à bord que depuis deux ans au plus.

- Et n'avez-vous pas ajouté que le capitaine du *Waldeck* avait recueilli ce chien sur la côte occidentale de l'Afrique ?

- Oui, monsieur, aux environs de l'embouchure du Congo. Je l'ai entendu souvent dire au capitaine.

- Ainsi, demanda le capitaine Hull, on n'a jamais su à qui avait appartenu ce chien, ni d'où il venait ?

- Jamais, monsieur. Un chien trouvé, c'est pis qu'un enfant ! Ça n'a pas de papiers, et, de plus, ça ne peut pas s'expliquer. »

Le capitaine Hull s'était tu et réfléchissait.

« Ces deux lettres éveillent-elles donc en vous un souvenir ? demanda Mrs. Weldon au capitaine Hull, après l'avoir laissé quelques instants à ses réflexions.

- Oui, mistress Weldon, un souvenir, ou plutôt un rapprochement au moins singulier.

- Lequel ?

Ces deux lettres pourraient bien avoir un sens et nous fixer sur le sort d'un intrépide voyageur.....

- Que voulez-vous dire ? demanda Mrs. Weldon.

- Voici, mistress Weldon. En 1871, il y a deux ans par conséquent, — un voyageur français partit, sous l'inspiration de la Société de géographie de Paris, avec l'intention d'opérer la traversée de l'Afrique de l'ouest à l'est. Son point de départ était précisément l'embouchure du Congo. Son point d'arrivée devait être autant que possible le cap Deldago, aux bouches de la Rovouma, dont il devait descendre le cours. Or, ce voyageur français se nommait Samuel Vernon.

- Samuel Vernon ! répéta Mrs. Weldon.

- Oui, mistress Weldon, et ses deux noms commencent précisément par ces deux lettres que Dingo a choisies entre toutes, et qui sont gravées sur son collier.

- En effet, répondit Mrs. Weldon. Et ce voyageur ?...

- Ce voyageur partit, répondit le capitaine Hull, et l'on n'a plus eu de ses nouvelles depuis son départ.

- Jamais ? dit le novice.

- Jamais, répéta le capitaine Hull.

- Qu'en concluez-vous ? demanda Mrs. Weldon.

- Que Samuel Vernon n'a évidemment pu atteindre la côte orientale de l'Afrique, soit qu'il ait été fait prisonnier par les indigènes, soit que la mort l'ait frappé en route !

- Et alors ce chien ?...

- Ce chien lui aurait appartenu, et plus heureux que son maître, si mon hypothèse est juste, il aurait pu revenir au littoral du Congo, puisque c'est là, à l'époque où ces faits ont dû se passer, qu'il a été recueilli par le capitaine du *Waldeck*.

- Mais, fit observer Mrs. Weldon, savez-vous si ce voyageur français était accompagné d'un chien à son départ ? N'est-ce pas une simple supposition de votre part ?

- Ce n'est qu'une simple supposition, en effet, mistress Weldon, répondit le capitaine Hull. Mais ce qui est certain, c'est que Dingo connaît ces deux lettres S et V, qui sont précisément les initiales des deux noms du voyageur français. Maintenant, dans quelles circonstances cet animal aurait-il appris à les distinguer, c'est ce que je ne puis expliquer, mais, je le répète, il les connaît très-certainement, et tenez, il les pousse de sa patte et semble nous inviter à les lire avec lui. »

En effet, on ne pouvait se méprendre à l'intention de Dingo.

« Samuel Vernon était-il donc seul, lorsqu'il a quitté le littoral du Congo ? demanda Dick Sand.

- Cela, je l'ignore, répondit le capitaine Hull. Cependant, il est probable qu'il avait dû emmener une escorte d'indigènes. »

En ce moment, Negoro, quittant le poste, se montra sur le pont. Personne ne remarqua d'abord sa présence et ne put observer le singulier regard qu'il lança au chien, lorsqu'il aperçut les deux lettres devant lesquelles celui-ci semblait être en arrêt. Mais Dingo, ayant aperçu le maître-coq, se mit à donner les signes de la plus extrême fureur.

Negoro rentra aussitôt dans le poste de l'équipage, non sans qu'un geste de menace à l'adresse du chien lui eût échappé.

« Il y a là quelque mystère ! murmura le capitaine Hull, qui n'avait rien perdu de cette petite scène.

- Mais, monsieur, dit le novice, n'est-il pas très-étonnant qu'un chien puisse reconnaître des lettres de l'alphabet ?

- Eh non ! s'écria le petit Jack. Maman m'a souvent raconté l'histoire d'un chien qui savait lire et écrire et même jouer aux dominos, comme un vrai maître d'école !

- Mon cher enfant, répondit Mrs. Weldon en souriant, ce chien, qui s'appelait Munito, n'était point un savant comme tu le penses. Si j'en crois ce qui m'a été raconté, il n'aurait pu distinguer l'une de l'autre les lettres qui lui servaient à composer ses mots. Mais son maître, un adroit Américain, ayant remarqué combien Munito avait l'ouïe fine, s'était appliqué à exercer ce sens et à en tirer des effets fort curieux.

- Comment s'y prenait-il, mistress Weldon ? demanda Dick Sand, que l'histoire intéressait presque autant que le petit Jack.

- Voici, mon ami. Lorsque Munito devait « travailler » devant le public, des lettres semblables à celles-ci étaient étalées sur une table. Sur cette table, le caniche allait et venait, attendant qu'un mot fût proposé, soit à voix haute, soit à voix basse. Seulement, une condition essentielle, c'était que son maître connût le mot.

- Ainsi, en l'absence de son maître ?... dit le novice.

- Le chien n'aurait rien pu faire, répondit Mrs. Weldon, et voici pourquoi. Les lettres étalées sur la table, Munito se promenait à travers cet alphabet. Arrivait-il devant celle des lettres qu'il devait choisir pour former le mot demandé, il s'arrêtait ; mais, s'il s'arrêtait, c'est parce qu'il entendait le bruit, imperceptible à tout autre, d'un cure-dent que l'Américain faisait claquer dans sa poche. Ce bruit, c'était pour Munito le signal de prendre la lettre et de venir la ranger dans l'ordre convenu.

- Et voilà tout le secret ! s'écria Dick Sand.

- Voilà tout le secret, répondit Mrs. Weldon. C'est très-simple, comme tout ce qui se fait en matière de prestidigitation. En l'absence de l'Américain, Munito n'aurait plus été Munito. Je suis donc étonnée, son

maître n'étant pas là, — si toutefois le voyageur Samuel Vernon a jamais été son maître, — que Dingo ait pu reconnaître ces deux lettres.

- En effet, répondit le capitaine Hull, c'est fort étonnant. Mais, remarquez-le bien, il ne s'agit ici que de deux lettres, deux lettres spéciales, et non d'un mot choisi au hasard. Après tout, ce chien qui sonnait à la porte d'un couvent pour s'emparer du plat destiné aux pauvres passants, cet autre qui, chargé, en même temps que l'un de ses semblables, de faire tourner la broche de deux jours l'un, et qui refusait de remplir cet office quand son tour n'était pas venu, ces deux chiens, dis-je, allaient plus loin que Dingo dans ce domaine de l'intelligence, qui est réservé à l'homme. D'ailleurs, nous sommes en présence d'un fait indiscutable. De toutes les lettres de cet alphabet, Dingo n'a choisi que ces deux-ci : S et V. Les autres, il ne semble même pas les connaître. Il faut donc en conclure que, pour une raison qui nous échappe, son attention a été spécialement attirée sur ces deux lettres.

- Ah ! capitaine Hull, répondit le jeune novice, si Dingo pouvait parler !... Peut-être nous dirait-il ce que signifient ces deux lettres, et pourquoi il a conservé une dent contre notre maître-coq !

- Et quelle dent ! » répondit le capitaine Hull, au moment où Dingo, ouvrant la bouche, montrait ses formidables crocs.

# CHAPITRE VI

## UNE BALEINE EN VUE.

On le pense bien, ce singulier incident fit plus d'une fois le sujet des conversations qui se tenaient à l'arrière du *Pilgrim* entre Mrs. Weldon, le capitaine Mull et le jeune novice. Celui-ci, plus particulièrement, ressentit une défiance instinctive à l'égard de Negoro, dont la conduite, cependant, ne méritait aucun reproche.

A l'avant, on en causait aussi, mais on n'en tirait pas les mêmes conséquences. Là, dans le poste de l'équipage, Dingo passait tout simplement pour un chien qui savait lire, et peut-être même écrire mieux que plus d'un matelot du bord. Quant à parler, s'il ne le faisait pas, c'est qu'il avait probablement de bonnes raisons pour se taire.

« Mais, un beau jour, dit le timonier Bolton, un beau jour, ce chien-là viendra nous demander où nous lavons le cap, si le vent est à l'ouest-nord-ouest-demi-nord, et il faudra bien lui répondre !

- Il y a des animaux qui parlent ! répliqua un autre matelot, des pies, des perroquets ! Eh bien, pourquoi un chien n'en ferait-il pas autant, s'il lui en prenait l'envie ? Il est plus difficile de parler avec un bec qu'avec une bouche !

- Sans doute, répondit le contre-maître Howik. Seulement cela ne s'est jamais vu. »

On aurait bien étonné ces braves gens, en leur disant que cela s'était vu, au contraire, et qu'un certain savant danois possédait un chien qui prononçait distinctement une vingtaine de mots. Mais de là à ce que cet

animal comprît ce qu'il disait, il y avait un abîme. Très-évidemment, ce chien, dont la glotte était organisée de manière à pouvoir émettre des sons réguliers, n'attachait pas plus de sens à ses paroles que les perroquets, les geais ou les pies aux leurs. La phrase, chez ces animaux, n'est pas autre chose qu'une sorte de chant ou de cris parlés, empruntés à une langue étrangère dont on n'aurait pas le sens.

Quoi qu'il en soit, Dingo était devenu le héros du bord, — ce dont il ne prenait point acte pour être fier. Plusieurs fois, le capitaine Hull recommença l'expérience. Les cubes de bois de l'alphabet furent replacés devant Dingo, et, invariablement, sans une erreur, sans une hésitation, les deux lettres S et V furent choisies entre toutes par le singulier animal, tandis que les autres n'attirèrent jamais son attention.

Quant au cousin Bénédict, cette expérience fut souvent renouvelée devant lui, sans qu'elle parût l'intéresser.

« Cependant, daigna-t-il dire un jour, il ne faudrait pas croire que les chiens aient seuls le privilège d'être intelligents de cette manière ! D'autres animaux les égalent, rien qu'en suivant leur instinct. Tels les rats, qui abandonnent le navire destiné à sombrer en mer, les castors, qui savent prévoir la crue des eaux et surélèvent leurs digues en conséquence, ces chevaux de Nicomède, de Scanderberg et d'Oppien, dont la douleur fut telle qu'ils moururent à la mort de leurs maîtres, ces ânes, si remarquables par leur mémoire, et tant d'autres bêtes enfin qui ont été l'honneur de l'animalité ! N'a-t-on pas vu de ces oiseaux, merveilleusement dressés, qui écrivent sans faute des mots sous la dictée de leurs professeurs, des cacatois qui comptent aussi bien qu'un calculateur du Bureau des longitudes le nombre de personnes présentes dans un salon ? N'a-t-il pas existé un perroquet, payé cent écus d'or, qui récitait, sans se tromper d'un mot, au cardinal son maître, tout le Symbole des apôtres ? Enfin, le légitime orgueil d'un entomologiste ne doit-il pas s'élever au comble, lorsqu'il voit de simples insectes donner des preuves d'une intelligence supérieure et affirmer éloquentement l'axiome :

In minimis maximus Deus,

ces fourmis qui en remontreraient aux édiles des plus grandes cités, ces argyronètes aquatiques qui fabriquent des cloches à plongeurs, sans avoir jamais appris la mécanique, ces puces qui traînent des carrosses comme de véritables carrossiers, qui font l'exercice aussi bien que des riflemen, qui tirent le canon mieux que les artilleurs brevetés de West-Point<sup>13</sup> ? Non ! ce Dingo ne mérite pas tant d'éloges, et s'il est si fort sur l'alphabet, c'est sans doute qu'il appartient à une espèce de mâtins, non encore classée dans la science zoologique, le « canis alphabeticus » de la Nouvelle-Zélande ! »

Malgré ces discours et autres de l'envieux entomologiste, Dingo ne perdit rien de l'estime publique, et continua d'être traité comme un phénomène dans les entretiens du gaillard d'avant.

Toutefois, il est probable que Negoro ne partageait pas l'enthousiasme du bord à l'égard de l'animal. Peut-être le trouvait-il trop intelligent. Quoi qu'il en soit, le chien témoignait toujours la même animosité contre le maître-coq, et, sans doute, il se fût attiré quelque mauvais parti, s'il n'avait été, d'une part, « chien à se défendre », et, de l'autre, protégé par la sympathie de tout l'équipage.

Negoro évitait donc plus que jamais de se trouver en présence de Dingo. Mais Dick Sand n'avait pas été sans observer que, depuis l'incident des deux lettres, l'antipathie réciproque de l'homme et du chien s'était accrue. Cela était vraiment inexplicable.

Le 10 février, le vent du nord-est, qui jusqu'alors avait toujours succédé à ces longues et accablantes accalmies pendant lesquelles s'immobilisait le *Pilgrim*, vint à mollir sensiblement. Le capitaine Hull put donc espérer qu'un changement dans la direction des courants atmosphériques allait se produire. Peut-être le brick-goëlette marcherait-il enfin vent sous vergues. Son départ du port d'Auckland ne datait encore que de dix-neuf jours. Le retard n'était pas très-considérable, et, avec un vent de travers, le *Pilgrim*, bien servi par sa voilure, devait facilement regagner le temps perdu. Mais il fallait attendre quelques jours avant que les brises se fussent franchement établies dans l'ouest.

Cette partie du Pacifique était toujours déserte. Aucun bâtiment ne se montrait dans ces parages. C'était une latitude véritablement abandonnée des navigateurs. Les baleiniers des mers australes ne se disposaient pas encore à franchir le tropique. Sur le *Pilgrim*, que des circonstances particulières avaient obligé à quitter les lieux de pêche avant la fin de la saison, on ne devait donc pas s'attendre à croiser quelque navire de même destination.

Quant aux paquebots transpacifiques, il a été déjà dit qu'ils ne suivaient pas un parallèle aussi élevé dans leurs traversées entre l'Australie et le continent américain.

Cependant, par cela même que la mer est déserte, il ne faut pas renoncer à l'observer jusqu'aux dernières limites de l'horizon. Si monotone qu'elle puisse paraître aux esprits inattentifs, elle n'en est pas moins infiniment variée pour qui sait la comprendre. Ses plus insaisissables changements charment les imaginations qui ont le sens des poésies de l'Océan. Une herbe marine qui flotte en ondulant, une branche de sargasses dont le léger sillage zèbre la surface des flots, un bout de planche dont on voudrait deviner l'histoire, il n'en faut pas davantage. Devant cet infini, l'esprit n'est plus arrêté par rien. L'imagination se donne libre carrière. Chacune de ces molécules d'eau, que l'évaporation échange continuellement entre la mer et le ciel, renferme, peut-être, le secret de quelque catastrophe ! Aussi faut-il envier ceux dont la pensée intime sait interroger les mystères de l'Océan, ces esprits qui s'élèvent de sa mouvante surface jusque dans les hauteurs du ciel.

La vie, d'ailleurs, se manifeste toujours au-dessus comme au-dessous des mers. Les passagers du *Pilgrim* pouvaient voir s'acharner à la poursuite des plus petits poissons des bandes d'oiseaux, de ceux qui fuient avant l'hiver le dur climat des pôles. Et plus d'une fois, Dick Sand, élève sur ce point comme sur d'autres de James-W. Weldon, donna des preuves de sa merveilleuse adresse au fusil ou au pistolet, en abattant quelques-uns de ces rapides volatiles.

C'étaient, ici, des pétrels blancs, là, d'autres pétrels dont les ailes étaient bordées d'un liseré brun. Quelquefois, aussi, passaient des troupes de

damiers ou quelques-uns de ces pingouins dont la démarche à terre est à la fois si pesante et si ridicule. Cependant, ainsi que le faisait remarquer le capitaine Hull, ces pingouins, se servant de leurs moignons comme de véritables nageoires, peuvent défier à la nage les poissons les plus rapides, à tel point même que des marins les ont quelquefois confondus avec les bonites.

Plus haut, de gigantesques albatros frappaient l'air à grands coups d'ailes, en déployant une envergure de dix pieds, et venaient ensuite se poser à la surface des eaux, qu'ils fouillaient à coups de bec pour y chercher leur nourriture.

Toutes ces scènes constituaient un spectacle varié, que, seuls, des esprits fermés au charme de la nature eussent trouvé monotone.

Ce jour-là, Mrs. Weldon se promenait à l'arrière du *Pilgrim*, lorsqu'un phénomène assez curieux provoqua son attention. Les eaux de la mer étaient devenues rougeâtres presque subitement. On eût pu croire qu'elles venaient de se teindre de sang, et cette teinte inexplicable s'étendait aussi loin que pouvait se porter le regard.

Dick Sand se trouvait alors avec le petit Jack près de Mrs. Weldon.

« Vois-tu, Dick, dit-elle au jeune novice, cette singulière couleur des eaux du Pacifique ? Est-ce qu'elle est due à la présence d'une herbe marine ? »

- Non, mistress Weldon, répondit Dick Sand, cette teinte est produite par des myriades de myriades de petits crustacés, qui servent habituellement à nourrir les grands mammifères. Les pêcheurs appellent cela, non sans raison, du « manger de baleine ».

- Des crustacés ! dit Mrs. Weldon. Mais ils sont si petits qu'on pourrait presque les appeler des insectes de mer. Cousin Bénédict serait peut-être fort enchanté d'en faire collection ! »

Et appelant :

« Cousin Bénédict ? » cria-t-elle.

Cousin Bénédict apparut hors du capot, presque en même temps que le capitaine Hull.

« Cousin Bénédict, dit Mrs. Weldon, voyez donc cet immense banc rougeâtre qui s'étend à perte de vue.

- Tiens ! dit le capitaine Hull, voilà du manger de baleine ! Monsieur Bénédicte, une belle occasion pour étudier cette curieuse espèce de crustacés !

- Peuh ! fit l'entomologiste.

- Comment ! peuh ! s'écria le capitaine. Mais vous n'avez pas le droit de professer une telle indifférence ! Ces crustacés forment une des six classes des articulés, si je ne me trompe, et comme tels...

- Peuh ! fit encore cousin Bénédicte en secouant la tête.

- Par exemple ! Je vous trouve passablement dédaigneux pour un entomologiste !

- Entomologiste, soit, répondit cousin Bénédicte, mais plus spécialement hexapodiste, capitaine Hull, veuillez ne pas l'oublier !

- En tout cas, répondit le capitaine Hull, que ces crustacés ne vous intéressent pas, soit, mais il en serait autrement, si vous possédiez un estomac de baleine ! Quel régal, alors ! – Voyez-vous, mistress Weldon, lorsque, nous autres baleiniers, pendant la saison de pêche, nous arrivons en vue d'un banc de ces crustacés, il n'est que temps de préparer nos harpons et nos lignes ! Nous sommes certains que le gibier n'est pas loin !

- Est-il possible que d'aussi petites bêtes puissent en nourrir de si grosses ? s'écria Jack.

- Eh ! mon garçon, répondit le capitaine Hull, des petits grains de semoule, de la farine, de la poussière de fécule, ne font-ils pas de très-bons potages ? Oui, et la nature a voulu qu'il en fût ainsi. Lorsqu'une baleine flotte au milieu de ces eaux rouges, sa soupe est servie, elle n'a plus qu'à ouvrir son immense bouche. Des myriades de crustacés y pénètrent, les nombreuses barbes de ces fanons dont le palais de l'animal est garni se tendent comme les filets d'un parc de pêcheurs, rien n'en peut plus sortir, et la masse des crustacés va s'engouffrer dans le vaste estomac de la baleine, tout comme le potage de ton dîner dans le tien.

- Vous pensez bien, Jack, fit observer Dick Sand, que dame baleine ne perd pas son temps à éplucher un à un ces crustacés, comme vous épluchez des crevettes !

- J'ajoute, dit le capitaine Hull, que c'est précisément lorsque l'énorme gourmande est occupée de la sorte, qu'il est plus facile de l'approcher sans exciter sa défiance. C'est donc le moment favorable pour la harponner avec quelque succès. »

A cet instant, et comme pour donner raison au capitaine Hull, la voix d'un matelot se fit entendre à l'avant du navire :

« Une baleine par bâbord devant ! »

Le capitaine Hull s'était redressé.

« Une baleine ! » s'écria-t-il.

Et son instinct de pêcheur le poussant, il se précipita sur le gaillard du *Pilgrim*.

Mrs. Weldon, Jack, Dick Sand, cousin Bénédict lui-même, le suivirent aussitôt.

En effet, à quatre milles dans le vent, certain bouillonnement indiquait qu'un gros mammifère marin se mouvait au milieu des eaux rouges. Des baleiniers ne pouvaient s'y méprendre.

Mais la distance était trop considérable encore pour qu'il fût possible de reconnaître l'espèce à laquelle ce mammifère appartenait. Ces espèces, en effet, sont assez distinctes.

Était-ce là une de ces baleines franches que recherchent plus particulièrement les pêcheurs des mers du Nord ? Ces cétacés, auxquels manque la nageoire dorsale, mais dont la peau recouvre une épaisse couche de lard, peuvent atteindre une longueur de quatre-vingts pieds, bien que la moyenne n'en dépasse pas soixante, et alors un seul de ces monstres fournit jusqu'à cent barils d'huile.

Était-ce, au contraire, un « hump-back », appartenant à l'espèce des baleinoptères, — désignation dont le terminatif aurait au moins dû lui valoir l'estime de l'entomologiste. Ceux-là possèdent des nageoires dorsales, blanches de couleur et longues de la demi-longueur du corps, qui ressemblent à une paire d'ailes, — quelque chose comme une baleine volante ?

N'avait-on pas en vue, plus vraisemblablement, un « fin-back », mammifère également connu sous le nom de « jubarte », qui est pourvu

d'une nageoire dorsale, et dont la longueur peut égaler celle de la baleine franche ?

Le capitaine Hull et son équipage ne pouvaient encore se prononcer, mais ils regardaient l'animal avec plus d'envie encore que d'admiration.

S'il est vrai qu'un horloger ne puisse se trouver dans un salon en présence d'une pendule sans éprouver l'irrésistible besoin de la remonter, combien plus encore le baleinier devant une baleine doit-il être pris de l'impérieux désir de s'en emparer ! Les chasseurs de gros gibier sont plus ardents, dit-on, que les chasseurs de petit gibier. Donc, plus l'animal est gros, plus il excite la convoitise ! Que doivent ressentir alors des chasseurs d'éléphants et des pêcheurs de baleines ? Et puis, il y avait aussi ce désappointement qu'éprouvait tout l'équipage du *Pilgrim* de revenir avec un chargement incomplet !...

Cependant, le capitaine Hull cherchait à reconnaître l'animal qui avait été signalé au large. Il n'était pas très-visible de cette distance. Toutefois, l'œil exercé d'un baleinier ne pouvait se tromper à certains détails plus faciles à relever de loin.

En effet, le jet, c'est-à-dire cette colonne de vapeur et d'eau que la baleine rejette par ses événements, devait attirer l'attention du capitaine Hull et le fixer sur l'espèce à laquelle appartenait ce cétacé.

« Ce n'est point là une baleine franche, s'écria-t-il. Son jet serait à la fois plus élevé et d'un volume moins considérable. D'autre part, si le bruit que fait ce jet en s'échappant pouvait être comparé au bruit éloigné d'une bouche à feu, je serais porté à croire que cette baleine appartient à l'espèce des « hump-backs » ; mais il n'en est rien, et, en prêtant l'oreille, on peut s'assurer que ce bruit est d'une nature toute différente. — Quelle est ton opinion à ce sujet, Dick ? demanda le capitaine Hull en se retournant vers le novice.

- Je croirais volontiers, capitaine, répondit Dick Sand, que nous avons affaire à une jubarte. Voyez comme ses événements rejettent violemment dans l'air cette colonne de liquide. Ne vous semble-t-il pas aussi, — ce qui me donnerait raison, — que ce jet contient plus d'eau que de vapeur

condensée ? Et, si je ne me trompe, c'est une particularité spéciale à la jubarte.

- En effet, Dick, répondit le capitaine Hull. Il n'y a plus de doute possible ! C'est une jubarte qui flotte à la surface de ces eaux rouges !

- Que c'est beau ! s'écria le petit Jack.

- Oui, mon garçon ! Et quand on pense que la grosse bête est là, en train de déjeuner, et ne se doute guère que des baleiniers la regardent !

- J'oserais affirmer que c'est une jubarte de grande taille, fit observer Dick Sand.

- Certes, répondit le capitaine Hull, qui se passionnait peu à peu. Je lui donne au moins soixante-dix pieds de longueur !

- Bon ! ajouta le maître d'équipage. Il suffirait d'une demi-douzaine de baleines de cette taille pour remplir un navire grand comme le nôtre !

- Oui, cela suffirait ! répliqua le capitaine Hull, qui monta sur le beaupré afin de mieux voir.

- Et avec celle-ci, ajouta le maître d'équipage, nous embarquerions en quelques heures la moitié des deux cents barils d'huile qui nous manquent !

- Oui !... en effet.... oui !.... murmurait le capitaine Hull.

- Cela est vrai, reprit Dick Sand, mais c'est une rude affaire, quelquefois, de s'attaquer à ces énormes jubartes !

- Très-rude, très-rude ! répliqua le capitaine Hull. Ces baleinoptères ont des queues formidables, dont il ne faut pas s'approcher sans défiance ! La plus solide pirogue ne résisterait pas à un coup bien appliqué. Mais aussi le profit vaut la peine !

- Bah ! dit un des matelots, une belle jubarte est tout de même une belle capture !

- Et profitable ! répondit un autre.

- Ce serait dommage de ne pas saluer celle-ci au passage ! »

Il était évident que ces braves marins s'animaient en regardant la baleine. C'était toute une cargaison de barils d'huile qui flottait à portée de leur main. A les entendre, sans doute, il n'y avait plus qu'à arrimer ces barils dans la cale du *Pilgrim* pour en compléter le chargement !

Quelques-uns des matelots, montés dans les enfléchures des haubans de misaine, poussaient des cris de convoitise. Le capitaine Hull, qui ne parlait plus, se rongeaient les ongles. Il y avait là comme un irrésistible aimant qui attirait le *Pilgrim* et tout son équipage.

« Maman, maman ! s'écria alors le petit Jack, je voudrais bien avoir la baleine pour voir comment c'est fait !

- Ah ! tu veux avoir cette baleine, mon garçon ? Eh ! pourquoi pas, mes amis ? répondit le capitaine Hull, cédant enfin à son secret désir. Les pêcheurs de renfort nous manquent, c'est vrai ! mais à nous seuls...

- Oui ! oui ! crièrent les matelots d'une seule voix.

- Ce ne sera pas la première fois que j'aurai fait le métier de harponneur, ajouta le capitaine Hull, et vous allez voir si je sais encore lancer le harpon !

- Hurrah ! hurrah ! hurrah ! » répondit l'équipage.

## CHAPITRE VII

### PRÉPARATIFS.

On comprendra que la vue de ce prodigieux mammifère fût faite pour produire une telle surexcitation chez les hommes du *Pilgrim*.

La baleine, qui flottait au milieu des eaux rouges, paraissait énorme. La capturer et compléter ainsi la cargaison, cela était bien tentant ! Des pêcheurs pouvaient-ils laisser échapper une occasion pareille ?

Cependant, Mrs. Weldon crut devoir demander au capitaine Hull s'il n'y avait aucun danger pour ses hommes et pour lui à attaquer une baleine dans ces conditions.

« Aucun, mistress Weldon, répondit le capitaine Hull. Plus d'une fois, il m'est arrivé de chasser la baleine avec une seule embarcation, et j'ai toujours fini par m'en emparer. Je vous le répète, il n'y a aucun danger pour nous, ni, par conséquent, pour vous-même. »

Mrs. Weldon, rassurée, n'insista pas.

Le capitaine Hull prit aussitôt ses dispositions pour capturer la jubarte. Il savait, par expérience, que la poursuite de ce baleinoptère n'est pas sans offrir quelques difficultés, et il voulait parer à toutes.

Ce qui rendait cette capture moins aisée, c'est que l'équipage du brick-goëlette ne pouvait opérer qu'au moyen d'une seule embarcation, bien que le *Pilgrim* possédât une chaloupe, placée sur son chantier entre le grand mât et le mât de misaine, plus trois baleinières, dont deux étaient suspendues sur les portemanteaux de bâbord et de tribord, et la troisième à l'arrière, en dehors du couronnement.

Habituellement, ces trois baleinières étaient employées simultanément à la poursuite des cétacés. Mais, pendant la saison de pêche, on le sait, un équipage de renfort, pris aux stations de la Nouvelle-Zélande, venait en aide aux matelots du *Pilgrim*.

Or, dans les circonstances actuelles, le *Pilgrim* ne pouvait fournir que les cinq matelots du bord, c'est-à-dire de quoi armer une seule des baleinières. Utiliser le concours de Tom et de ses compagnons, qui s'étaient tout d'abord offerts, était impossible. En effet, la manœuvre d'une pirogue de pêche exige des marins très-particulièrement exercés. Un faux coup de barre ou un faux coup d'aviron suffiraient à compromettre le salut de la baleinière pendant l'attaque.

D'autre part, le capitaine Hull ne voulait pas quitter son navire, sans y laisser au moins un homme de l'équipage en qui il eût confiance. Il fallait prévoir toutes les éventualités.

Or, le capitaine Hull, obligé de choisir des marins solides pour armer la baleinière, devait forcément s'en remettre à Dick Sand du soin de garder le *Pilgrim*.

« Dick, lui dit-il, c'est toi que je charge de rester à bord pendant mon absence, qui sera courte, je l'espère !

- Bien, monsieur, » répondit le jeune novice.

Dick Sand aurait voulu prendre part à cette pêche, qui avait un très-grand attrait pour lui ; mais il comprit que, d'une part, les bras d'un homme fait valaient mieux que les siens pour le service de la baleinière, et que, de l'autre, lui seul pouvait remplacer le capitaine Hull. Il se résigna donc.

L'équipage de la baleinière devait se composer des cinq hommes, y compris le maître Howik, qui formaient tout l'équipage du *Pilgrim*. Ces quatre matelots allaient prendre place aux avirons, et Howik tiendrait l'aviron de queue, qui sert à gouverner une embarcation de ce genre. Un simple gouvernail, en effet, n'aurait pas une action assez prompte, et, dans le cas où les avirons de côté seraient mis hors de service, l'aviron de queue, bien manœuvré, peut mettre la baleinière hors de la portée des coups du monstre.

Restait donc le capitaine Hull. Il s'était réservé le poste de harponneur, et, ainsi qu'il l'avait dit, ce ne serait pas son début. C'est lui qui devait d'abord lancer le harpon, puis surveiller le déroulement de la longue ligne fixée à son extrémité, puis enfin achever l'animal à coups de lance, lorsqu'il reviendrait à la surface de l'Océan.

Les baleiniers emploient quelquefois des armes à feu pour ce genre de pêche. Au moyen d'un engin spécial, sorte de petit canon disposé soit à bord du navire, soit sur l'avant de l'embarcation, ils lancent ou un harpon qui entraîne avec lui la corde fixée à son extrémité, ou des balles explosives qui produisent de grands ravages dans le corps de l'animal.

Mais le *Pilgrim* n'était point muni d'appareils de ce genre. Ce sont, d'ailleurs, des engins de haut prix, assez difficiles à manier, et les pêcheurs, peu amis des innovations, semblent préférer l'emploi des armes primitives, dont ils se servent habilement, c'est-à-dire harpon et lance.

C'était donc par les moyens ordinaires, en attaquant la baleine à l'arme blanche, que le capitaine Hull allait tenter de capturer la jubarte, signalée à cinq milles de son navire.

Du reste, le temps devait favoriser cette expédition. La mer, très-calme, était propice aux manœuvres d'une baleinière. Le vent tendait à mollir, et le *Pilgrim* ne dériverait que d'une façon insensible, pendant que son équipage serait occupé au large.

La baleinière de tribord fut donc aussitôt amenée, et les quatre matelots s'y embarquèrent.

Howik leur fit passer deux de ces grands javelots qui servent de harpons, puis deux longues lances à pointes aiguës. A ces armes offensives il ajouta cinq paquets de ces cordes souples et résistantes, que les baleiniers appellent « lignes », et qui mesurent six cents pieds de longueur. Il n'en faut pas moins, car Il arrive souvent que ces cordes, attachées bout à bout, ne suffisent pas à la demande », tant la baleine s'enfonce profondément.

Tels étaient les divers engins qui furent soigneusement disposés à l'avant de l'embarcation.

Howik et les quatre matelots n'attendaient plus que l'ordre de larguer l'amarre.

Une seule place était libre sur l'avant de la baleinière, — celle que devait occuper le capitaine Hull.

Il va de soi que l'équipage du *Pilgrim*, avant de quitter le bord, avait mis le navire en panne. Autrement dit, les vergues étaient brassées de manière que les voiles, contrariant leur action, maintenaient le brick-goëlette à peu près stationnaire.

Au moment d'embarquer, le capitaine Hull jeta un dernier coup d'œil sur son bâtiment. Il s'assura que tout était en ordre, les drisses bien tournées, les voiles convenablement orientées. Puisqu'il laissait le jeune novice à bord pendant une absence qui pouvait durer plusieurs heures, il voulait, avec raison, qu'à moins d'urgence, Dick Sand n'eût pas à exécuter une seule manœuvre.

Au moment de partir, il lui fit ses dernières recommandations.

« Dick, dit-il, je te laisse seul. Veille à tout. Si, par impossible, il devenait nécessaire de remettre le navire en marche, au cas où nous serions entraînés trop loin à la poursuite de cette jubarte, Tom et ses compagnons pourraient parfaitement te venir en aide. En leur indiquant bien ce qu'ils auraient à faire, je suis assuré qu'ils le feraient.

- Oui, capitaine Hull, répondit le vieux Tom, et M. Dick peut compter sur nous.

- Commandez ! commandez ! s'écria Bat. Nous avons si bonne envie de nous rendre utiles !

- Sur quoi faut-il tirer ?.... demanda Hercule, en retroussant les larges manches de sa veste.

- Sur rien pour l'instant, répondit Dick Sand en souriant.

- A votre service, reprit le colosse.

- Dick, reprit le capitaine Hull, le temps est beau. Le vent est tombé. Nul indice qu'il se reprenne à fraîchir. Surtout, quoi qu'il arrive, ne mets d'embarcation à la mer et ne quitte pas le navire !

- C'est entendu.

- S'il devenait nécessaire que le *Pilgrim* vînt nous rejoindre, je te ferais signal en hissant un pavillon au bout d'une gaffe.

- Soyez tranquille, capitaine, je ne perdrai pas de vue la baleinière, répondit Dick Sand.

- Bien, mon garçon, répondit le capitaine Hull. Du courage et du sang-froid. Te voilà capitaine en second. Fais honneur à ton grade. Personne n'en a occupé un pareil à ton âge ! »

Dick Sand ne répondit pas, mais il rougit en souriant. Le capitaine Hull comprit cette rougeur et ce sourire.

« Le brave garçon, se dit-il, modestie et bonne humeur, en vérité, c'est tout lui ! »

Cependant, à ces instantes recommandations, il était visible que, bien qu'il n'y eût aucun danger à le faire, le capitaine Hull ne quittait pas volontiers son navire, même pour quelques heures. Mais un irrésistible instinct de pêcheur, surtout le furieux désir de compléter son chargement d'huile et de ne pas rester au-dessous des engagements pris par James-W. Weldon à Valparaiso, tout cela lui disait de tenter l'aventure. D'ailleurs, cette mer si belle se prêtait merveilleusement à la poursuite d'un cétacé. Ni son équipage, ni lui, n'auraient pu résister à pareille tentation. La campagne de pêche serait enfin complète, et cette dernière considération tenait par dessus tout au cœur du capitaine Hull.

Le capitaine Hull se dirigea vers l'échelle.

« Bonne chance ! lui dit Mrs. Weldon.

- Merci, mistress Weldon !

- Je vous en prie, ne faites pas trop de mal à la pauvre baleine ! cria le petit Jack.

- Non, mon garçon ! répondit le capitaine Hull.

- Prenez-la tout doucement, monsieur.

- Oui... avec des gants, petit Jack !

- Quelquefois, fit observer cousin Bénédict, on trouve à récolter des insectes assez curieux sur le dos de ces grands mammifères !

- Eh bien, monsieur Bénédict répondit en riant le capitaine Hull, vous aurez le droit d'« entomologiser » quand notre jubarte sera le long du *Pilgrim* ! »

Puis, se retournant vers Tom :

« Tom, je compte sur vos compagnons et vous, dit-il, pour nous aider à dépecer la baleine, lorsqu'elle sera amarrée à la coque du navire, — ce qui ne tardera pas.

- A votre disposition, monsieur, répondit le vieux noir.

- Bien ! répondit le capitaine Hull. — Dick, ces braves gens t'aideront à préparer les barils vides. Pendant notre absence, ils les monteront sur le pont, et, de cette façon, la besogne ira vite au retour.

- Cela sera fait, capitaine. »

Pour ceux qui l'ignorent, il faut dire que la jubarte, une fois morte, devait être remorquée jusqu'au *Pilgrim* et solidement amarrée à son flanc de tribord. Alors les matelots, chaussés de bottes à crampons, s'installaient sur le dos de l'énorme cétacé et le dépècèrent méthodiquement par bandes parallèles, dirigées de la tête à la queue. Ces bandes seraient ensuite découpées en tranches d'un pied et demi, puis divisées en morceaux, lesquels, après avoir été arrimés dans les barils, seraient envoyés à fond de cale.

Le plus habituellement, le navire baleinier, lorsque la pêche est finie, manœuvre de manière à atterrir aussitôt que possible, afin de terminer ses manipulations. L'équipage descend à terre, et c'est là qu'il procède à la fusion du lard, qui, sous l'action de la chaleur, livre toute sa partie utilisable, c'est-à-dire l'huile<sup>14</sup>.

Mais, dans les circonstances actuelles, le capitaine Hull ne pouvait songer à revenir en arrière, pour achever cette opération. Il ne comptait « fondre » ce complément de lard qu'à Valparaiso. D'ailleurs, avec ces vents qui ne pouvaient tarder à haler l'ouest, il espérait avoir connaissance de la côte américaine avant une vingtaine de jours, et ce laps de temps ne pouvait compromettre les résultats de sa pêche.

Le moment était venu de partir. Avant que le *Pilgrim* eût été mis en panne, il s'était un peu rapproché de l'endroit où la jubarte continuait à signaler sa présence par des jets de vapeur et d'eau.

La jubarte nageait toujours, au milieu du vaste champ rouge de crustacés, ouvrant automatiquement sa large bouche et absorbant à chaque gorgée des myriades d'animalcules.

Au dire des connaisseurs du bord, il n'y avait nulle crainte qu'elle songeât à s'échapper. C'était, à n'en pas douter, ce que les pêcheurs appellent une baleine « de combat ».

Le capitaine Hull enjamba les bastingages, et, descendant l'échelle de corde, il atteignit l'avant de la baleinière.

Mrs. Weldon, Jack, cousin Bénédic, Tom et ses compagnons souhaitèrent une dernière fois bonne chance au capitaine.

Dingo lui-même, se dressant sur ses pattes et passant la tête au-dessus de la lisse, sembla vouloir dire adieu à l'équipage.

Puis, tous revinrent à l'avant, afin de ne rien perdre des péripéties si attachantes d'une pareille pêche.

La baleinière déborda, et, sous l'impulsion de ses quatre avirons, vigoureusement maniés, elle commença à s'éloigner du *Pilgrim*.

« Veille bien, Dick, veille bien ! cria une dernière fois le capitaine Hull au jeune novice.

- Comptez sur moi monsieur.

- Un œil pour le bâtiment, un œil pour la baleinière, mon garçon ! Ne l'oublie pas !

- Cela sera fait, capitaine, » répondit Dick Sand, qui alla se placer près de la barre.

Déjà, la légère embarcation se trouvait à plusieurs centaines de pieds du navire. Le capitaine Hull, debout à l'avant, ne pouvant plus se faire entendre, renouvelait ses recommandations par les gestes les plus expressifs.

C'est alors que Dingo, les pattes toujours appuyées sur la lisse, poussa une sorte d'abolement lamentable, qui eût défavorablement impressionné des gens quelque peu portés à la superstition.

Cet abolement fit même tressaillir Mrs. Weldon.

« Dingo, dit-elle, Dingo ! C'est ainsi que tu encourages tes amis ! Allons, un bel abolement bien clair, bien joyeux ! »

Mais le chien n'aboya plus, et, se laissant retomber sur ses pattes, il vint lentement vers Mrs. Weldon, dont il lécha affectueusement la main.

« Il ne remue pas la queue !... murmura Tom à mi-voix. Mauvais signe ! Mauvais signe ! »

Mais, presque aussitôt, Dingo se redressa, et un hurlement de colère lui échappa.

Mrs. Weldon se retourna.

Negoro venait de quitter le poste et se dirigeait vers le gaillard d'avant, dans l'intention, sans doute, de suivre du regard, lui aussi, les manœuvres de la baleinière.

Dingo s'élança vers le maître-coq, en proie à la plus vive comme à la plus inexplicable fureur.

Negoro saisit un aspect et se mit en défense.

Le chien allait lui sauter à la gorge.

« Ici, Dingo, ici ! » cria Dick Sand, qui, abandonnant un instant son poste d'observation, courut vers l'avant.

Mrs. Weldon, de son côté, cherchait à calmer le chien.

Dingo obéit, non sans répugnance, et revint en grondant sourdement vers le jeune novice.

Negoro n'avait pas prononcé un seul mot, mais sa figure avait pâli un instant. Laissant alors retomber son aspect, il regagna sa cabane.

« Hercule, dit alors Dick Sand, je vous charge spécialement de veiller sur cet homme !

- Je veillerai, » répondit simplement Hercule, dont les deux énormes poings se fermèrent en signe d'assentiment.

Mrs. Weldon et Dick Sand reportèrent alors leurs regards sur la baleinière, qu'enlevaient rapidement ses quatre avirons.

Ce n'était plus qu'un point sur la mer.

# CHAPITRE VIII

## LA JUBARTE.

Le capitaine Hull, baleinier expérimenté, ne devait rien laisser au hasard. La capture d'une jubarte est chose difficile. Nulle précaution ne doit être négligée. Nulle ne le fut en cette circonstance.

Et tout d'abord, le capitaine Hull manœuvra de manière à accoster la baleine sous le vent, afin qu'aucun bruit ne pût lui déceler l'approche de l'embarcation.

Howik dirigea donc la baleinière suivant la courbe assez allongée que dessinait ce banc rougeâtre au milieu duquel flottait la jubarte. On devait ainsi la tourner.

Le maître d'équipage, préposé à cette manœuvre, était un marin de grand sang-froid, qui inspirait toute confiance au capitaine Hull. Il n'y avait à craindre de lui ni une hésitation, ni une distraction.

« Attention à gouverner, Howik, dit le capitaine Hull. Nous allons essayer de surprendre la jubarte. Ne nous démasquons que lorsque nous serons à portée de la harponner.

- C'est entendu, monsieur, répondit le maître d'équipage. Je vais suivre le contour de ces eaux rougeâtres, de manière à nous tenir toujours sous le vent.

- Bien ! dit le capitaine Hull. – Garçons, le moins de bruit possible en nageant. »

Les avirons, soigneusement garnis de paillets, manœuvraient à la muette.

L'embarcation, adroitement dirigée par le maître d'équipage, avait atteint le large banc des crustacés. Les avirons de tribord s'enfonçaient encore dans l'eau verte et limpide, pendant que ceux de bâbord, soulevant le liquide rougeâtre, semblaient ruisseler de gouttelettes de sang.

« Le vin et l'eau ! dit l'un des matelots.

- Oui, répondit le capitaine Hull, mais de l'eau qu'on ne peut boire et du vin qu'on ne peut avaler ! Allons, garçons, ne parlons plus, et souquons ferme ! »

La baleinière, dirigée par le maître d'équipage, glissait sans bruit à la surface de ces eaux à demi graisseuses, comme si elle eût flotté sur une couche d'huile.

La jubarte ne bougeait pas et ne semblait point avoir encore aperçu l'embarcation, qui décrivait un cercle autour d'elle.

Le capitaine Hull, en faisant ce circuit, s'éloignait nécessairement du *Pilgrim*, que la distance rapetissait peu à peu.

C'est toujours un effet bizarre que cette rapidité avec laquelle les objets diminuent en mer. Il semble qu'on les regarde bientôt par le gros bout d'une lunette. Cette illusion d'optique tient évidemment à ce que les points de comparaison manquent sur ces larges espaces. Il en était ainsi du *Pilgrim*, qui décroissait à vue d'œil et semblait beaucoup plus éloigné déjà qu'il ne l'était réellement.

Une demi-heure après l'avoir quitté, le capitaine Hull et ses compagnons se trouvaient exactement sous le vent de la baleine, de telle sorte que celle-ci occupait un point intermédiaire entre le bâtiment et l'embarcation.

Le moment était donc venu d'approcher en faisant le moins de bruit possible. Il n'était pas impossible qu'on pût accoster l'animal par le flanc et le harponner à bonne portée, avant que son attention eût été éveillée.

« Nagez moins vite, garçons, dit le capitaine Hull à voix basse.

- Il me semble, répondit Howik, que le goujon a senti quelque chose ! Il souffle moins violemment qu'il ne faisait tout à l'heure !

- Silence ! silence ! » répéta le capitaine Hull.

Cinq minutes plus tard, la baleinière se tenait à une encâblure de la jubarte<sup>15</sup>.

Le maître d'équipage, debout à l'arrière, manœuvra de manière à se rapprocher du flanc gauche du mammifère, mais en évitant avec le plus grand soin de passer à portée de la formidable queue, dont un seul coup eût suffi à écraser l'embarcation.

A l'avant, le capitaine Hull, les jambes un peu écartées pour mieux assurer son aplomb, tenait l'engin avec lequel il allait porter le premier coup. On pouvait compter sur son adresse pour que ce harpon se fixât dans la masse épaisse qui émergeait des eaux.

Près du capitaine, dans une baille, était lovée la première des cinq lignes, solidement fixée au harpon, et à laquelle on rabouterait successivement les quatre autres, si la baleine plongeait à de grandes profondeurs.

« Y sommes-nous, garçons ? murmura le capitaine Huit.

– Oui, répondit Howik, en assurant solidement son aviron dans ses larges mains.

– Accoste ! accoste ! »

Le maître d'équipage obéit à l'ordre, et la baleinière vint ranger l'animal à moins de dix pieds.

Celui-ci ne se déplaçait plus, et semblait dormir. Les baleines que l'on surprend ainsi pendant leur sommeil offrent une prise plus facile, et il arrive souvent que le premier coup qui leur est porté les frappe mortellement.

« Cette immobilité est assez étonnante ! pensa le capitaine Hull. La coquine ne doit pas dormir, et pourtant !... Il y a là quelque chose ! »

C'était aussi la pensée du maître d'équipage, qui cherchait à voir le flanc opposé de l'animal.

Mais ce n'était plus l'instant de réfléchir, c'était celui d'attaquer.

Le capitaine Hull, tenant son harpon par le milieu de la tige, le balança plusieurs fois, afin de mieux assurer la justesse de son coup, pendant qu'il visait le flanc de la jubarte. Puis, il le projeta de toute la vigueur de son bras.

« Arrière, arrière ! » cria-t-il aussitôt.

Et les matelots, sciant avec ensemble, firent rapidement reculer la baleinière, dans l'intention de la mettre prudemment à l'abri des coups de queue du cétacé.

Mais, en ce moment, un cri du maître d'équipage fit comprendre pourquoi la baleine était depuis si longtemps et si extraordinairement immobile à la surface de la mer.

« Un baleineau ! » dit-il.

En effet, la jubarte, après avoir été frappée du harpon, s'était presque entièrement chavirée sur le flanc, découvrant ainsi un baleineau qu'elle était en train d'allaiter.

Cette circonstance, le capitaine Hull le savait bien, devait rendre beaucoup plus difficile la capture de la jubarte. La mère allait évidemment se défendre avec plus de fureur, tant pour elle-même que pour protéger son « petit », — si toutefois on peut appliquer cette épithète à un animal qui ne mesurait pas moins de vingt pieds.

Cependant, ainsi qu'on eût pu le craindre, la jubarte ne se précipita pas immédiatement sur l'embarcation, et il n'y eut pas lieu, afin de prendre la fuite, de couper brusquement la ligne qui la rattachait au harpon. Au contraire, et comme cela arrive la plupart du temps, la baleine, suivie du baleineau, plongea par une ligne très-oblique d'abord ; puis, se relevant d'un bond énorme, elle commença à filer entre deux eaux avec une extrême rapidité.

Mais, avant qu'elle eût fait son premier plongeon, le capitaine Hull et le maître d'équipage, debout tous les deux, avaient eu le temps de la voir, et, par conséquent, de l'estimer à sa juste valeur.

Cette jubarte était, en réalité, un baleinoptère de la plus grande dimension. De la tête à la queue, elle mesurait au moins quatre-vingts pieds. Sa peau, d'un brun jaunâtre, était comme ocellée de nombreuses taches d'un brun plus foncé.

C'eût été vraiment dommage, après une attaque heureuse à son début, d'être dans la nécessité d'abandonner une si riche proie.

La poursuite, ou plutôt le remorquage, avait commencé. La baleinière, dont les avirons avaient été relevés, filait comme une flèche en roulant sur le dos des lames.

Howik la maintenait imperturbablement, malgré, ses rapides et effrayantes oscillations.

Le capitaine Hull, l'œil sur sa proie, ne cessait de faire entendre son éternel refrain :

« Veille bien, Howik, veille bien ! »

Et l'on pouvait être assuré que la vigilance du maître d'équipage ne serait pas mise un instant en défaut.

Cependant, comme la baleinière ne fuyait pas à beaucoup près aussi vite que la baleine, la ligne du harpon se déroulait avec une telle vitesse, qu'il était à craindre qu'elle ne prît feu, en se frottant au bordage de la baleinière. Aussi, le capitaine Hull avait-il soin de la tenir mouillée, en remplissant d'eau la baille au fond de laquelle elle était lovée.

Toutefois, la jubarte ne semblait pas devoir s'arrêter dans sa fuite, ni vouloir la modérer. La seconde ligne fut donc amarrée au bout de la première, et elle ne tarda pas à être entraînée avec la même vitesse.

Au bout de cinq minutes, il fallut rabouter la troisième ligne, qui s'engagea sous les eaux.

La jubarte ne s'arrêtait pas. Le harpon n'avait évidemment pas pénétré dans quelque partie vitale de son corps. On pouvait même observer, à l'obliquité plus accusée de la ligne, que l'animal, au lieu de revenir à la surface, s'enfonçait dans des couches plus profondes.

« Diable ! s'écria le capitaine Hull, mais cette coquine-là nous mangera nos cinq lignes !

- Et nous entraînera à bonne distance du *Pilgrim* ! répondit le maître d'équipage.

- Il faudra bien, pourtant, qu'elle revienne respirer à la surface ! répondit le capitaine Hull. Ce n'est pas un poisson, et il lui faut sa provision d'air comme à un simple particulier !

Elle aura retenu sa respiration pour mieux courir ! » dit en riant un des matelots.

En effet, la ligne se déroulait toujours avec une égale vitesse.

A la troisième ligne, il fut bientôt nécessaire de joindre la quatrième, et cela ne se fit pas sans inquiéter quelque peu les matelots touchant leur future part de prise.

« Diable ! diable ! murmurait le capitaine Hull, je n'ai jamais vu cela ! Satanée jubarte ! »

Enfin, la cinquième ligne dut être mise dehors, et déjà elle était à demi filée, lorsqu'elle sembla faiblir.

« Bon ! bon ! s'écria le capitaine Hull. La ligne est moins tendue ! La jubarte se fatigue ! »

En ce moment, le *Pilgrim* se trouvait à plus de cinq milles sous le vent de la baleinière.

Le capitaine Hull, hissant un pavillon au bout d'une gaffe, lui fit le signal de se rapprocher.

Et presque aussitôt, il put voir que Dick Sand, aidé de Tom et de ses compagnons, commençait à brasser les vergues, de manière à les orienter au plus près du vent.

Mais la brise était faible et mal établie. Elle ne venait que par bouffées de peu de durée. Très-certainement, le *Pilgrim* aurait quelque peine à rejoindre la baleinière, si même il pouvait l'atteindre.

Cependant, ainsi qu'on l'avait prévu, la jubarte était revenue respirer à la surface de l'eau, avec le harpon toujours fixé dans son flanc. Elle restait à peu près immobile alors, semblant attendre son baleineau, que cette course furieuse avait dû distancer.

Le capitaine Hull fit forcer de rames afin de la rejoindre, et bientôt il n'en fut plus qu'à une faible distance.

Deux avirons furent relevés, et deux matelots s'armèrent, ainsi que l'avait fait le capitaine, de longues lances, destinées à frapper l'animal.

Howik manœuvra habilement alors, et se tint prêt à faire évoluer rapidement l'embarcation, pour le cas où la baleine reviendrait brusquement sur elle.

« Attention ! cria le capitaine Hull. Pas de coups perdus ! Visez bien, garçons ! Y sommes-nous, Howik ?

- Je suis paré, monsieur, répondit le maître d'équipage, mais une chose me tracasse ! C'est que la bête, après avoir fui si rapidement, est bien tranquille à cette heure !

- En effet, Howik, cela me paraît suspect.

- Défions-nous !

- Oui, mais allons de l'avant. »

Le capitaine Hull s'animait de plus en plus.

L'embarcation se rapprocha encore. La jubarte ne faisait que tourner sur place. Son baleineau n'était plus auprès d'elle, et peut-être cherchait-elle à le retrouver.

Soudain, elle fit un mouvement de queue, qui l'éloigna d'une trentaine de pieds.

Allait-elle donc fuir encore, et faudrait-il reprendre cette interminable poursuite à la surface des eaux ?

« Attention ! cria le capitaine Hull. La bête va prendre son élan et se précipiter sur nous ! Gouverne, Howik, gouverne ! »

La jubarte, en effet, avait évolué de manière à se présenter de front à la baleinière. Puis, battant violemment la mer de ses énormes nageoires, elle fondit en avant.

Le maître d'équipage, qui s'attendait à ce coup direct, évolua de telle façon que la jubarte passa le long de l'embarcation, mais sans l'atteindre.

Le capitaine Hull et les deux matelots lui portèrent trois vigoureux coups de lance au passage, en cherchant à frapper quelque organe essentiel.

La jubarte s'arrêta, et, rejetant à une grande hauteur deux colonnes d'eau mêlée de sang, elle revint de nouveau sur l'embarcation, bondissant pour ainsi dire, effrayante à voir.

Il fallait que ces marins fussent des pêcheurs déterminés pour ne pas perdre la tête en cette occasion.

Howik évita encore adroitement l'attaque de la jubarte, en lançant l'embarcation de côté.

Trois nouveaux coups, portés à propos, firent encore trois nouvelles blessures à l'animal. Mais, en passant, il frappa si rudement l'eau de sa formidable queue, qu'une lame énorme s'éleva, comme si la mer se fût démontée subitement.

La baleinière faillit chavirer, et, l'eau embarquant par-dessus le bord, elle se remplit à demi.

« Le seau, le seau ! » cria le capitaine Hull.

Les deux matelots, abandonnant leurs avirons, se mirent à vider rapidement la baleinière, pendant que le capitaine coupait la ligne, devenue maintenant inutile.

Non ! l'animal, rendu furieux par la douleur, ne songeait plus à fuir. A son tour, il attaquait, et son agonie menaçait d'être terrible.

Une troisième fois, il se retourna « cap pour cap », eût dit un marin, et il se précipita de nouveau sur l'embarcation.

Mais la baleinière, à demi pleine d'eau, ne pouvait plus manœuvrer avec la même facilité. Dans ces conditions, comment éviterait-elle le choc qui la menaçait ? Si elle ne gouvernait plus, à plus forte raison ne pouvait-elle fuir.

Et d'ailleurs, si vite qu'eût été poussée cette embarcation, la rapide jubarte l'aurait toujours rejointe en quelques bonds. Il n'y avait plus maintenant à attaquer, il y avait à se défendre.

Le capitaine Hull ne s'y méprit point.

La troisième attaque de l'animal ne put être entièrement parée. En passant, il frôla la baleinière de son énorme nageoire dorsale, mais avec tant de force, qu'Howik fut renversé de son banc.

Les trois lances, malheureusement déviées par l'oscillation, manquèrent cette fois leur but.

« Howik ! Howik ! cria le capitaine Hull, qui avait eu lui-même peine à se retenir.

- Présent ! » répondit le maître d'équipage en se relevant.

Mais il s'aperçut alors que, dans sa chute, son aviron de queue s'était cassé par le milieu.

« Un autre aviron ! dit le capitaine Hull.

- C'est fait, » répondit Howik.

A ce moment, un bouillonnement se produisit sous les eaux, à quelques toises seulement de l'embarcation.

Le baleineau venait de reparaître. La jubarte le vit, et elle se précipita vers lui.

Cette circonstance ne pouvait que donner à la lutte un caractère plus terrible. La jubarte allait se battre pour deux.

Le capitaine Hull regarda du côté du *Pilgrim*. Sa main agita frénétiquement la gaffe qui portait le pavillon.

Que pouvait faire Dick Sand qui n'eût été déjà fait au premier signal du capitaine ? Les voiles du *Pilgrim* étaient orientées et le vent commençait à les enfler. Malheureusement, le brick-goëlette ne possédait pas une hélice dont on pût accroître l'action pour marcher plus vite. Lancer une des embarcations à la mer et courir au secours du capitaine avec l'aide des noirs, c'eût été une perte de temps considérable, et, d'ailleurs, le novice avait ordre de ne pas quitter le bord, quoi qu'il arrivât. Cependant, il fit descendre de ses porte manteaux le canot d'arrière qu'il traîna à la remorque, afin que le capitaine et ses compagnons pussent s'y réfugier, si besoin était.

En ce moment, la jubarte, couvrant le baleineau de son corps, était revenue à la charge. Cette fois, elle évolua de manière à atteindre directement l'embarcation.

« Attention, Howik ! » cria une dernière fois le capitaine Hull.

Mais le maître d'équipage était pour ainsi dire désarmé. Au lieu d'un levier dont la longueur faisait la force, il ne tenait plus à la main qu'un aviron relativement court.

Il essaya de virer de bord.

Ce fut impossible.

Les matelots comprirent qu'ils étaient perdus. Tous se levèrent, poussant un cri terrible, qui fut peut-être entendu du *Pilgrim* !

Un terrible coup de queue du monstre venait de frapper la baleinière par-dessous.

L'embarcation, projetée dans l'air avec une violence irrésistible, retomba brisée en trois morceaux au milieu des lames furieusement entre-choquées par les bords de la baleine.

Les infortunés matelots, quoique grièvement blessés, auraient peut-être eu la force de se maintenir encore, soit en nageant, soit en s'accrochant à quelque débris flottant.

C'est même ce que fit le capitaine Hull, que l'on vit un instant hisser le maître d'équipage sur une épave...

Mais la jubarte, au dernier degré de la fureur, se retourna, bondit, peut-être, dans les derniers soubresauts d'une agonie terrible, et, de sa queue, elle battit formidablement les eaux troublées dans lesquelles ces malheureux nageaient encore !

Pendant quelques minutes, on ne vit plus qu'une trombe liquide s'éparpillant en gerbes de tous côtés.

Un quart d'heure après, lorsque Dick Sand, qui, suivi des noirs, s'était précipité dans le canot, eut atteint le théâtre de la catastrophe, tout être vivant avait disparu. Il ne restait plus que quelques débris de la baleinière à la surface des eaux rouges de sang.

# CHAPITRE IX

## CAPITAINE SAND.

La première impression que ressentirent les passagers du *Pilgrim* devant cette terrible catastrophe fut un mélange de pitié et d'horreur. Ils ne songèrent qu'à cette mort épouvantable du capitaine Hull et des cinq matelots du bord. Cette effroyable scène venait de s'accomplir presque sous leurs yeux, sans qu'ils eussent pu rien faire pour les sauver ! Ils n'avaient pu même arriver à temps pour recueillir l'équipage de la baleinière, leurs malheureux compagnons blessés, mais vivants encore, et pour opposer la coque du *Pilgrim* aux coups formidables de la jubarte ! Le capitaine Hull et ses hommes avaient à jamais disparu.

Lorsque le brick-goëlette fut arrivé sur le lieu du sinistre, Mrs. Weldon tomba à genoux, les mains levées vers le ciel.

« Prions ! » dit la pieuse femme.

A elle se joignit son petit Jack, qui s'agenouilla en pleurant près de sa mère. Le pauvre enfant avait tout compris. Dick Sand, Nan, Tom, les autres noirs se tinrent debout, la tête inclinée. Tous répétèrent la prière que Mrs. Weldon adressa à Dieu en recommandant à sa bonté infinie ceux qui venaient de paraître devant lui.

Puis, Mrs. Weldon, se retournant vers ses compagnons :

« Et maintenant, mes amis, dit-elle, demandons au Ciel force et courage pour nous-mêmes ! »

Oui ! ils ne pouvaient trop implorer l'aide de Celui qui peut tout, car leur situation était des plus graves !

Ce navire qui les portait n'avait plus de capitaine pour le commander, plus d'équipage pour le manœuvrer. Il se trouvait au milieu de cet immense océan Pacifique, à des centaines de milles de toutes terres, à la merci des vents et des flots.

Quelle fatalité avait donc amené cette baleine sur le passage du *Pilgrim* ? Quelle fatalité plus grande encore avait poussé le malheureux capitaine Hull, si sage d'ordinaire, à tout risquer pour compléter son chargement ? Et quelle catastrophe à compter parmi les plus rares des annales de la grande pêche, que celle-ci, qui n'avait pas permis de sauver un seul des matelots de la baleinière !

Oui ! c'était une terrible fatalité !

En effet, il n'y avait plus un marin à bord du *Pilgrim* !

Si ! Un seul ! Dick Sand, et ce n'était qu'un novice, un jeune homme de quinze ans !

Capitaine, maître, matelots, on peut dire que tout l'équipage se résumait maintenant en lui.

A bord se trouvait une passagère, une mère et son fils, dont la présence devait rendre la situation plus difficile encore.

Puis, il y avait aussi quelques noirs, braves gens, courageux et zélés, sans doute, prêts à obéir à qui serait en état de leur commander, mais dépourvus des plus simples notions du métier de marin !

Dick Sand restait immobile, les bras croisés, regardant la place où venait de s'engloutir le capitaine Hull, son protecteur, pour lequel il éprouvait une affection filiale. Puis, ses yeux parcouraient l'horizon, cherchant à découvrir quelque bâtiment auquel il eût demandé aide et assistance, auquel il aurait pu, tout au moins, confier Mrs. Weldon.

Il n'eût pas abandonné pour cela le *Pilgrim*, non, certes ! sans avoir tout essayé pour le ramener au port. Mais Mrs. Weldon et son petit garçon eussent été en sûreté. Il n'aurait plus eu à craindre pour ces deux êtres, auxquels il s'était voué corps et âme.

L'Océan était désert. Depuis la disparition de la jubarte, pas un point n'en venait altérer la surface. Tout était ciel et eau autour du *Pilgrim*. Le jeune novice ne savait que trop bien qu'il se trouvait en dehors des routes suivies

par les navires de commerce, et que les autres baleiniers naviguaient encore au loin sur les lieux de pêche.

Cependant, il s'agissait d'envisager la situation en face, de voir les choses telles qu'elles étaient. C'est ce que fit Dick Sand, demandant à Dieu, du plus profond de son cœur, aide et secours.

Quelle résolution allait-il prendre ?

En ce moment, Negoro parut sur le pont, qu'il avait quitté après la catastrophe. Ce qu'avait ressenti devant cet irréparable malheur un être aussi énigmatique, nul n'eût pu le dire. Il avait contemplé le désastre sans faire un geste, sans se départir de son mutisme. Son œil en avait avidement saisi tous les détails. Mais si, dans un moment pareil, on eût pu songer à l'observer, on se fût étonné tout au moins que pas un muscle n'eût bougé sur son visage impassible. En tout cas, et comme s'il ne l'eût pas entendu, il n'avait point répondu au pieux appel de Mrs. Weldon, priant pour l'équipage englouti.

Negoro s'avancait vers l'arrière, là même où Dick Sand se tenait immobile. Il s'arrêta à trois pas du novice.

a Vous avez à me parler ? demanda Dick Sand.

- J'ai à parler au capitaine Hull, répondit froidement Negoro, ou, à son défaut, au maître Howik.

- Vous savez bien que tous deux ont péri ! s'écria le novice.

- Qui commande donc à bord maintenant ? demanda très-solemment Negoro.

- Moi, répondit sans hésiter Dick Sand.

- Vous ! fit Negoro, qui haussa les épaules. Un capitaine de quinze ans !

- Un capitaine de quinze ans ! » répondit le novice, en marchant sur le maître-coq.

Celui-ci recula.

« Ne l'oubliez pas ! dit alors Mrs. Weldon. Il n'y a plus qu'un capitaine ici... le capitaine Sand, et il est bon que chacun sache qu'il saura se faire obéir ! »

Negoro s'inclina, murmurant d'un ton ironique quelques mots que l'on ne put entendre, et il retourna à son poste.

On le voit, la résolution de Dick était prise.

Cependant le brick-goëlette, sous l'action de la brise qui commençait à fraîchir, avait déjà dépassé le vaste banc de crustacés.

Dick Sand examina l'état de la voilure. Puis, ses yeux s'abaissèrent sur le pont. Il eut alors ce sentiment que si une effroyable responsabilité lui incombait dans l'avenir, il fallait qu'il fût de force à l'accepter. Il osa regarder ces survivants du *Pilgrim*, dont les yeux étaient fixés sur lui maintenant. Et, lisant dans leurs regards qu'il pouvait compter sur eux, il leur dit en deux mots qu'ils pouvaient à leur tour compter sur lui.

Dick Sand avait fait en toute sincérité son examen de conscience.

S'il était capable de modifier ou d'établir la voilure du brick-goëlette, suivant les circonstances, en employant les bras de Tom et de ses compagnons, il ne possédait évidemment pas encore toutes les connaissances nécessaires pour déterminer son point par le calcul.

Avec quatre ou cinq années de plus, Dick Sand eût connu à fond ce beau et difficile métier de marin ! Il aurait su se servir du sextant, cet instrument, que maniait chaque jour la main du capitaine Hull, et qui lui donnait la hauteur des astres ! Il aurait lu sur le chronomètre l'heure du méridien de Greenwich et en aurait déduit la longitude par l'angle horaire ! Le soleil se serait fait son conseiller de chaque jour ! La lune, les planètes lui auraient dit : Là, sur ce point de l'Océan, est ton navire ! Ce firmament sur lequel les étoiles se meuvent comme les aiguilles d'une horloge parfaite, que nulle secousse ne peut déranger et dont l'exactitude est absolue, ce firmament lui eût appris les heures et les distances ! Par les observations astronomiques, il aurait reconnu, comme le reconnaissait chaque jour son capitaine, l'endroit qu'occupait le *Pilgrim*. à un mille près, et la route suivie aussi bien que la route à suivre !

Et maintenant, à l'estime, c'est-à-dire par la route mesurée au loch, relevée au compas et corrigée de la dérive, il devait uniquement demander son chemin.

Cependant, il ne fléchit pas.

Mrs. Weldon avait compris tout ce qui se passait dans le cœur si résolu du jeune novice.

« Merci, Dick, lui dit-elle d'une voix qui ne tremblait pas. Le capitaine Hull n'est plus ! Tout son équipage a péri avec lui. Le sort du navire est entre tes mains ! Dick, tu sauveras le navire et ceux qu'il porte !

- Oui, mistress Weldon, répondit Dick Sand, oui ! je le tenterai, avec l'aide de Dieu !

- Tom et ses compagnons sont de braves gens sur lesquels tu peux absolument faire fond.

- Je le sais, et j'en ferai des marins, et nous manœuvrerons ensemble. Avec beau temps, ce sera facile ! Avec mauvais temps... eh bien, avec mauvais temps, nous lutterons et nous vous sauverons encore, mistress Weldon, vous et votre petit Jack, tous ! Oui, je sens que je le ferai.... »

Et il répéta :

« Avec l'aide de Dieu !

- Maintenant, Dick, peux-tu savoir quelle est la position du *Pilgrim* ? demanda Mrs. Weldon.

- Facilement, répondit le novice. Je n'ai qu'à consulter la carte du bord, sur laquelle le point a été porté hier par le capitaine Hull.

- Et pourras-tu mettre le navire en bonne direction ?

- Oui, je pourrai mettre le cap à l'est, à peu près sur le point du littoral américain que nous devons accoster.

- Mais, Dick, reprit Mrs. Weldon, tu comprends bien, n'est-ce pas, que cette catastrophe peut et même doit modifier nos premiers projets ? Il n'est plus question de conduire le *Pilgrim* à Valparaiso. Le port le plus rapproché de la côte d'Amérique est maintenant son port de destination.

- Sans doute, mistress Weldon, répondit le novice. Aussi, ne craignez rien ! Cette côte américaine qui s'allonge profondément vers le sud, nous ne pouvons manquer de l'atteindre.

- Où est-elle située ? demanda Mrs. Weldon.

- Là, dans cette direction, répondit Dick Sand en montrant du doigt l'est, qu'il releva au moyen de la boussole.

- Eh bien, Dick, que nous atteignons Valparaiso ou tout autre point du littoral, peu importe ! Ce qu'il faut, c'est atterrir.

- Et nous le ferons, mistress Weldon, et je vous débarquerai en lieu sûr, répondit le jeune novice d'une voix ferme. D'ailleurs, en ralliant la terre, je ne renonce pas à l'espoir de rencontrer quelques-uns de ces bâtiments qui font le cabotage sur la côte. Ah ! mistress Weldon, le vent commence à s'établir dans le nord-ouest ! Dieu fasse qu'il tienne ainsi, nous ferons de la route, et bonne route ! Nous filerons grand largue, et toutes nos voiles porteront, depuis la brigantine jusqu'au clin-foc ! »

Dick Sand avait parlé avec la confiance du marin, qui se sent un bon navire sous les pieds, un navire dont il est maître sous toutes les allures. Il allait prendre la barre et appeler ses compagnons pour orienter convenablement les voiles, lorsque Mrs. Weldon lui rappela qu'il devait, avant tout, connaître la position du *Pilgrim*.

C'était, en effet, la première chose à faire. Dick Sand alla prendre, dans la chambre du capitaine, la carte où le point de la veille était indiqué. Il put donc montrer à Mrs. Weldon que le brick-goëlette était par 43° 35 en latitude, et en longitude par 164° 13', car, depuis vingt-quatre heures, il n'avait pour ainsi dire pas fait de route.

Mrs. Weldon s'était penchée sur cette carte. Elle regardait la teinte brune qui figurait la terre, sur la droite de ce vaste Océan. C'était le littoral de l'Amérique du Sud, immense barrage jeté entre le Pacifique et l'Atlantique, depuis le cap Horn jusqu'aux rivages de la Colombie. A la considérer ainsi, cette carte, qui se développait alors sous ses yeux, sur laquelle tenait un océan tout entier, elle devait donner à penser qu'il serait facile de rapatrier les passagers du *Pilgrim*. C'est une illusion qui se reproduit invariablement pour qui n'est pas familiarisé avec les échelles auxquelles se rapportent les cartes marines. Et, en effet, il semblait à Mrs. Weldon que la terre devait être en vue, comme elle l'était sur ce morceau de papier !

Et cependant, au milieu de cette page blanche, le *Pilgrim*, figuré à l'échelle exacte, aurait été plus petit que le plus microscopique des infusoires ! Ce point mathématique, sans dimensions appréciables, eût paru perdu comme il l'était en réalité dans l'immensité du Pacifique !

Dick Sand, lui, n'avait pas éprouvé la même impression que Mrs. Weldon. Il savait combien la terre était éloignée, et que bien des centaines

de milles ne suffisaient pas à en mesurer la distance. Mais son parti était pris : il était devenu un homme sous la responsabilité qui lui incombait.

Le moment était venu d'agir. Il fallait profiter de cette brise de nord-ouest qui fraîchissait. Le vent contraire avait fait place au vent favorable, et quelques nuages, éparpillés au zénith sous la forme cyrrhus, indiquaient qu'il tiendrait au moins pendant un certain temps.

Dick Sand appela Tom et ses compagnons.

« Mes amis, leur dit-il, notre navire n'a plus d'autre équipage que vous. Je ne puis manœuvrer sans votre aide. Vous n'êtes pas marins, mais vous avez de bons bras. Mettez-les donc au service du *Pilgrim*, et nous pourrons le diriger. Il va de notre salut à tous que tout marche bien à bord.

- Monsieur Dick, répondit Tom, mes compagnons et moi, nous sommes vos matelots. La bonne volonté ne nous manquera pas. Tout ce que des hommes peuvent faire, commandés par vous, nous le ferons.

- Bien parlé, vieux Tom, dit Mrs. Weldon.

- Oui, bien parlé, reprit Dick Sand, mais il faut être prudent, et je ne forcerai pas de voile, afin de ne rien compromettre. Un peu moins de vitesse, mais plus de sécurité, c'est ce que nous commandent les circonstances. Je vous indiquerai, mes amis, ce que chacun aura à faire dans la manœuvre. Quant à moi, je resterai au gouvernail tant que la fatigue ne m'obligera pas à l'abandonner. De temps en temps, quelques heures de sommeil suffiront à me remettre. Mais, pendant ces quelques heures, il faudra bien que l'un de vous me remplace. Tom, je vous indiquerai comment on gouverne au moyen de la boussole. Ce n'est pas difficile, et, avec un peu d'attention, vous apprendrez vite à maintenir le cap du navire en bonne direction.

- Quand vous voudrez, monsieur Dick, répondit le vieux noir.

- Eh bien, répondit le novice, restez près de moi, à la barre, jusqu'à la fin de la journée, et, si la fatigue m'accable, vous pourrez déjà me remplacer pour quelques heures.

- Et moi, dit le petit Jack, est-ce que je ne pourrai pas aider un peu mon ami Dick ?

- Oui, cher enfant, répondit Mrs. Weldon, en pressant Jack dans ses bras, on t'apprendra à gouverner, et je suis sûre que, tant que tu seras à la barre, nous aurons bon vent !

- Bien sûr ! Bien sûr ! mère, je te le promets ! répondit le petit garçon en frappant des mains.

- Oui, dit le jeune novice en souriant, les bons mousses savent conserver le bon vent ! C'est bien connu des vieux marins ! »

Puis, s'adressant à Tom et aux autres noirs :

« Mes amis, leur dit-il, nous allons brasser les vergues grand largue. Vous n'aurez qu'à faire ce que je vous dirai.

- A vos ordres, répondit Tom, à vos ordres, capitaine Sand. »

# CHAPITRE X

## LES QUATRE JOURS QUI SUIVENT.

Dick Sand était donc le capitaine du *Pilgrim*, et sans perdre un instant, il prit les mesures nécessaires afin de mettre le navire sous toutes voiles.

Il était bien entendu que les passagers ne pouvaient avoir qu'une espérance : celle d'atteindre un port quelconque du littoral américain, sinon Valparaiso. Ce que Dick Sand comptait faire, c'était reconnaître la direction et la vitesse du *Pilgrim*, afin d'en tirer une moyenne. Pour cela, il suffisait de porter chaque jour sur la carte la route obtenue, comme il a été dit, par le loch et la boussole. Il y avait précisément à bord un de ces « patent-lochs », à cadrans et à hélice, qui donnent fort exactement la vitesse pour un temps déterminé. Cet utile instrument, d'un emploi très-facile, pouvait rendre les plus grands services, et les noirs étaient parfaitement aptes à le manœuvrer.

Une seule cause d'erreur subsisterait, — les courants. Pour la combattre, l'estime eût été insuffisante, et les observations astronomiques seules eussent permis de s'en rendre un compte exact. Or, ces observations, le jeune novice était encore hors d'état de les faire.

Dick Sand avait eu un instant la pensée de ramener le *Pilgrim* à la Nouvelle-Zélande. La traversée eût été moins longue, et certainement il l'aurait fait, si le vent, qui avait été contraire jusqu'alors, ne fût devenu favorable. Mieux valait donc se diriger vers l'Amérique.

En effet, le vent avait tourné presque cap pour cap, et maintenant il soufflait du nord-ouest avec une tendance à fraîchir. Il fallait donc en profiter et faire le plus de route possible.

Dick Sand se disposa donc à mettre le *Pilgrim* grand largue.

Dans un brick-goëlette, le mât de misaine porte quatre voiles carrées : la misaine, sur le bas-mât ; au-dessus, le hunier, sur le mât de hune ; puis, sur le mât de perroquet, un perroquet et un cacatois.

Le grand mât, au contraire, est moins chargé de voilure. Il ne porte au bas-mât qu'une brigantine, et au-dessus une voile de flèche.

Entre ces deux mâts, sur les étais qui les soutiennent par l'avant, on peut encore établir un triple étage de voiles triangulaires.

Enfin, à l'avant, sur le beaupré et son bout-dehors, s'amurent les trois focs.

Les focs, la brigantine, le flèche, les voiles d'étais sont facilement maniables. Ils peuvent être hissés du pont, sans qu'il soit nécessaire de monter dans la mâture, puisqu'ils ne sont pas serrés sur les vergues au moyen de rabans qu'il faut préalablement larguer.

Au contraire, la manœuvre des voiles du mât de misaine exige une plus grande habitude du métier de marin. Il est nécessaire, en effet, lorsqu'on veut les établir, de grimper par les haubans, soit dans la hune de misaine, soit sur les barres de perroquet, soit au capelage dudit mât, — et cela aussi bien pour les larguer ou les serrer que pour diminuer leur surface en prenant des ris. De là, l'obligation de courir sur les marchepieds, — cordes mobiles tendues au-dessous des vergues, — de travailler d'une main en se tenant de l'autre, manœuvre périlleuse pour qui n'en a pas l'habitude. Les oscillations du roulis et du tangage, très-accrues par la longueur du levier, le battement des voiles sous une brise un peu fraîche, ont vite fait d'envoyer un homme par-dessus le bord. C'était donc une opération véritablement dangereuse pour Tom et ses compagnons.

Très-heureusement, le vent soufflait modérément. La mer n'avait pas encore eu le temps de se faire. Les coups de roulis ou de tangage se maintenaient dans une amplitude modérée.

Lorsque Dick Sand, au signal du capitaine Hull, s'était dirigé vers le théâtre de la catastrophe, le *Pilgrim* ne portait que ses focs, sa brigantine, sa misaine et son hunier. Pour passer de la panne au plus près, le novice n'avait eu qu'à faire servir, c'est-à-dire à contre-brasser le phare de misaine. Les noirs l'avaient facilement aidé dans cette manœuvre.

Il s'agissait donc maintenant d'orienter grand largue, et, pour compléter la voilure, de hisser le perroquet, le cacatois, le flèche et les voiles d'étais.

« Mes amis, dit le novice aux cinq noirs, faites ce que je vais vous commander, et tout ira bien. »

Dick Sand était resté à la roue du gouvernail.

« Allez ! cria-t-il. Tom, larguez vivement cette manœuvre !

- Larguez ?.... dit Tom, qui ne comprenait pas cette expression.

- Oui..... défaites-la ! – A vous, Bat... la même chose !... Bon !... Halez... raidissez... Voyons, tirez dessus !

– Comme cela ? dit Bat.

– Oui, comme cela. Très-bien !.... Allons, Hercule... de la vigueur ! Un bon coup là. »

Dire : de la vigueur ! à Hercule, c'était peut-être imprudent. Le géant, sans s'en douter, donna un coup à tout casser.

« Eh ! pas si fort, mon brave ! cria Dick Sand en souriant. Vous allez amener la mâture en bas !

- J'ai à peine tiré, répondit Hercule.

- Eh bien, faites semblant seulement ! Vous verrez que ça suffira !... Bien, mollissez... larguez... rendez la main !..... Amarrez..... attachez..... comme cela !. Bon !... De l'ensemble ! Halez... tirez sur les bras.... »

Et tout le phare du mât de misaine, dont les bras de bâbord avaient été mollis, tourna lentement. Le vent, gonflant alors les voiles, imprima une certaine vitesse au navire.

Dick Sand fit alors mollir les écoutes des focs. Puis, il rappela les noirs à l'arrière.

« Voilà qui est fait, mes amis, et bien fait ! Occupons-nous maintenant du grand mât. Mais ne cassez rien, Hercule.

- Je tâcherai, » répondit le colosse, sans vouloir s'engager davantage

Cette seconde manœuvre fut assez facile. L'écoute du gui ayant été larguée en douceur, la brigantine prit le vent plus normalement et ajouta sa puissante action à celle des voiles de l'avant.

Le flèche fut alors établi au-dessus de la brigantine, et, comme il était simplement cargué, il n'y avait qu'à peser sur la drisse, à amurer, puis à border. Mais Hercule pesa si bien, de compte à demi avec son ami Actéon, sans compter le petit Jack qui s'était joint à eux, que la drisse cassa net.

Tous trois tombèrent à la renverse, — sans se faire aucun mal, heureusement. Jack était enchanté !

« Ce n'est rien, ce n'est rien ! cria le novice. Rajustez provisoirement les deux bouts, et hissez en douceur ! »

C'est ce qui fut fait sous les yeux mêmes de Dick Sand, sans qu'il eût encore quitté la barre. Le *Pilgrim* marchait déjà rapidement, le cap à l'est, et il n'y avait plus qu'à le maintenir dans cette direction. Rien de plus facile, puisque le vent était maniable, et que les embardées n'étaient pas à craindre.

« Bien, mes amis ! dit le novice. Vous serez de bons marins avant la fin de la traversée !

- Nous ferons de notre mieux, capitaine Sand, » répondit Tom.

Mrs. Weldon complimenta aussi ces braves gens.

Le petit Jack lui-même reçut sa part d'éloges, car il avait joliment travaillé.

« Je crois même, monsieur Jack, dit Hercule en souriant, que c'est vous qui avez cassé la drisse ! Quelle bonne petite poigne vous avez ! Sans vous, nous n'aurions rien fait de bon ! »

Et le petit Jack, très-fier de lui, secoua vigoureusement la main de son ami Hercule.

L'installation de la voilure du *Pilgrim* n'était pas complète encore. Il lui manquait ces voiles hautes, dont l'action n'est point à dédaigner sous cette allure du grand largue. Perroquet, cacatois, voiles d'étais, le brick-goëlette devait sensiblement gagner à les porter, et Dick Sand résolut de les établir.

Cette manœuvre devait être plus difficile que les autres, non pour les voiles d'étais, qui pouvaient se hisser, s'amurer et se border d'en bas, mais

pour les voiles carrées du mât de misaine. Il fallait monter jusqu'aux barres pour les larguer, et Dick Sand, ne voulant exposer personne de son équipage improvisé, s'occupa de le faire lui-même.

Il appela donc Tom, et il le mit à la roue du gouvernail, en lui montrant comment il fallait tenir le bâtiment. Puis, Hercule, Bat, Actéon, Austin étant placés, les uns aux drisses du cacatois, les autres à celles du perroquet, il s'élança dans la mâture. Grimper les enfléchures des haubans de misaine, les hampes de revers, les enfléchures des haubans du mât de hune, atteindre les barres, ce ne fut qu'un jeu pour le jeune novice. En une minute, il était sur le marchepied de la vergue de perroquet, et il larguait les rabans qui tenaient la voile serrée.

Puis, il reprit pied sur les barres, et il grimpa sur la vergue de cacatois, dont il largua rapidement la voile. Dick Sand avait fini sa besogne, et, saisissant un les galhaubans de tribord, il se laissa glisser jusqu'au pont.

Là, sur ses indications, les deux voiles furent vigoureusement amurées et bordées, puis les deux vergues hissées à bloc. Les voiles d'étai ayant été ensuite établies entre le grand mât et le mât de misaine, la manœuvre se trouva terminée.

Hercule n'avait rien cassé cette fois.

Le *Pilgrim* portait alors toutes les voiles qui composaient son gréement. Sans doute, Dick Sand aurait pu y joindre encore les bonnettes de misaine à bâbord ; mais c'était une manœuvre difficile, dans les circonstances actuelles, et, s'il avait fallu les rentrer en cas de grain, on n'aurait pu le faire avec assez de rapidité. Le novice s'en tint donc là.

Tom fut alors relevé de son poste à la roue du gouvernail, que Dick Sand vint reprendre.

La brise fraîchissait. Le *Pilgrim*, donnant une légère bande sur tribord, glissait rapidement à la surface de la mer, en laissant derrière lui un sillage bien plat, qui témoignait de la pureté de ses lignes d'eau.

« Nous voici en bonne route, mistress Weldon, dit alors Dick Sand, et maintenant, que Dieu nous conserve ce vent favorable ! »

Mrs. Weldon serra la main du jeune novice. Puis, fatiguée de toutes les émotions de cette, dernière heure, elle regagna sa cabine et tomba dans une

sorte d'assoupissement pénible qui n'était pas du sommeil.

Le nouvel équipage resta sur le pont du brick-goëlette, veillant sur le gaillard d'avant, et prêt à obéir aux ordres de Dick Sand, c'est-à-dire à modifier l'orientation des voiles, suivant les variations du vent ; mais, tant que la brise conserverait et cette force et cette direction, il n'y aurait absolument rien à faire.

Pendant tout ce temps, que devenait donc cousin Bénédic ?

Cousin Bénédic s'occupait d'étudier à la loupe un articulé qu'il avait enfin découvert à bord, un simple orthoptère, dont la tête disparaissait sous le prothorax, un insecte aux élytres plates, à l'abdomen arrondi aux ailes assez longues, qui appartenait à la famille des blattiens et à l'espèce des blattes américaines.

C'était précisément en furetant dans la cuisine de Negoro, qu'il avait fait cette précieuse trouvaille, et au moment où le maître-coq allait impitoyablement écraser ledit insecte. De là, une colère, que Negoro laissa froidement passer, d'ailleurs.

Mais, ce cousin Bénédic, savait-il quel changement s'était produit à bord depuis le moment où le capitaine Hull et ses compagnons avaient commencé cette funeste pêche de la jubarte ? Oui, sans doute. Il était même sur le pont, lorsque le *Pilgrim* arriva en vue des débris de la baleinière. L'équipage du brick-goëlette avait donc péri sous ses yeux.

Prétendre que cette catastrophe ne l'avait pas touché, ce serait accuser son cœur. Cette pitié pour autrui, que tout le monde ressent, il l'avait certainement éprouvée. Il s'était également ému de la situation faite à sa cousine. Il était venu serrer la main de Mrs. Weldon, comme pour lui dire : « N'ayez pas peur ! Je suis là ! Je vous reste ! »

Puis, cousin Bénédic était retourné vers sa cabine, afin de réfléchir, sans doute, aux conséquences de ce désastreux événement, aux mesures énergiques qu'il convenait de prendre !

Mais, sur son chemin, il avait rencontré la blatte en question, et comme sa prétention, — justifiée d'ailleurs contre certains entomologistes, — était de prouver que les blattes du genre phoraspés, remarquables par leurs couleurs, ont des mœurs très-différentes des blattes proprement dites, il

s'était mis à l'étude, oubliant et qu'il y avait eu un capitaine Hull à commander le *Pilgrim*, et que cet infortuné venait de périr avec son équipage ! La blatte l'absorbait tout entier ! Il ne l'admirait pas moins et il en faisait autant de cas que si cet horrible insecte eût été un scarabée d'or.

La vie, à bord, avait donc repris son cours habituel, bien que chacun dût rester longtemps encore sous le coup d'une si poignante et si imprévue catastrophe.

Pendant cette journée, Dick Sand se multiplia, afin que tout fût en place et qu'il pût parer aux moindres éventualités. Les noirs lui obéissaient avec zèle. L'ordre le plus parfait régnait à bord du *Pilgrim*. On pouvait donc espérer que tout irait sans encombre.

De son côté, Negoro ne fit plus aucune autre tentative pour se soustraire à l'autorité de Dick Sand. Il parut l'avoir tacitement reconnue. Occupé, comme toujours, dans son étroite cuisine, on ne le vit pas plus qu'auparavant. D'ailleurs, à la moindre infraction, au premier symptôme d'insoumission, Dick Sand était résolu à l'envoyer à fond de cale pour le reste de la traversée. Sur un signe de lui, Hercule eût empoigné le maître-coq par la peau du cou. Cela n'aurait pas été long. Dans ce cas, Nan, qui savait faire la cuisine, eût remplacé le cuisinier dans ses fonctions. Negoro devait donc se dire qu'il n'était pas indispensable, et, comme on le surveillait de près, il sembla ne vouloir donner aucune prise contre lui.

Le vent, tout en fraîchissant jusqu'au soir, ne nécessita aucun changement dans la voilure du *Pilgrim*. Sa solide mâture, son gréement de fer, qui était en bon état, lui eussent permis de supporter, sous cette allure, même une brise plus forte.

Pendant la nuit, il est souvent d'usage de diminuer de toile, et, particulièrement, de serrer les voiles hautes, flèches, perroquets., cacatois, etc. Cela est prudent, pour le cas où quelque rafale tomberait à bord instantanément. Mais Dick Sand crut pouvoir se dispenser de prendre cette précaution. L'état de l'atmosphère ne laissait rien présager de fâcheux, et d'ailleurs le jeune novice, décidé à passer cette première nuit sur le pont, comptait bien avoir l'œil à tout. Puis, c'était une marche plus rapide, et il lui tardait de se trouver sur des parages moins déserts.

Il a été dit que le loch et la boussole étaient les seuls instruments dont Dick Sand put se servir, afin d'estimer approximativement le chemin parcouru par le *Pilgrim*.

Pendant cette journée, le novice fit jeter le loch toutes les demi-heures, et il nota les indications fournies par l'instrument.

Quant à la boussole, qui porte aussi le nom de compas, il y en avait deux à bord. L'une était placée dans l'habitacle, sous les yeux de l'homme de barre. Son cadran, éclairé le jour par la lumière diurne, la nuit par deux lampes latérales, indiquait à tout moment quel cap avait le navire, c'est-à-dire la direction qu'il suivait.

L'autre compas était une boussole renversée, fixée aux barreaux de la cabine qu'occupait autrefois le capitaine Hull. De cette façon, sans quitter sa chambre, il pouvait toujours savoir si la route donnée était exactement suivie, si l'homme de barre, par inhabileté ou négligence, ne laissait pas le bâtiment faire de trop grandes embardées.

D'ailleurs, il n'est pas de navire, employé aux voyages de long-cours, qui ne possède au moins deux boussoles, comme il a deux chronomètres. Il faut que l'on puisse comparer ces instruments entre eux, et, conséquemment, contrôler leurs indications.

Le *Pilgrim* était donc suffisamment pourvu sous ce rapport, et Dick Sand recommanda à ses hommes de prendre le plus grand soin des deux compas, qui lui Paient si nécessaires.

Or, malheureusement, pendant la nuit du 12 au 3 février, tandis que le novice était de quart et tenait la roue du gouvernail, un fâcheux accident se produisit. La boussole renversée, qui était fixée par une tirole de cuivre au barrotin de la cabine, se détacha et tomba sur le plancher. On ne s'en aperçut que le lendemain.

Comment cette virole vint-elle à manquer ? c'était assez inexplicable. Il était possible, cependant, qu'elle fit oxydée, et qu'un coup de tangage ou de roulis eût détachée du barrotin. Or, précisément, la mer avait été plus dure pendant la nuit. Quoi qu'il en soit, boussole s'était cassée de manière à ne pouvoir être séparée.

Dick Sand fut très-contrarié. Il était réduit, désormais, à s'en rapporter uniquement au compas de l'habitacle. Ce bris de la seconde boussole, personne n'en était responsable, bien évidemment, mais il pouvait avoir des conséquences fâcheuses. Le novice prit donc toutes les mesures pour que le second compas fût à l'abri de tout accident.

Jusqu'alors, sauf cela, tout allait bien à bord du *Pilgrim*.

Mrs. Weldon, à voir le calme de Dick Sand, avait repris confiance. Ce n'était pas qu'elle se fût jamais abandonnée au désespoir. Avant tout, elle comptait sur la bonté de Dieu. Aussi, en sincère et pieuse catholique, elle se réconfortait par la prière.

Dick Sand s'était arrangé de manière à rester à la barre pendant la nuit. Il dormait cinq ou six heures, le jour, et cela paraissait lui suffire, puisqu'il ne se sentait pas trop fatigué. Pendant ce temps, Tom ou son fils Bat le remplaçaient à la roue du gouvernail, et, grâce à ses conseils, ils devenaient peu à peu de passables timoniers.

Souvent, Mrs. Weldon et le novice causaient ensemble. Dick Sand prenait volontiers conseil de cette femme intelligente et courageuse. Chaque jour, il lui montrait sur la carte du bord le chemin parcouru, qu'il relevait à l'estime, en tenant uniquement compte de la direction et de la vitesse du navire.

« Voyez, mistress Weldon, lui répétait-il souvent, avec ces vents portants, nous ne pouvons manquer ! d'atteindre le littoral de l'Amérique méridionale. Je ne voudrais pas l'affirmer, mais je crois bien que, lorsque notre bâtiment arrivera en vue de terre, il ne sera pas loin de Valparaiso ! »

Mrs. Weldon ne pouvait douter que la direction du bâtiment ne fût bonne, favorisée surtout par ces vents de nord-ouest. Mais combien le *Pilgrim* lui semblait être éloigné encore du littoral américain ! Que de dangers, entre lui et la franche terre, à ne compter que ceux qui pouvaient venir d'un changement dans l'état de la mer et du ciel !

Jack, insouciant comme le sont les enfants de son âge, avait repris ses jeux habituels, courant sur le pont, s'amusant avec Dingo. Il trouvait, sans doute, que son ami Dick était moins à lui qu'autrefois, mais sa mère lui avait fait comprendre qu'il fallait laisser le jeune novice tout entier à ses

occupations. Le petit Jack s'était rendu à ces raisons et ne dérangeait plus le « capitaine Sand ».

Ainsi se passaient les choses à bord. Les noirs faisaient intelligemment leur besogne et devenaient chaque jour plus pratiques du métier de marin. Tom fut naturellement le maître d'équipage, et c'était bien lui que ses compagnons eussent choisi pour cette fonction. Il commandait le quart, pendant que le novice se reposait, et il avait avec lui son fils Bat et Austin. Actéon et Hercule formaient l'autre quart sous la direction de Dick Sand. De cette façon, tandis que l'un gouvernait, les autres veillaient à l'avant.

Bien que ces parages fussent déserts et qu'un abordage ne fût vraiment pas à craindre, le novice exigeait une surveillance rigoureuse pendant la nuit. Il ne naviguait jamais sans avoir ses feux de position, un feu vert à tribord, un feu rouge à bâbord, – et, en cela, il agissait sagement.

Toutefois, pendant ces nuits que Dick Sand passait tout entières à la barre, il sentait parfois un irrésistible accablement s'emparer de lui. Sa main gouvernait alors par pur instinct. C'était l'effet d'une fatigue dont il ne voulait pas tenir compte.

Or, il arriva ceci pendant la nuit du 13 au 14 février, c'est que Dick Sand, très-fatigué, dut aller prendre quelques heures de repos, et fut remplacé à la barre par le vieux Tom.

Le ciel était couvert d'épais nuages, qui s'étaient abaissés avec le soir sous l'influence de l'air froid. Il faisait donc très-sombre, et il eût été impossible de distinguer les hautes voiles, perdues dans les ténèbres. Hercule et Actéon étaient de quart sur le gaillard d'avant.

A l'arrière, le feu de l'habitacle ne laissait filtrer qu'une vague lueur, que reflétait doucement la garniture métallique de la roue du gouvernail. Les fanaux, projetant leurs feux latéralement, laissaient le pont du navire dans une obscurité profonde.

Vers trois heures du matin, une sorte de phénomène d'hypnotisme se produisit alors, dont le vieux Tom n'eut même pas conscience. Ses yeux, qui s'étaient trop longtemps fixés sur un point lumineux de l'habitacle, perdirent subitement le sentiment de la vision, et il tomba dans une véritable somnolence anesthésique.

Non-seulement il ne voyait plus, mais on l'eût touché ou pincé fortement, qu'il n'aurait probablement rien senti.

Il ne vit donc pas une ombre qui se glissait sur le pont.

C'était Negoro.

Arrivé à l'arrière, le maître-coq plaça sous l'habitable un objet assez pesant qu'il tenait à la main.

Puis, après avoir observé un instant le cadran lumineux de la boussole, il se retira sans avoir été vu.

Si, le lendemain, Dick Sand eût aperçu cet objet placé par Negoro sous l'habitable, il se fût empressé de le retirer.

En effet, c'était un morceau de fer, dont l'influence venait d'altérer les indications du compas. L'aiguille aimantée avait été déviée, et au lieu de marquer le nord magnétique, qui diffère un peu du nord du monde, elle marquait le nord-est. C'était donc une déviation de quatre quarts, autrement dit d'un demi-angle droit.

Tom, presque aussitôt, était revenu de son assoupissement. Ses yeux se portèrent sur le compas... Il crut, il dut croire que le *Pilgrim* n'était pas en bonne direction.

Il donna donc un coup de barre, afin de remettre le cap du navire à l'est... Il le pensait, du moins.

Mais, avec la déviation de l'aiguille, qu'il ne pouvait soupçonner, ce cap, modifié de quatre quarts, fut le sud-est.

Et ainsi, pendant que, sous l'action d'un vent favorable, le *Pilgrim* était censé suivre la direction voulue, il marchait avec une erreur de quarante-cinq degrés dans sa route !

# CHAPITRE XI

## TEMPÊTE.

Pendant la semaine qui suivit cet événement, du 14 février au 21, aucun incident ne se produisit à bord. Le vent de nord-ouest fraîchissait peu à peu, et le *Pilgrim* filait rapidement, à raison de cent soixante milles en moyenne par vingt-quatre heures. C'était à peu près tout ce qu'on pouvait demander à un bâtiment de cette dimension.

Le brick-goëlette, dans la pensée de Dick Sand, devait donc se rapprocher des parages plus fréquentés par les longs-courriers, qui cherchent à passer d'un hémisphère à l'autre. Le novice espérait toujours rencontrer un de ces bâtiments, et il avait la formelle intention, soit d'y transborder ses passagers, soit de lui emprunter quelques matelots de renfort et peut-être un officier. Mais, bien que la surveillance fût active, aucun navire ne put être signalé, et la mer était toujours déserte.

Cela ne laissait pas d'étonner quelque peu Dick Sand. Il avait traversé plusieurs fois cette partie du Pacifique pendant ses trois campagnes de pêche aux mers australes. Or, par la latitude et la longitude où le mettait son estime, il était rare qu'il ne se montrât pas quelque bâtiment anglais ou américain, remontant du cap Horn vers l'équateur, ou redescendant vers l'extrême pointe de l'Amérique du Sud.

Mais ce que Dick Sand ignorait, ce qu'il ne pouvait même reconnaître, c'est que le *Pilgrim* était déjà plus haut en latitude, c'est-à-dire plus au sud qu'il ne le supposait.

Cela tenait à deux raisons :

La première, c'est que les courants de ces parages, dont le novice ne pouvait qu'imparfaitement estimer la vitesse, avaient contribué, sans qu'il lui fût possible de s'en rendre compte, à rejeter le navire hors de sa route.

La seconde, c'est que la boussole, faussée par la main coupable de Negoro, ne donnait plus que des relèvements inexacts, — relèvements que, depuis la perte du second compas, Dick Sand ne pouvait contrôler. De telle sorte que, croyant et devant croire qu'il faisait l'est, en réalité il faisait le sud-est ! La boussole, elle était toujours sous ses yeux. Le loch, on le jetait régulièrement. Ses deux instruments lui permettaient, dans une certaine mesure, de diriger le *Pilgrim* et d'estimer le nombre de milles parcourus. Mais était-ce donc suffisant ?

Cependant, le novice rassurait toujours, et de son mieux, Mrs. Weldon, que les incidents de cette traversée devaient parfois inquiéter.

« Nous arriverons, nous arriverons ! répétait-il. Nous atteindrons la côte américaine, ici ou là, peu importe, en somme, mais nous ne pouvons manquer d'y atterrir !

— Je n'en doute pas, Dick.

— Évidemment, mistress Weldon, j'aurais le cœur plus tranquille, si vous n'étiez pas à bord, si nous n'avions à répondre que de nous, mais...

- Mais si je n'étais pas à bord, répondit Mrs. Weldon, si cousin Bénédict, Jack, Nan et moi, n'avions pas pris passage sur le *Pilgrim*, et si, d'autre part, Tom et ses compagnons n'avaient pas été recueillis en mer, Dick, il n'y aurait plus que deux hommes ici, toi et Negoro !... Que serais-tu devenu, seul avec ce méchant homme, dans lequel tu ne peux avoir confiance ? Oui, mon enfant, que serais-tu devenu ?

- J'aurais commencé, répondit résolûment Dick Sand, par mettre Negoro hors d'état de nuire.

- Et tu aurais manœuvré seul ?

- Oui... seul... avec l'aide de Dieu ! »

La fermeté de ces paroles était bien faite pour donner espoir à Mrs. Weldon. Et pourtant, en regardant son petit Jack, bien des fois elle se sentait inquiète ! Si la femme ne voulait rien laisser voir de ce qu'éprouvait la

mère, elle ne parvenait pas toujours à empêcher quelque secrète angoisse de lui serrer le cœur !

Cependant, si le jeune novice n'était pas assez avancé dans ses études hydrographiques pour faire son point, il possédait un véritable flair de marin, lorsqu'il s'agissait de « sentir le temps ». L'apparence du ciel, d'une part, de l'autre, les indications du baromètre, lui permettaient de se mettre sur ses gardes. Le capitaine Hull, bon météorologiste, lui avait appris à consulter cet instrument, dont les pronostics sont remarquablement sûrs.

Voici, en peu de mots, ce que contiennent les notices relatives à l'observation du baromètre<sup>16</sup> :

4<sup>o</sup> Lorsque, après une assez longue durée de beau temps, le baromètre commence à baisser d'une manière brusque et continue, la pluie surviendra certainement ; mais, si le beau temps a eu une longue durée, le mercure peut baisser deux ou trois jours dans le tube barométrique avant qu'on aperçoive aucun changement dans l'état de l'atmosphère. Alors, plus il s'écoule de temps entre la chute du mercure et l'arrivée de la pluie, plus longue sera la durée du temps pluvieux.

2<sup>o</sup> Si, au contraire, pendant un temps pluvieux qui a déjà eu une longue durée, le baromètre commence à s'élever lentement et régulièrement, très-certainement le beau temps viendra, et il durera d'autant plus qu'il se sera écoulé un plus long intervalle entre son arrivée et le commencement de la hausse du baromètre.

3<sup>o</sup> Dans les deux cas qui précèdent, si le changement de temps suit immédiatement le mouvement de la colonne barométrique, ce changement ne durera que très-peu.

4<sup>o</sup> Si le baromètre monte avec lenteur et d'une façon continue pendant deux ou trois jours ou même davantage, il annonce le beau temps, quand bien même la pluie ne cesserait pas pendant ces trois jours, et *vice versa* ; mais, si le baromètre hausse deux jours ou plus pendant la pluie, puis, le beau temps étant survenu, qu'il recommence à baisser, le beau temps durera très-peu, et *vice versa*.

5° Dans le printemps et dans l'automne, une chute brusque du baromètre présage du vent. Dans l'été, si le temps est très-chaud, elle annonce un orage. Dans l'hiver, après une gelée de quelque durée, un rapide abaissement de la colonne barométrique annonce un changement de vent, accompagné de dégel et de pluie ; mais une hausse qui survient pendant une gelée ayant déjà duré un certain temps, pronostique de la neige,

6° Les oscillations rapides du baromètre ne doivent jamais être interprétées comme présageant un temps sec ou pluvieux de quelque durée. Ces indications sont données exclusivement par la hausse ou par la baisse, qui s'opère d'une manière lente et continue.

7° Vers la fin de l'automne, si, après un temps pluvieux et venteux prolongé, le baromètre vient à s'élever, cette hausse annonce le passage du vent au nord et l'approche de la gelée.

Telles sont les conséquences générales à tirer des indications de ce précieux instrument.

C'est là ce que savait parfaitement bien Dick Sand, ce qu'il avait constaté lui-même en diverses circonstances de sa vie de marin, ce qui le rendait très-apte à se mettre en garde contre toute éventualité.

Or, précisément, vers le 20 février, les oscillations de la colonne barométrique commencèrent à préoccuper le jeune novice, qui les relevait plusieurs fois par jour avec beaucoup de soin. En effet, le baromètre se mit à baisser d'une manière lente et continue, ce qui présageait de la pluie ; mais cette pluie ayant tardé à tomber, Dick Sand en conclut que le mauvais temps durerait. C'est ce qui devait arriver.

Mais la pluie, c'était le vent, et en effet, à cette date, la brise fraîchit assez pour que l'air se déplaçât avec une vitesse de soixante pieds à la seconde, soit trente et un milles à l'heure<sup>17</sup>.

Dick Sand dut prendre alors quelques précautions pour ne pas compromettre la mâture et la voilure du *Pilgrim*.

Il avait déjà fait serrer le cacatois, le flèche et le clin-foc, et il résolut d'en faire autant du perroquet, puis de prendre deux ris dans le hunier.

Cette dernière opération devait présenter certaines difficultés, avec un équipage peu expérimenté encore. Il n'y avait pas à hésiter, cependant, et

personne n'hésita.

Dick Sand, accompagné de Bat et d'Austin, monta dans le gréement du mât de misaine et parvint, non sans peine, à serrer le perroquet. Avec un temps moins menaçant, il aurait laissé les deux vergues sur le mât ; mais, prévoyant qu'il serait probablement obligé de caler ce mât, et peut-être même de le dépasser, il dégréa les deux vergues et les envoya sur le pont. On comprend, en effet, que lorsque le vent devient trop fort, il faut non-seulement diminuer la voilure, mais aussi la mâture. C'est un grand soulagement pour le navire, qui, moins chargé dans le haut, n'est plus aussi fatigué par les coups de roulis et de tangage.

Ce premier travail accompli, et il demanda deux heures, – Dick Sand et ses compagnons s'occupèrent de réduire la surface du hunier en prenant deux ris. Le *Pilgrim* ne portait pas, comme la plupart des bâtiments modernes, un hunier double, ce qui facilite la manœuvre. Il fallut donc opérer comme autrefois, c'est-à-dire courir sur les marchepieds, ramener à soi une voile battue par le vent et l'amarrer solidement avec ses garcettes. Ce fut difficile, long, périlleux ; mais enfin, le hunier diminué donna moins de prise au vent, et le brick-goëlette fut notablement soulagé.

Dick Sand redescendit avec Bat et Austin. Le *Pilgrim* se trouva alors dans les conditions de navigabilité exigées par cet état de l'atmosphère, auquel on a donné la qualification de « grand frais ».

Pendant les trois jours qui suivirent, 20, 21 et 22 février, la force et la direction du vent ne se modifièrent pas sensiblement. Toutefois, le mercure continuait à baisser dans le tube barométrique, et, dans cette dernière journée, le novice nota qu'il se tenait continuellement au-dessous de vingt-huit pouces sept dixièmes<sup>18</sup>.

Nulle apparence, d'ailleurs, que le baromètre se relevât avant quelque temps. L'aspect du ciel était mauvais et extrêmement venteux. En outre, des brumes épaisses le couvraient constamment. Leur couche était même si profonde qu'on n'apercevait plus le soleil, et qu'il eût été difficile de préciser l'endroit de son coucher et de son lever.

Dick Sand commença à s'inquiéter. Il ne quittait plus le pont. Il dormait à peine. Cependant, son énergie morale lui permettait de refouler ses

angoisses au plus profond de son cœur.

Le lendemain, 23 février, la brise parut mollir un peu dans la matinée, mais Dick Sand ne s'y fia pas. Il eut raison, car dans l'après-midi le vent refraîchit et la mer devint plus dure.

Vers quatre heures, Negoro, qu'on voyait rarement, quitta le poste et monta sur le gaillard d'avant. Dingo dormait dans quelque coin, sans doute, car il n'aboya pas comme à l'ordinaire.

Negoro, toujours silencieux, resta pendant une demi-heure à observer l'horizon.

De longues lames se succédaient, sans encore s'entre-choquer. Toutefois, elles étaient plus hautes que la force du vent ne le comportait. On devait en conclure qu'il y avait de grands mauvais temps dans l'ouest, à une distance assez rapprochée peut-être, et qu'ils ne tarderaient pas à atteindre ces parages.

Negoro regarda cette vaste étendue de mer, qui était profondément troublée autour du *Pilgrim*. Puis, ses yeux, toujours froids et secs, se dirigèrent vers le ciel.

L'aspect du ciel était inquiétant. Les vapeurs se déplaçaient avec des vitesses très-différentes. Les nuages de la zone supérieure couraient plus rapidement que ceux des basses couches de l'atmosphère. Il fallait donc prévoir le cas, assez prochain, où ces lourdes masses s'abaisseraient et pourraient changer en tempête, peut-être en ouragan, ce qui n'était encore qu'une brise à l'état de grand frais, c'est-à-dire un déplacement de l'air à raison de quarante-trois milles à l'heure.

Soit que Negoro ne fût pas homme à s'effrayer, soit qu'il ne comprît rien aux menaces du temps, il ne parut pas être impressionné. Cependant, un mauvais sourire parut sur ses lèvres. On eût dit, en fin de compte, que cet état de choses était plutôt fait pour lui plaire que pour lui déplaire. Un instant, il monta sur le beaupré et rampa jusqu'aux liures, afin d'étendre la portée de son regard, comme s'il eût cherché quelque indice à l'horizon. Puis, il redescendit, et tranquillement, sans avoir prononcé un seul mot, sans avoir fait un geste, il regagna le poste de l'équipage.

Cependant, au milieu de toutes ces redoutables conjonctures, il existait une circonstance heureuse, dont chacun devait tenir compte à bord : c'est que ce vent, si violent qu'il fût ou dût devenir, était favorable, et que le *Pilgrim* semblait rallier rapidement la côte américaine. Si même le temps ne tournait pas à la tempête, cette navigation continuerait à se faire sans grand danger, et les véritables périls ne surgiraient que lorsqu'il s'agirait d'atterrir sur un point mal déterminé du littoral.

C'est bien ce que se demandait déjà Dick Sand. Une fois qu'il aurait connaissance de la terre, comment manœuvrerait-il, s'il ne rencontrait pas quelque pilote, quelque pratique de la côte ? Au cas où le mauvais temps l'obligerait à chercher un port de refuge, que ferait-il, puisque ce littoral lui était absolument inconnu ? Sans doute, il n'avait pas encore à se préoccuper de cette éventualité. Cependant, l'heure venue, il y aurait lieu de prendre une détermination. Eh bien ! Dick Sand la prendrait.

Pendant les treize jours qui s'écoulèrent du 24 février au 9 mars, l'état de l'atmosphère ne se modifia pas d'une façon sensible. Le ciel était toujours chargé de lourdes brumes. Durant quelques heures, le vent diminuait, puis il se reprenait à souffler avec la même force. Deux ou trois fois, le baromètre remonta, mais son oscillation, comprenant une douzaine de lignes, était trop brusque pour annoncer un changement de temps et un retour à des vents plus maniables. D'ailleurs, la colonne barométrique rebaisait presque aussitôt, et rien ne pouvait faire espérer la fin de ce mauvais temps dans un délai rapproché.

De gros orages éclatèrent aussi, qui inquiétèrent très-sérieusement Dick Sand. Deux ou trois fois la foudre frappa les lames à quelques encâblures du navire seulement. Puis, la pluie tomba à torrents, et il se fit de ces tourbillons de vapeurs à demi condensées qui entourèrent le *Pilgrim* d'un épais brouillard.

Pendant des heures entières, l'homme de vigie n'avait plus aucune vue, et l'on marchait à l'aventure.

Bien que le bâtiment, quoique fortement appuyé sur les lames, fût horriblement secoué, Mrs. Weldon, heureusement, supportait ce roulis et ce

tangage sans en être incommodée. Mais son petit garçon fut très-éprouvé, et elle dut lui donner tous ses soins.

Quant au cousin Bénédicte, il n'était pas plus malade que les blattes américaines, dont il faisait sa société, et il passait son temps à étudier, comme s'il eût été tranquillement installé dans son cabinet de San-Francisco.

Très-heureusement aussi, Tom et ses compagnons se trouvèrent peu sensibles au mal de mer, et ils purent continuer à venir en aide au jeune novice, – absolument habitué, lui, à tous ces mouvements désordonnés d'un navire qui fuit devant le temps.

Le *Pilgrim* courait rapidement sous cette voilure réduite, et déjà Dick Sand prévoyait qu'il faudrait la réduire encore. Mais il voulait tenir bon, tant qu'il serait possible de le faire sans danger. Suivant son estime, la côte ne devait plus être éloignée. On veillait donc avec soin. Toutefois, le novice ne pouvait guère se fier aux yeux de ses compagnons pour découvrir les premiers indices de la terre. En effet, quelque bonne vue qu'il ait, celui qui n'est pas habitué à interroger les horizons de mer est inhabile à démêler les premiers contours d'une côte, surtout au milieu des brumes. Aussi, Dick Sand dut-il veiller lui-même, et souvent montait-il jusque dans les barres, pour mieux voir. Mais rien n'apparaissait encore du littoral américain.

Ceci l'étonnait, et Mrs. Weldon, à quelques mots qui lui échappèrent, comprit cet étonnement.

C'était le 9 mars. Le novice se tenait à l'avant, tantôt observant la mer et le ciel, tantôt regardant la mâture du *Pilgrim* qui commençait à fatiguer sous la force du vent.

« Tu ne vois rien encore, Dick ? lui demanda-t-elle, à un moment où il venait d'abandonner la longue-vue.

- Rien, mistress Weldon, rien, répondit le novice, et, cependant, l'horizon semble se dégager un peu sous ce vent violent qui va fraîchir encore.

- Et, suivant toi, Dick, la côte américaine ne doit pas être éloignée, maintenant ?

- Elle ne peut l'être, mistress Weldon, et si quelque chose m'étonne, c'est de ne pas en avoir déjà connaissance !

- Cependant, reprit Mrs. Weldon, le navire a toujours fait bonne route.

- Toujours, depuis que le vent s'est établi dans le nord-ouest, répondit Dick Sand, c'est-à-dire depuis le jour où nous avons perdu notre malheureux capitaine et son équipage ! C'était le 10 février. Nous sommes au 9 mars. Il y a donc de cela vingt-sept jours !

- Mais, à cette époque, à quelle distance étions-nous alors de la côte ? demanda Mrs. Weldon.

- A quatre mille cinq cents milles environ, mistress Weldon. S'il est des choses sur lesquelles j'ai plus d'un doute, ce chiffre, du moins, je puis le garantir à vingt milles près.

- Et quelle a été la vitesse du navire ?

- En moyenne, cent quatre-vingts milles par jour, depuis que le vent a fraîchi, répondit le novice. Aussi, je suis surpris de ne pas être en vue de la terre ! Et ce qui est plus extraordinaire encore, c'est que nous ne rencontrons pas même un seul des bâtiments qui fréquentent ordinairement ces parages !

- N'as-tu pu te tromper, Dick, reprit Mrs. Weldon, en estimant la vitesse du *Pilgrim* ?

- Non, mistress Weldon. Sur ce point-là, je n'ai pu me tromper. Le loch a été jeté toutes les demi-heures, et j'ai relevé très-exactement ses indications. — Tenez, je vais le faire jeter à nouveau, et vous verrez que nous marchons en ce moment à raison de dix milles à l'heure, ce qui nous donnerait plus de deux cents milles par jour ! »

Dick Sand appela Tom et lui donna l'ordre de jeter le loch, — opération à laquelle le vieux noir était maintenant fort habitué.

Le loch, solidement amarré à l'extrémité de la ligne, fut apporté et envoyé dehors.

Vingt-cinq brasses étaient à peine déroulées, lorsque la ligne mollit subitement entre les mains de Tom.

« Ah ! monsieur Dick, s'écria-t-il.

- Eh bien, Tom ?

- La ligne a cassé !

- Cassé ! s'écria Dick Sand ! Et le loch est perdu ! »

Le vieux Tom montra le bout de la ligne qui était resté dans sa main.

Il n'était que trop vrai. Ce n'était point l'amarrage qui avait manqué. La ligne s'était rompue par son milieu. Et, cependant, cette ligne, c'était du filin de premier brin. Il fallait donc que les torons, au point de rupture, eussent été singulièrement usés ! Ils l'étaient, en effet, et c'est ce que put constater Dick Sand, lorsqu'il eut le bout de la ligne entre les mains ! Mais l'avaient-ils été par l'usage, c'est ce que le novice, devenu défiant, se demanda.

Quoi qu'il en soit, le loch était maintenant perdu, et Dick Sand n'avait plus aucun moyen d'évaluer exactement la vitesse de son navire. Pour tout instrument, il ne possédait plus qu'une boussole, et il ne savait pas que ses indications étaient fausses !

Mrs. Weldon le vit si attristé de cet accident, qu'elle ne voulut pas insister, et, le cœur bien gros, elle se retira dans sa cabine.

Mais si la vitesse du *Pilgrim* et, par suite, le chemin parcouru ne pouvaient plus être estimés, il fut facile de constater que le sillage du navire ne diminuait pas.

En effet, le lendemain 7 février, le baromètre tomba à vingt-huit pouces deux dixièmes<sup>19</sup>. C'était l'annonce d'un de ces coups de vent qui font jusqu'à soixante milles à l'heure.

Il devint urgent de modifier encore une fois l'état de la voilure, afin de ne pas compromettre la sécurité du bâtiment.

Dick Sand résolut d'amener son mât de perroquet et son mât de flèche, et de serrer ses basses voiles, afin de ne plus naviguer que sous son petit foc et son hunier au bas ris.

Il appela Tom et ses compagnons pour l'aider dans cette opération difficile, qui, malheureusement, ne pouvait s'exécuter avec rapidité.

Et cependant, le temps pressait, car la tempête se déchaînait déjà avec violence.

Dick Sand, Austin, Actéon et Bat montèrent dans la mâture, pendant que Tom restait au gouvernail, et Hercule sur le pont, afin de mollir les drisses aussitôt qu'on le lui commanderait.

Après de nombreux efforts, le mât de flèche et le mât de perroquet furent dépassés, non sans que ces braves gens eussent risqué cent fois d'être précipités à la mer, tant les coups de roulis secouaient la mâture. Puis, le hunier ayant été diminué et la misaine serrée, le brick-goëlette ne porta plus que le petit foc et le hunier au bas ris.

Bien que sa voilure fût alors extrêmement réduite, le *Pilgrim* n'en continua pas moins de marcher avec une vitesse excessive.

Le 12, le temps prit encore une plus mauvaise apparence. Ce jour-là, dès l'aube, Dick Sand ne vit pas sans effroi le baromètre tomber à vingt-sept pouces neuf dixièmes<sup>20</sup>.

C'était une véritable tempête qui se déclarait, et telle que le *Pilgrim* ne pouvait porter même le peu de toile qui lui restait.

Dick Sand, voyant que son hunier allait être déchiré, donna l'ordre de le serrer.

Mais ce fut en vain. Une rafale plus violente s'abattit en ce moment sur le navire et arracha la voile. Austin, qui se trouvait sur la vergue du petit hunier, fut frappé par l'écoute de bâbord. Blessé, mais assez légèrement, il put redescendre sur le pont.

Dick Sand, extrêmement inquiet, n'avait plus qu'une pensée : c'est que le navire, poussé avec une telle furie, allait se briser d'un instant à l'autre, car, suivant son estime, les écueils du littoral ne pouvaient être éloignés. Il retourna donc sur l'avant, mais il ne vit rien qui eût l'apparence d'une terre et revint au gouvernail.

Un instant après, Negoro monta sur le pont. Là, soudain, comme malgré lui, son bras se tendit vers un point de l'horizon. On eût dit qu'il reconnaissait quelque haute terre dans les brumes !...

Encore une fois, il sourit méchamment, et, sans rien dire de ce qu'il avait pu voir, il revint à son poste.

## CHAPITRE XII

### A L'HORIZON.

A cette date, la tempête prit sa forme la plus terrible, celle de l'ouragan. Le vent avait halé le sud-ouest. L'air se déplaçait avec une vitesse de quatre-vingt-dix milles<sup>21</sup> à l'heure.

C'était bien un ouragan, en effet, un de ces coups de vent terribles, qui jettent à la côte tous les navires d'une rade, et auxquels, même à terre, les constructions les plus solides ne peuvent résister. Tel fut celui qui, le 23 juillet 1825, dévasta la Guadeloupe. Lorsque de lourds canons de vingt-quatre sont enlevés de leurs affûts, que l'on songe à ce que peut devenir un bâtiment qui n'a d'autre point d'appui qu'une mer démontée ! Et cependant, c'est à sa mobilité seule qu'il peut devoir son salut ! Il cède aux poussées du vent, et, pourvu qu'il soit solidement construit, il est en état de braver les plus violents coups de mer. C'était le cas du *Pilgrim*.

Quelques minutes après que le hunier eut été mis en pièces, le petit foc fut emporté à son tour. Dick Sand dut alors renoncer à établir même un tourmentin, petite voile de forte toile, qui aurait rendu le navire plus facile à gouverner.

Le *Pilgrim* courait donc à sec de toile, mais le vent avait prise sur sa coque, sa mâture, son gréement, et il n'en fallait pas plus pour lui imprimer encore une excessive rapidité. Quelquefois même, il semblait émerger des flots, et c'était à croire qu'il les effleurait à peine.

Dans ces conditions, le roulis du navire, ballotté sur les énormes lames que soulevait la tempête, était effrayant. Il y avait à craindre de recevoir

quelque monstrueux coup de mer par l'arrière. Ces montagnes d'eau couraient plus vite que le brick-goëlette et menaçaient de le frapper en poupe, s'il ne s'élevait pas assez vite. C'est là un extrême danger pour tout navire qui fuit devant la tempête.

Mais que faire pour parer à cette éventualité ? On ne pouvait imprimer au *Pilgrim* une vitesse plus considérable, puisqu'il n'aurait pas conservé le moindre morceau de toile. Il fallait donc essayer de le maintenir autant que possible au moyen du gouvernail, dont l'action était souvent impuissante.

Dick Sand ne quittait plus la barre. Il s'était amarré au milieu du corps, afin de ne pas être emporté par quelque coup de mer. Tom et Bat, attachés aussi, se tenaient prêts à lui venir en aide. Hercule et Actéon, cramponnés aux bittes, veillaient à l'avant.

Quant à Mrs. Weldon, au petit Jack, au cousin Bénédict, à Nan, ils restaient, par ordre du novice, dans les cabines de l'arrière. Mrs. Weldon aurait préféré demeurer sur le pont, mais Dick Sand s'y était opposé formellement, car c'eût été s'exposer sans nécessité.

Tous les panneaux avaient été hermétiquement condamnés. On devait espérer qu'ils résisteraient, au cas où quelque formidable paquet de mer tomberait à bord. Si, par malheur, ils cédaient sous le poids de ces avalanches, le navire pouvait emplir et sombrer. Très-heureusement aussi, l'arrimage avait été fait convenablement, de telle sorte que, malgré la bande effroyable que donnait le brick-goëlette, son chargement ne se déplaçait pas.

Dick Sand avait encore réduit le nombre d'heures qu'il donnait au sommeil. Aussi, Mrs. Weldon en vint-elle à craindre qu'il ne tombât malade. Elle obtint de lui qu'il consentît à prendre quelque repos.

Or, ce fut encore pendant qu'il était couché, dans la nuit du 13 au 14 mars, qu'un nouvel incident se produisit.

Tom et Bat se trouvaient à l'arrière, lorsque Negoro, qui paraissait rarement sur cette partie du pont, s'approcha et sembla même vouloir lier conversation avec eux ; mais Tom et son fils ne lui répondirent pas.

Tout d'un coup, dans un violent coup de roulis, Negoro tomba, et il aurait été sans doute jeté à la mer, s'il ne se fût retenu à l'habitacle.

Tom poussa un cri, craignant que la boussole n'eût été cassée.

Dick Sand, dans un instant d'insomnie, entendit ce cri, et, se précipitant hors du poste, il accourut sur l'arrière.

Negoro s'était déjà relevé, mais il tenait dans sa main le morceau de fer qu'il venait d'ôter de dessous l'habitable, et il le fit disparaître avant que Dick Sand ne l'eût aperçu.

Negoro avait-il donc intérêt à ce que l'aiguille aimantée reprît sa direction vraie ? Oui, car ces vents de sud-ouest le servaient maintenant !...

« Qu'y a-t-il ? demanda le novice.

- C'est ce cuisinier de malheur qui vient de tomber sur la boussole ! » répondit Tom.

A ces mots, Dick Sand, inquiet au plus haut point, se pencha sur l'habitable... Il était en bon état, et le compas, éclairé par les lampes, reposait toujours sur ses deux cercles concentriques.

Le cœur du jeune novice se desserra. Le bris de l'unique boussole du bord eût été un malheur irréparable.

Mais ce que Dick Sand n'avait pu observer, c'est que, depuis l'enlèvement du morceau de fer, l'aiguille avait repris sa position normale et indiquait exactement le nord magnétique, tel qu'il devait être sous ce méridien.

Toutefois, si l'on ne pouvait rendre Negoro responsable d'une chute qui semblait être involontaire, Dick Sand avait raison de s'étonner qu'il fût, à cette heure, à l'arrière du bâtiment.

« Que faites-vous là ? lui demanda-t-il.

- Ce qui me plaît, répondit Negoro.

- Vous dites !... s'écria Dick Sand, qui ne put retenir un mouvement de colère.

- Je dis, répondit le maître-coq, qu'il n'y a pas de règlement qui défende de se promener sur l'arrière !

- Eh bien, ce règlement, je le fais, répondit Dick Sand, et je vous interdis, à vous, de venir à l'arrière !

- Vraiment ! » répondit Negoro.

Cet homme, si maître de lui, fit alors un geste de menace.

Le novice tira de sa poche un revolver, et le dirigeant sur le maître-coq :

« Negoro, dit-il, sachez bien que ce revolver ne me quitte pas, et qu'au premier acte d'insubordination, je vous casserai la tête ! »

En ce moment, Negoro se sentit irrésistiblement courbé jusqu'au pont.

C'était Hercule, qui venait simplement de poser sa lourde main sur son épaule.

« Capitaine Sand, dit le géant, voulez-vous que je jette ce coquin par-dessus le bord ? Ça réglera les poissons, qui ne sont pas difficiles !

- Pas encore, » répondit Dick Sand.

Negoro se releva, dès que la main du noir ne pesa plus sur lui. Mais, en passant devant Hercule :

« Nègre maudit, murmura-t-il, tu me le payeras ! »

Cependant, le vent venait de changer, ou du moins il semblait avoir sauté de quarante-cinq degrés. Et pourtant, chose singulière, qui frappa le novice, rien dans l'état de la mer n'indiquait ce changement. Le navire avait toujours le même cap, mais le vent et les lames, au lieu de le prendre directement par l'arrière, le frappaient maintenant par la hanche de bâbord, situation assez dangereuse, qui expose un bâtiment à recevoir de mauvais coups de mer. Aussi Dick Sand fut-il obligé de laisser porter de quatre quarts pour continuer à fuir devant la tempête.

Mais, d'autre part, son attention était éveillée plus que jamais. Il se demandait s'il n'y avait pas quelque rapport entre la chute de Negoro et le bris du premier compas. Qu'était venu faire là le maître-coq ? Est-ce qu'il avait un intérêt quelconque à ce que la seconde boussole fût aussi mise hors de service ? Quel aurait pu être cet intérêt ? Cela ne s'expliquait en aucune façon. Negoro ne devait-il pas désirer, comme tous le désiraient, d'accoster le plus tôt possible la côte américaine ?

Lorsque Dick Sand parla de cet incident à Mrs. Weldon, celle-ci, bien qu'elle partageât sa méfiance dans une certaine mesure, ne put trouver de motif plausible à ce qui aurait été une criminelle préméditation de la part du maître-coq.

Cependant, par prudence, Negoro fut très-surveillé. Du reste, il tint compte des ordres du novice, et il ne se hasarda plus à venir sur l'arrière du

bâtiment, où son service ne l'appelait jamais. D'ailleurs, Dingo y fut installé en permanence, et le cuisinier n'eut garde de l'approcher.

Pendant toute la semaine, la tempête ne diminua pas. Le baromètre baissa encore. Du 14 au 26 mars, il fut impossible de profiter d'une seule accalmie pour installer quelques voiles. Le *Pilgrim* fuyait dans le nord-est avec une vitesse qui ne pouvait être inférieure à deux cents milles par vingt-quatre heures, et la terre ne paraissait pas ! Et cependant, cette terre, c'était l'Amérique, qui est jetée comme une immense barrière entre l'Atlantique-et le Pacifique, sur une longueur de plus de cent vingt degrés !

Dick Sand se demanda s'il n'était pas fou, s'il avait encore le sentiment du vrai, si, depuis tant de jours, à son insu, il ne courait pas dans une direction fausse ! Non ! il ne pouvait s'abuser à ce point ! Le soleil, bien qu'il ne pût l'apercevoir dans les brumes, se levait toujours devant lui pour se coucher derrière lui ! Mais alors, cette terre, avait-elle donc disparu ? Cette Amérique, sur laquelle son navire se briserait peut-être, où était-elle, si elle n'était pas là ? Que ce fût le continent sud ou le continent nord, — car tout était possible dans ce chaos, — le *Pilgrim*, ne pouvait manquer l'un ou l'autre ! Que s'était-il passé depuis le début de cette effroyable tempête ? Que se passait-il encore, puisque cette côte, qu'elle fût le salut ou la perte, n'apparaissait pas ? Dick Sand devait-il donc supposer qu'il était trompé par sa boussole, dont il ne pouvait plus contrôler les indications, puisque le second compas lui manquait pour faire ce contrôle ? En vérité, il eut cette crainte que pouvait justifier l'absence de toute terre !

Aussi, lorsqu'il n'était plus à la barre, Dick Sand ne cessait-il de dévorer la carte des yeux ! Mais il avait beau l'interroger, elle ne pouvait lui donner le mot d'une énigme qui, dans la situation que Negoro lui avait faite, était incompréhensible pour lui, comme elle l'eût été pour tout autre !

Ce jour-là, pourtant, 21 février, vers huit heures du matin, il se produisit un incident de la plus haute gravité.

Hercule, de vigie à l'avant, fit entendre ce cri :

« Terre ! terre ! »

Dick Sand bondit vers le gaillard d'avant. Hercule, qui ne pouvait avoir des yeux de marin, ne se trompait-il pas ?

« La terre ! s'écria Dick Sand.

- Là, » répondit Hercule, en montrant un point presque imperceptible à l'horizon dans le nord-est.

On s'entendait à peine parler au milieu des mugissements de la mer et du ciel.

« Vous avez vu la terre ?... dit le novice.

- Oui, » répondit Hercule en affirmant de la tête.

Et sa main se tendit encore vers bâbord devant.

Le novice regardait.... Il ne voyait rien.

A ce moment, Mrs. Weldon, qui avait entendu le cri poussé par Hercule, monta sur le pont, malgré sa promesse de ne point y venir.

« Mistress !.... » s'écria Dick Sand.

Mrs. Weldon, ne pouvant se faire entendre, essaya, elle aussi, d'apercevoir cette terre signalée par le noir, et semblait avoir concentré toute sa vie dans ses yeux.

Il faut croire que la main d'Hercule indiquait mal le point de l'horizon qu'il voulait montrer, car ni Mrs. Weldon, ni le novice ne purent rien voir.

Mais, tout à coup, Dick Sand étendit la main à son tour.

« Oui ! oui ! terre ! » dit-il.

Une sorte de sommet venait d'apparaître dans une éclaircie des brumes. Ses yeux de marin ne pouvaient le tromper.

« Enfin ! s'écria-t-il, enfin ! »

Il se tenait fiévreusement au bastingage. Mrs. Weldon, soutenue par Hercule, ne cessait de regarder cette terre presque inespérée.

La côte, formée par ce haut sommet, se relevait alors à dix milles sous le vent par bâbord. L'éclaircie s'étant complètement faite dans une déchirure des nuages, on la revit plus distinctement. C'était sans doute quelque promontoire du continent américain. Le *Pilgrim*, sans voiles, n'était pas en état de pointer sur lui, mais il ne pouvait manquer d'y atterrir.

Ce ne devait plus être qu'une question de quelques heures. Or, il était huit heures du matin. Donc, oui certainement, avant midi, le *Pilgrim* serait près de la terre.

Sur un signe de Dick Sand, Hercule reconduisit à l'arrière Mrs. Weldon, car elle n'aurait pu résister à la violence du tangage.

Le novice resta un instant encore à l'avant, puis, il revint à la barre, près du vieux Tom.

Il voyait donc enfin cette côte, si tardivement reconnue, si ardemment désirée ! mais c'était maintenant avec un sentiment d'épouvante !

En effet, dans les conditions où se trouvait le *Pilgrim*, c'est-à-dire fuyant devant la tempête, la terre sous le vent, c'était l'échouage avec toutes ses terribles éventualités.

Deux heures se passèrent. Le promontoire se montrait alors par le travers du navire.

A ce moment, on vit Negoro monter sur le pont. Cette fois, il regarda la côte avec une extrême attention, remua la tête en homme qui saurait à quoi s'en tenir, et redescendit, après avoir prononcé un nom que personne ne put entendre.

Dick Sand, lui, cherchait à apercevoir le littoral qui devait s'arrondir en arrière du promontoire.

Deux heures s'écoulèrent. Le promontoire se dressait par bâbord derrière, mais la côte ne se dessinait pas encore.

Cependant, le ciel s'éclaircissait à l'horizon, et une haute côte, telle que devait précisément être la terre américaine, bordée par l'énorme chaîne des Andes, eût été visible de plus de vingt milles.

Dick Sand prit sa longue-vue et la promena lentement sur tout l'horizon de l'est.

Rien ! Il ne voyait plus rien !

A deux heures après-midi, toute trace de terre s'était effacée en arrière du *Pilgrim*. En avant, la lunette ne pouvait saisir un profil quelconque d'une côte haute ou basse.

Un cri échappa alors à Dick Sand, et, quittant aussitôt le pont, il descendit précipitamment dans la cabine où se tenait Mrs. Weldon avec le petit Jack, Nan et cousin Bénédict.

« Une île ! ce n'était qu'une île ! dit-il.

- Une île, Dick ! mais laquelle ? demanda Mrs. Weldon.

- La carte nous le dira ! » répondit le novice.

Et, courant au poste, il en rapporta la carte du bord.

« Là, mistress Weldon, là ! dit-il. Cette terre dont nous avons eu connaissance, ce ne peut être que ce point perdu au milieu du Pacifique ! ce ne peut être que l'île de Pâques ! Il n'y en a pas d'autres dans ces parages !

- Et nous l'avons déjà laissée en arrière ? demanda Mrs. Weldon.

- Oui, bien au vent à nous ! »

Mrs. Weldon regardait attentivement l'île de Pâques, qui ne formait qu'un point imperceptible sur la carte.

« Et à quelle distance est-elle de la côte américaine ?

- A trente-cinq degrés.

- Ce qui fait ?...

- Environ deux mille milles.

- Mais le *Pilgrim* n'a donc pas marché, puisque nous sommes encore si éloignés du continent ?

- Mistress Weldon, répondit Dick Sand, qui passa un instant sa main sur son front comme pour concentrer ses idées, je ne sais... je ne puis expliquer ce retard incroyable !... Non ! je ne puis... à moins que les indications de la boussole n'aient été fausses !.... Mais cette île ne peut être que l'île de Pâques, puisque nous avons dû fuir vent arrière dans le nord-est, et il faut remercier le Ciel, qui m'a permis de relever notre position. Oui ! c'est l'île de Pâques ! Oui ! elle est encore à deux mille milles de la côte ! Je sais enfin où nous a poussés la tempête, et, si elle s'apaise, nous pourrions accoster avec quelques chances de salut le continent américain ! Maintenant, du moins, notre navire n'est plus perdu sur l'immensité du Pacifique ! »

Cette confiance, que témoignait le jeune novice, fut partagée de tous ceux qui l'entendaient parler. Mrs. Weldon, elle-même, se laissa gagner. Il semblait vraiment que ces pauvres gens fussent au bout de leurs peines, et que le *Pilgrim*, se trouvant au vent de son port, n'eût plus qu'à attendre la pleine mer pour y entrer !

L'île de Pâques, — de son véritable nom Vai-Hou, — découverte par David en 1686, visitée par Cook et Lapérouse, est située par 27° de latitude

sud et 112° de longitude est. Si le brick-goëlette avait été ainsi entraîné de plus de quinze degrés au nord, cela était évidemment dû à cette tempête du sud-ouest devant laquelle il avait été obligé de fuir.

Donc, le *Pilgrim* était encore à deux mille milles de la côte. Toutefois, sous l'impulsion de ce vent qui soufflait en foudre, il devait en moins de dix jours avoir atteint un point quelconque du littoral du Sud-Amérique.

Mais ne pouvait-on espérer, ainsi que l'avait dit le novice, que le temps deviendrait plus maniable, et qu'il serait possible d'établir quelque voile, lorsqu'on aurait connaissance de la terre ?

C'était encore l'espoir de Dick Sand. Il se disait que cet ouragan, qui durait depuis tant de jours, finirait peut-être par se « tuer ». Et maintenant que, grâce au relèvement de l'île de Pâques, il connaissait exactement sa position, il était fondé à croire que, redevenu maître de son bâtiment, il saurait le conduire en lieu sûr.

Oui ! d'avoir eu connaissance de ce point isolé au milieu de la mer, comme par une faveur providentielle, cela avait rendu confiance à Dick Sand. S'il allait toujours au caprice d'un ouragan, qu'il ne pouvait maîtriser, du moins, il n'allait plus tout à fait en aveugle.

Le *Pilgrim*, d'ailleurs, solidement construit et gréé, avait peu souffert pendant ces rudes attaques de la tempête. Ses avaries se réduisaient uniquement à la perte du hunier et du petit foc, — perte qu'il serait aisé de réparer. Pas une goutte d'eau n'avait pénétré par les coutures bien étanches de la coque et du pont. Les pompes étaient parfaitement franches. Sous ce rapport, il n'y avait rien à craindre.

Restait donc cet interminable ouragan dont rien ne semblait devoir modérer la fureur. Si, dans une certaine mesure, Dick Sand pouvait mettre son navire en état de lutter contre la tourmente, il ne pouvait ordonner à ce vent de mollir, à ces lames de s'apaiser, à ce ciel de se rasséréner. A bord, s'il était « maître après Dieu », hors du bord, Dieu seul commandait aux vents et aux flots.

# CHAPITRE XIII

## TERRE ! TERRE !

Cependant, cette confiance, dont s'emplissait instinctivement le cœur de Dick Sand, allait être en partie justifiée.

Le lendemain, 27 mars, la colonne de mercure s'éleva dans le tube barométrique. L'oscillation ne fut ni brusque ni considérable : quelques lignes seulement, mais la progression parut devoir être continue. La tempête allait évidemment entrer dans sa période décroissante, et, si la mer resta excessivement dure, on put constater que le vent diminuait, en remontant légèrement vers l'ouest.

Dick Sand ne pouvait encore songer à mettre de la toile dehors. La moindre voile eût été emportée. Toutefois, il espérait que vingt-quatre heures ne s'écouleraient pas sans qu'il eût la possibilité de gréer un tourmentin.

Pendant la nuit, en effet, le vent mollit assez notablement, si on le comparait à ce qu'il avait été jusqu'alors, et le navire fut moins secoué par ces violents coups de roulis qui avaient menacé de le disloquer.

Les passagers commencèrent à reparaître sur le pont. Ils ne couraient plus le risque d'être emportés par quelque paquet de mer.

Ce fut Mrs. Weldon qui, la première, quitta le carré où Dick Sand, par prudence, l'avait obligée à se renfermer pendant toute la durée de cette longue tempête. Elle vint causer avec le novice, qu'une volonté vraiment surhumaine avait rendu capable de résister à tant de fatigues. Amaigri, pâle sous le hâle de son teint, il eût dû être affaibli par la privation de ce

sommeil, si nécessaire à son âge ! Non ! sa vaillante nature résistait à tout. Peut-être payerait-il cher un jour cette période d'épreuves ! Mais ce n'était pas le moment de se laisser abattre. Dick Sand s'était dit tout cela, et Mrs. Weldon le trouva aussi énergique qu'il l'avait jamais été.

Et puis, il avait confiance, ce brave Sand, et si la confiance ne se commande pas, du moins, elle commande.

« Dick, mon cher enfant, mon capitaine ! dit Mrs. Weldon en tendant la main au jeune novice.

- Ah ! mistress Weldon, s'écria Dick Sand en souriant, vous lui désobéissez à votre capitaine ! Vous revenez sur le pont, vous quittez votre cabine malgré ses.... prières !

- Oui, je te désobéis, répondit Mrs. Weldon ; mais j'ai comme un pressentiment que la tempête se calme ou va se calmer !

- Elle se calme, en effet, mistress Weldon, répondit le novice. Vous ne vous trompez pas ! Le baromètre n'a pas baissé depuis hier. Le vent a molli, et j'ai lieu de croire que nos plus dures épreuves sont passées.

- Le Ciel t'entende, Dick ! Ah ! tu as bien souffert, mon pauvre enfant ! Tu as fait là.

- Mon strict devoir, mistress Weldon.

- Mais vas-tu pouvoir enfin prendre quelque repos ?

- Du repos ! répondit le novice. Je n'ai pas besoin de repos, mistress Weldon ! Je me porte bien, Dieu merci, et il faut que j'aille jusqu'au bout ! Vous m'avez nommé capitaine, et je resterai capitaine jusqu'au moment où tous les passagers du *Pilgrim* seront en sûreté.

- Dick, reprit mistress Weldon, mon mari et moi, nous n'oublierons jamais ce que tu viens de faire.

- Dieu a tout fait, répondit Dick Sand, tout !

- Mon enfant, je te répète que, par ton énergie morale et physique, tu t'es montré un homme, un homme digne de commander, et avant peu, aussitôt que tes études seront achevées, — mon mari ne me démentira pas, — tu commanderas pour la maison James-W. Weldon !

- Moi... moi !... s'écria Dick Sand, dont les yeux se voilèrent de larmes.

- Dick ! répondit Mrs. Weldon, tu étais déjà notre enfant d'adoption, et maintenant, tu es notre fils, le sauveur de ta mère et de ton petit frère Jack ! Mon cher Dick, je t'embrasse pour mon mari et pour moi ! »

La courageuse femme aurait voulu ne pas s'attendrir en pressant le jeune novice dans ses bras, mais son cœur débordait. Quant aux sentiments qu'éprouvait Dick Sand, quelle plume les pourrait rendre ! Il se demandait s'il ne pouvait pas faire plus que de donner sa vie pour ses bienfaiteurs, et il acceptait d'avance toutes les épreuves qui lui seraient imposées dans l'avenir.

Après cet entretien, Dick Sand se sentit plus fort. Que le vent devînt maniable, qu'il lui fût permis d'établir quelque voile, et il ne doutait pas de pouvoir diriger son navire vers un port où tous ceux qu'il portait trouveraient enfin le salut.

Le 29, le vent ayant un peu diminué, Dick Sand songea à rétablir la misaine et le hunier, par conséquent, à accroître la vitesse du *Pilgrim* en assurant sa direction.

« Allons, Tom ! allons, mes amis ! s'écria-t-il, lorsqu'il remonta sur le pont à la pointe du jour. Venez ! J'ai besoin de vos bras !

- Nous sommes prêts, capitaine Sand, répondit le vieux Tom.

- Prêts à tout, ajouta Hercule. Il n'y avait rien à faire pendant cette tempête, et je commençais à me rouiller !

- Il fallait souffler avec ta grande bouche, dit le petit Jack. Je parie que tu aurais été aussi fort que le vent !

- C'est une idée, Jack ! répondit Dick Sand en riant. Quand il y aura calme, nous ferons souffler Hercule dans les voiles !

- A vos ordres, monsieur Dick ! répondit le brave noir, en enflant ses joues comme un gigantesque Borée.

- Maintenant, mes amis, reprit le novice, nous allons commencer par enverguer une voile de rechange, puisque notre hunier a été emporté dans la tourmente. Ce sera peut-être difficile, mais il faut que cela se fasse !

- Ça se fera ! répondit Actéon.

- Puis-je vous aider ? demanda le petit Jack, toujours disposé à la manœuvre.

- Oui, mon Jack, répondit le novice. Tu vas te mettre à la roue avec notre ami Bat, et tu l'aideras à gouverner. »

Si le petit Jack fut fier d'être aide-timonier du *Pilgrim*, il est superflu de le dire.

« Maintenant, à l'ouvrage, reprit Dick Sand, et, autant que possible, ne nous exposons pas. »

Les noirs, guidés par le novice, se mirent aussitôt à la besogne. Enverguer un hunier, cela présentait quelques difficultés pour Tom et ses compagnons. Il s'agissait de hisser d'abord la voile roulée sur elle-même, puis de la fixer à la vergue.

Cependant, Dick Sand commanda si bien et fut si bien obéi, qu'après une heure de travail, la voile était enverguée, la vergue hissée et le hunier convenablement établi avec deux ris.

Quant à la misaine et au second foc, qui avaient pu être serrés avant la tempête, ces voiles furent installées sans trop de peine, malgré la force du vent.

Enfin, ce jour-là, à dix heures du matin, le *Pilgrim* faisait route sous sa misaine, son hunier et son foc.

Dick Sand n'avait pas jugé prudent de faire plus de toile. La voilure qu'il portait devait lui assurer, tant que le vent ne mollirait pas, une vitesse de deux cents milles au moins par vingt-quatre heures, et il ne lui en fallait pas davantage pour atteindre la côte américaine avant dix jours.

Le novice fut vraiment satisfait, quand, revenu à la barre, il reprit son poste, après avoir remercié maître Jack, l'aide-timonier du *Pilgrim*. Il n'était plus à la merci des lames. Il faisait bonne route. Sa joie sera comprise de tous ceux qui sont familiarisés quelque peu avec les choses de la mer.

Le lendemain, les nuages couraient encore avec la même vitesse, mais ils laissaient entre eux de grandes trouées, par lesquelles les rayons du soleil se projetaient jusqu'à la surface des eaux. Le *Pilgrim* en était parfois inondé. Bonne chose que cette vivifiante lumière ! Quelquefois, elle s'éteignait derrière une large masse de vapeurs qui filait dans l'est, puis elle reparaisait pour disparaître encore, mais le temps redevenait beau.

Les panneaux avaient été ouverts afin de ventiler l'intérieur du navire. Un air salubre pénétrait dans la cale, dans le carré de l'arrière, dans le poste de l'équipage. On mit sécher les voiles humides, qui furent étendues sur les dromes. Le pont fut aussi nettoyé. Dick Sand ne voulait pas que son navire arrivât au port sans avoir fait un bout de toilette. Sans surmener l'équipage, quelques heures, employées chaque jour à cette besogne, devaient la conduire à bonne fin.

Bien que le novice ne pût plus jeter le loch, il avait assez l'habitude d'estimer le sillage d'un navire pour se rendre à peu près compte de sa vitesse. Il ne doutait donc pas d'avoir connaissance de la terre avant sept jours, et, cette opinion, il la fit partager à Mrs. Weldon, après lui avoir montré sur la carte la position probable du navire.

« Eh bien ! à quel point de la côte arriverons-nous, mon cher Dick ? lui demanda-t-elle.

- Ici, mistress Weldon, répondit le novice, en indiquant ce long cordon littoral qui s'étend du Pérou au Chili. Je ne saurais être plus précis. Voici l'île de Pâques, que nous avons laissée dans l'ouest, et, par la direction du vent, qui a été constante, j'en conclus que nous relèverons la terre dans l'est. Les ports de relâche sont assez nombreux sur cette côte, mais de dire celui que nous aurons en vue au moment d'atterrir, c'est ce qui ne m'est pas possible en ce moment.

- Eh bien, Dick, quel qu'il soit, ce port sera le bienvenu !

Si, mistress Weldon, et vous y trouverez certainement les moyens de retourner promptement à San-Francisco. La Compagnie de navigation du Pacifique a un service très-bien organisé sur ce littoral. Ses steamers touchent aux principaux points de la côte, et rien ne vous sera plus facile que de prendre passage pour la Californie.

- Tu ne comptes donc pas ramener le *Pilgrim* à San-Francisco ? demanda Mrs. Weldon.

- Si, après vous avoir débarquée, mistress Weldon. Si nous pouvons nous procurer un officier et un équipage, nous irons décharger notre cargaison à Valparaiso, ainsi que devait le faire le capitaine Hull. Puis, nous

retournerons à notre port d'attache. Mais cela vous retarderait trop, et, quoique bien attristé de me séparer de vous...

- Bien, Dick, répondit Mrs. Weldon. Nous verrons plus tard ce qu'il conviendra de faire. – Dis-moi, tu semblais craindre les dangers que présente la terre ?

- Ils sont à craindre, en effet, répondit le novice, mais j'espère toujours rencontrer quelque bâtiment sur ces parages, et je suis même très-surpris de n'en pas voir. N'en passât-il qu'un seul, nous entrerions en communication avec lui, il nous donnerait notre situation exacte, et cela faciliterait beaucoup notre arrivée en vue de terre.

- N'y a-t-il donc pas de pilotes qui fassent le service de cette côte ? demanda Mrs. Weldon.

- Il doit s'en trouver, répondit Dick Sand, mais beaucoup plus près de terre. Il faut donc que nous continuions à l'approcher.

- Et si nous ne rencontrons pas de pilote ?... demanda Mrs. Weldon, qui insista pour savoir comment le jeune novice parerait à toutes les éventualités.

- Dans ce cas, mistress Weldon, ou le temps sera resté clair, le vent maniable, et je tâcherai de remonter la côte d'assez près pour y trouver un refuge, ou le vent fraîchira, et alors....

- Alors ?... Que feras-tu, Dick ?

- Alors, dans les conditions où se trouve le *Pilgrim*, répondit Dick Sand, une fois affalé sous la terre, il sera bien difficile de l'en relever !

– Que feras-tu ? répéta Mrs. Weldon.

– Je serai forcé de mettre mon navire à la côte, répondit le novice, dont le front s'obscurcit un instant. Ah ! c'est une dure extrémité, et Dieu veuille que nous n'en soyons pas réduit là ! Mais, je vous le répète, mistress Weldon, l'apparence du ciel est rassurante, et il n'est pas possible qu'un bâtiment ou un bateau-pilote ne nous rencontrent pas ! Donc, bon espoir ! Nous avons le cap sur la terre, et nous la verrons avant peu 1 »

Oui, mettre son navire à la côte, c'est là une dernière extrémité, à laquelle le plus énergique marin ne se résout pas sans épouvante ! Aussi, Dick Sand

ne voulait pas la prévoir, tant qu'il avait pour lui quelques chances d'y échapper.

Pendant quelques jours, il y eut dans l'état de l'atmosphère des alternatives qui rendirent, de nouveau, le novice très-inquiet. Le vent se maintenait toujours à l'état de grande brise, et certaines oscillations de la colonne barométrique indiquaient qu'il tendait à fraîchir. Dick Sand se demandait donc, non sans appréhension, s'il ne serait pas encore forcé de fuir à sec de toile. Il avait si grand intérêt, cependant, à conserver au moins son hunier, qu'il résolut de le garder, tant qu'il ne risquerait pas d'être emporté. Mais, pour assurer la solidité des mâts, il fit raidir les haubans et galhaubans. Avant tout, il ne fallait pas compromettre la situation, qui serait devenue des plus graves, si le *Pilgrim* eût été désemparé de sa mâture.

Une ou deux fois aussi, le baromètre remontant, on put craindre que le vent ne changeât cap pour cap, c'est-à-dire qu'il ne passât dans l'est. Il aurait alors fallu prendre le plus près !

Nouvelle anxiété pour Dick Sand. Qu'eût-il fait avec un vent contraire ? Courir des bordées ? Mais, s'il était obligé d'en venir là, que de retards nouveaux et quels risques d'être rejeté au large !

Ces craintes ne se réalisèrent pas, heureusement. Le vent, après avoir varié pendant quelques jours, halant tantôt le nord, tantôt le sud, se fixa définitivement à l'ouest. Mais c'était toujours une forte brise de grand frais, qui fatiguait la mâture.

On était au 5 avril. Ainsi donc, plus de deux mois s'étaient écoulés déjà depuis que le *Pilgrim* avait quitté la Nouvelle-Zélande. Pendant vingt jours, un vent contraire et de longs calmes avaient retardé sa marche. Ensuite, il s'était trouvé dans les conditions favorables pour gagner rapidement la terre. Sa vitesse même avait dû être très-considérable pendant la tempête. Dick Sand n'estimait pas sa moyenne à moins de deux cents milles par jour ! Comment donc n'avait-il pas déjà connaissance de la côte ? Fuyait-elle devant le *Pilgrim* ? C'était absolument inexplicable.

Et, cependant, aucune terre n'était signalée, bien qu'un des noirs se tînt constamment dans les barres.

Souvent Dick Sand y montait lui-même. Là, sa lunette aux yeux, il cherchait à découvrir quelque apparence de montagnes. La chaîne des Andes est fort élevée. C'était donc dans la zone des nuages qu'il fallait chercher quelque pic qui eût émergé des vapeurs de l'horizon.

Plusieurs fois, Tom et ses compagnons furent trompés par de faux indices de terres. Ce n'étaient que des vapeurs de forme bizarre, qui se dressaient en arrière-plan. Il arriva même que ces braves gens s'entêtèrent quelquefois dans leur affirmation ; mais, après un certain temps, ils étaient forcés de reconnaître qu'ils avaient été dupes d'une illusion d'optique. La prétendue terre se déplaçait, changeait de forme et finissait par s'effacer complètement.

Le 6 avril, il n'y eut plus de doute possible.

Il était huit heures du matin. Dick Sand venait de monter dans les barres. A ce moment, les brumes se condensèrent sous les premiers rayons du soleil et l'horizon fut assez nettement dégagé.

De la bouche de Dick Sand s'échappa enfin le cri tant attendu :

« Terre ! terre devant nous ! »

A ce cri, tout le monde accourut sur le pont, le petit Jack, curieux comme on l'est à cet âge, Mrs. Weldon, dont les épreuves allaient cesser avec l'atterrissement, Tom et ses compagnons, qui allaient enfin remettre pied sur le continent américain, cousin Bénédict lui-même, qui espérait bien recueillir toute une riche collection d'insectes nouveaux pour lui.

Seul, Negoro ne parut pas.

Chacun vit alors ce que Dick Sand avait vu, les uns très-distinctement, les autres avec les yeux de la foi. Mais, de la part du novice, si habitué à observer les horizons de mer, il n'y avait pas d'erreur possible, et, une heure après, il fallait convenir qu'il ne s'était pas trompé.

A une distance de quatre milles environ dans l'est, se profilait une côte assez basse, ou, du moins, qui paraissait telle. Elle devait être dominée en arrière par la haute chaîne des Andes, mais la dernière zone de nuages ne permettait pas d'en apercevoir les sommets.

Le *Pilgrim* courait directement et rapidement sur ce littoral, qui s'élargissait à vue d'œil.

Deux heures après, il n'en était plus qu'à trois milles.

Cette partie de la côte se terminait dans le nord-est par un cap assez élevé, qui couvrait une sorte de rade foraine. Au contraire, dans le sud-est, elle s'allongeait comme une fine langue de terre.

Quelques arbres couronnaient une succession de falaises peu élevées, qui se détachaient alors sur le ciel. Mais il était évident, étant donné le caractère géographique du pays, que la haute chaîne de montagnes des Andes formait leur arrière-plan.

Du reste, nulle habitation en vue, nul port, nulle embouchure de rivière, qui pût servir de refuge à un bâtiment.

En ce moment, le *Pilgrim* courait droit sur la terre. Avec la voilure réduite dont il disposait, les vents battant en côte, Dick Sand n'aurait pu l'en relever.

En avant se dessinait une longue bande de récifs sur lesquels la mer, toute blanche, écumait. On voyait les lames déferler jusqu'à mi-falaise. Il devait y avoir là un ressac monstrueux.

Dick Sand, après être resté sur le gaillard d'avant à observer la côte, revint à l'arrière, et, sans dire un mot, il prit la barre.

Le vent fraîchissait toujours. Le brick-goëlette ne fut bientôt plus qu'à un mille du rivage.

Dick Sand aperçut alors une sorte de petite anse dans laquelle il résolut de donner ; mais, avant de l'atteindre, il fallait traverser une ligne de récifs, entre lesquels il eût été difficile de suivre une passe. Le ressac indiquait que l'eau manquait partout.

A ce moment, Dingo, qui allait et venait sur le pont, s'élança vers l'avant, et, regardant la terre, fit entendre des aboiements lamentables. On eût dit que le chien reconnaissait ce littoral, et que son instinct lui rappelait quelque douloureux souvenir.

Negoro l'entendit sans doute, car un irrésistible sentiment le poussa hors de sa cabine, et, quoi qu'il eût à craindre du chien, il vint presque aussitôt s'accouder sur le bastingage.

Fort heureusement pour lui, Dingo, dont les tristes aboiements s'adressaient toujours à cette terre, ne l'aperçut pas.

Negoro regardait ce furieux ressac, et cela ne parut pas l'effrayer. Mrs. Weldon, qui l'observait, crut voir que sa face rougit légèrement et qu'un instant ses traits se contractèrent.

Negoro connaissait-il donc ce point du continent où les vents poussaient le *Pilgrim* ?

En ce moment, Dick Sand quitta la barre qu'il remit au vieux Tom. Une dernière fois, il vint regarder l'anse qui s'ouvrait peu à peu. Puis :

« Mistress Weldon, dit-il d'une voix ferme, je n'ai plus l'espoir de trouver un refuge ! Avant une demi-heure, malgré tous mes efforts, le *Pilgrim* sera sur les récifs ! Il faut nous mettre à la côte ! Je ne ramènerai pas le navire au port ! Je suis forcé de le perdre pour vous sauver ! Mais, entre votre salut et le sien, je n'ai pas à hésiter !

- Tu as fait tout ce qui dépendait de toi, Dick ? demanda Mrs. Weldon.

- Tout, » répondit le jeune novice.

Et, aussitôt, il fit ses préparatifs pour l'échouage.

Tout d'abord, Mrs. Weldon, Jack, cousin Bénédict, Nan durent revêtir des ceintures de sauvetage. Dick Sand ; Tom et les noirs, habiles nageurs, se mirent également en mesure de gagner la côte, pour le cas où ils seraient précipités à la mer.

Hercule devait particulièrement veiller sur Mrs. Weldon. Le novice se chargeait du petit Jack. Cousin Bénédict, très-tranquille d'ailleurs, reparut sur le pont avec sa boîte d'entomologiste en bandoulière. Le novice le recommanda à Bat et à Austin. Quant à Negoro, son calme singulier disait assez qu'il n'avait besoin de l'aide de personne.

Dick Sand, par une suprême précaution, fit aussi monter sur le gaillard d'avant une dizaine de barils de la cargaison qui contenaient de l'huile de baleine.

Cette huile, versée à propos, au moment où le *Pilgrim* serait dans le ressac, devait calmer un instant la mer, en lubrifiant pour ainsi dire les molécules d'eau, et cette manœuvre faciliterait peut-être le passage du navire entre les récifs.

Dick Sand ne voulait rien négliger de ce qui pouvait peut-être assurer le salut commun.

Toutes ces précautions prises, le novice revint prendre place à la roue du gouvernail.

Le *Pilgrim* n'était plus qu'à deux encâblures de la côte, c'est-à-dire presque à toucher les récifs. Son flanc de tribord baignait déjà dans l'écume blanche du ressac. A chaque instant, le novice pouvait croire que la quille du bâtiment allait heurter quelque fond de roche.

Tout à coup, Dick Sand reconnut, à un changement dans la couleur de l'eau, qu'une passe s'allongeait entre les récifs. Il fallait sans hésiter s'y engager hardiment, afin de faire côte le plus près possible du rivage.

Le novice n'hésita pas. Un coup de barre lança le navire dans l'étroit et sinueux chenal.

En cet endroit, la mer était plus furieuse encore, et les lames rebondissaient jusque sur le pont.

Les noirs étaient postés à l'avant, près des barils, attendant les ordres du novice.

« Filez l'huile ! Filez ! » cria Dick Sand.

Sous cette huile qu'on lui versait à flots, la mer se calma, comme par enchantement, quitte à redevenir plus effroyable un instant après.

Le *Pilgrim* glissa rapidement sur ces eaux lubrifiées et pointa droit vers le rivage.

Soudain, un choc eut lieu. Le navire, soulevé par une lame formidable, venait de s'échouer, et sa mâture était tombée sans blesser personne.

La coque du *Pilgrim*, entr'ouverte au choc, fut envahie par l'eau avec une extrême violence. Mais le rivage n'était pas à une demi-encâblure, et une chaîne de petites roches noirâtres permettait de l'atteindre assez facilement.

Aussi, dix minutes après, tous ceux que portait le *Pilgrim* avaient-ils débarqué au pied de la falaise.

## CHAPITRE XIV

### CE QU'IL CONVIENT DE FAIRE.

Ainsi donc, après une traversée longtemps contrariée par les calmes, puis favorisée par les vents de nord-ouest et de sud-ouest, — traversée qui n'avait pas duré moins de soixante-quatorze jours, — le *Pilgrim* venait de se mettre à la côte !

Cependant, Mrs. Weldon et ses compagnons remercièrent la Providence, dès qu'ils furent en sûreté. En effet, c'était sur un continent, et non sur une des funestes îles de la Polynésie, que les avait jetés la tempête. Leur rapatriement, en quelque point de l'Amérique du Sud qu'ils eussent atterri, ne devait pas, semblait-il, présenter de difficultés sérieuses.

Quant au *Pilgrim*, il était perdu. Ce n'était plus qu'une carcasse sans valeur, dont le ressac allait en quelques heures disperser les débris. Il eût été impossible d'en rien sauver. Mais si Dick Sand n'avait pas cette joie de ramener à son armateur un bâtiment intact, du moins, grâce à lui, ceux qui le montaient étaient-ils sains et saufs sur quelque côte hospitalière, et, parmi eux, la femme et l'enfant de James-W. Weldon.

Quant à la question de savoir en quelle partie du littoral américain le brick-goëlette avait échoué, on aurait pu discuter longuement. Était-ce, ainsi que devait le supposer Dick Sand, sur le rivage du Pérou ? Peut-être, car il savait, par le relèvement même de l'île de Pâques, que le *Pilgrim* avait été rejeté dans le nord-est, sous l'action des vents, et aussi, sans doute, sous l'influence des courants de la zone équatoriale. Du quarante-troisième degré de latitude, il avait très-bien pu dériver jusqu'au quinzième.

Il était donc important d'être fixé le plus tôt possible sur le point précis de la côte où le brick-goëlette venait de se perdre. Étant donné [que cette côte fût celle du Pérou, les ports, les bourgades, les villages n'y manquaient point, et, conséquemment, il serait aisé de gagner quelque endroit habité. Quant à cette partie du littoral, elle paraissait déserte.

C'était une étroite grève, semée de roches noires, que fermait une falaise de médiocre hauteur, très-irrégulièrement découpée par de larges entonnoirs, dus à la rupture de la roche. Çà et là, quelques pentes douces donnaient accès jusqu'à sa crête.

Dans le nord, à un quart de mille du lieu d'échouage, se creusait l'embouchure d'une petite rivière, qui n'avait pu être aperçue du large. Sur ses rives se penchaient de nombreux « rhizophores », sortes de mangliers essentiellement distincts de leurs congénères de l'Inde.

La crête de la falaise, — ceci fut bientôt reconnu, — était dominée par une épaisse forêt, dont les masses verdoyantes ondulaient sous le regard et s'étendaient jusqu'aux montagnes de l'arrière-plan. Là, si cousin Bénédict eût été botaniste, combien d'arbres, nouveaux pour lui, n'eussent pas manqué de provoquer son admiration !

C'étaient de ces hauts baobabs, — auxquels on a d'ailleurs faussement attribué une longévité extraordinaire, — dont l'écorce ressemblait à la syénite égyptienne, des lataniers, des pins blancs, des tamariniers, des poivriers d'une espèce particulière, et cent autres végétaux qu'un Américain n'est pas habitué à voir dans la région nord du nouveau continent.

Mais, circonstance assez curieuse, parmi ces essences forestières, on n'eût pas rencontré un seul échantillon de cette nombreuse famille des palmiers, qui compte plus de mille espèces, répandues à profusion sur presque toute la surface du globe.

Au-dessus de la plage voltigeaient un grand nombre d'oiseaux très-criards, qui appartenaient pour la plupart à différentes variétés d'hirondelles, noires de plumage, avec un reflet bleu d'acier, mais d'un blond châtain à la partie supérieure de la tête. Çà et là se levaient aussi quelques perdrix, au cou entièrement pelé et de couleur grise.

Mrs. Weldon et Dick Sand observèrent que ces différents volatiles ne paraissaient pas être trop sauvages. Ils se laissaient approcher sans rien craindre. N'avaient-ils donc pas encore appris à redouter la présence de l'homme, et cette côte était-elle si abandonnée que la détonation d'une arme à feu ne s'y fût jamais fait entendre ?

A la lisière des écueils se promenaient quelques pélicans de l'espèce du « pélican minor », occupés à remplir de petits poissons le sac qu'ils portent entre les branches de leur mandibule inférieure.

Quelques mouettes, venues du large, commençaient à tournoyer autour du *Pilgrim*.

\*

Mais ces oiseaux étaient les seuls êtres vivants qui parussent fréquenter cette partie du littoral, — sans compter, sans doute, nombre d'insectes intéressants que cousin Bénédict saurait bien découvrir. Mais, quoi qu'en eût le petit Jack, on ne pouvait leur demander le nom du pays, et, pour l'apprendre, il fallait nécessairement s'adresser à quelque indigène.

Il n'y en avait pas, ou, du moins, on n'en voyait pas un seul. D'habitation, hutte ou cabane, pas davantage, ni dans le nord, au delà de la petite rivière, ni dans le sud, ni enfin à la partie supérieure de cette falaise, au milieu des arbres de l'épaisse forêt. Pas une fumée ne montait dans l'air. Aucun indice, marque ou empreinte n'indiquait que cette portion du continent fût visitée par des êtres humains.

Dick Sand ne laissait pas d'être assez surpris.

« Où sommes-nous ? où pouvons-nous être ? se demandait-il. Quoi ! personne à qui parler ! »

Personne, en vérité, et, à coup sûr, si quelque indigène se fût approché, Dingo l'eût senti et annoncé par un aboiement. Le chien allait et venait sur la grève, le nez au sol, la queue basse, grondant sourdement, certainement très-singulier d'allure, mais ne décelant l'approche ni d'un homme, ni d'un animal quelconque.

« Dick, regarde donc Dingo ! dit Mrs. Weldon.

— Oui ! cela est étrange ! répondit le novice. Il semble qu'il cherche à retrouver une piste !

- Bien étrange, en effet ! » murmura Mrs. Weldon.

Puis, reprenant :

« Que fait Negoro ? demanda-t-elle.

- Il fait ce que fait Dingo, répondit Dick Sand. Il va, il vient !... Après tout, il est libre ici. Je n'ai plus le droit de lui donner des ordres. Son service a fini après l'échouage du *Pilgrim* ! »

En effet, Negoro arpentait la grève, se retournait, regardait le rivage et la falaise, comme un homme qui eût cherché à rassembler des souvenirs et à les fixer. Connaissait-il donc cette contrée ? Il aurait probablement refusé de répondre à cette question, si elle lui eût été faite. Le mieux était encore de ne pas s'occuper de ce personnage, si peu sociable. Dick Sand le vit bientôt se diriger du côté de la petite rivière, et, quand Negoro eut disparu au tournant de la falaise, il cessa de songer à lui.

Dingo avait bien aboyé, lorsque le cuisinier était arrivé sur la berge, mais il s'était tu presque aussitôt.

Il fallait, maintenant, aviser au plus pressé. Or, le plus pressé, c'était de trouver un refuge, un abri quelconque, où l'on pût s'installer provisoirement et prendre quelque nourriture. Puis, on tiendrait conseil, et l'on déciderait de ce qu'il conviendrait de faire.

De la nourriture, il n'y avait pas à se préoccuper. Sans parler des ressources que devait offrir le pays, la cambuse du navire s'était vidée au profit des survivants du naufrage. Le ressac avait jeté çà et là, au milieu des écueils que découvrait alors le jusant, une grande quantité d'objets. Tom et ses compagnons avaient déjà recueilli quelques barils de biscuit, des boîtes de conserves alimentaires, des caisses de viande séchée. L'eau ne les ayant point encore avariés, l'alimentation de la petite troupe était assurée pour plus de temps qu'il ne lui en faudrait, sans doute, à atteindre une bourgade ou un village. Sous ce rapport, il n'y avait rien à craindre. Ces diverses épaves, déjà mises en lieu sûr, ne pouvaient plus être reprises par la mer montante.

L'eau douce ne faisait pas défaut non plus. Tout d'abord, Dick Sand avait eu soin d'envoyer Hercule en chercher quelques pintes à la petite rivière. Mais ce fut un tonneau que le vigoureux nègre rapporta sur son épaule,

après l'avoir rempli d'une eau fraîche et pure, que le reflux de la marée laissait parfaitement potable.

Quant au feu, s'il était nécessaire d'en allumer, le bois mort ne manquait pas aux environs, et les racines des vieux mangliers devaient fournir tout le combustible dont on aurait besoin. Le vieux Tom, fumeur acharné, était pourvu d'une certaine quantité d'amadou, bien conservé dans une boîte hermétiquement close, et, quand on le voudrait, il battrait le briquet, ne fût-ce qu'avec les silex de la grève.

Restait donc à découvrir le trou dans lequel se blottirait la petite troupe, pour le cas où il lui conviendrait de prendre une nuit de repos avant de se mettre en marche.

Et, ma foi, ce fut le petit Jack qui trouva la chambre à coucher en question. En trotinant au pied de la falaise, derrière un retour de la roche, il découvrit une de ces grottes, bien polies, bien évidées, que la mer creuse elle-même, lorsque ses flots, grossis par la tempête, battent la côte.

Le jeune enfant était ravi. Il appela sa mère en poussant des cris de joie et lui montra triomphalement sa découverte.

« Bien, mon Jack ! répondit Mrs. Weldon. Si nous étions des Robinson destinés à vivre longtemps sur ce rivage, nous n'oublierions pas de donner ton nom à ta grotte ! »

La grotte n'avait que dix à douze pieds de profondeur et autant de largeur, mais, aux yeux du petit Jack, c'était une énorme caverne. En tout cas, elle devait suffire à contenir les naufragés, et, — ce que Mrs. Weldon et Nan constatèrent avec satisfaction, — elle était bien sèche. La lune se trouvait alors dans son premier quartier, et on ne devait pas craindre que ces marées de morte eau atteignissent le pied de la falaise, et la grotte, par conséquent. Donc, il n'en fallait pas plus pour se reposer quelques heures.

Dix minutes après, tout le monde était étendu sur un tapis de varech. Negoro lui-même avait cru devoir rejoindre la petite troupe et prendre sa part du repas qui allait être fait en commun. Sans doute, il n'avait pas jugé à propos de s'aventurer seul sous l'épaisse forêt à travers laquelle s'enfonçait la sinueuse rivière.

Il était une heure après midi. La viande conservée, le biscuit, l'eau douce, additionnée de quelques gouttes de rhum, dont Bat avait sauvé un quartaut, firent les frais de ce repas.

Mais, si Negoro y prit part, il ne se mêla aucunement à la conversation, dans laquelle furent discutées les mesures qu'exigeait la situation des naufragés. Toutefois, sans trop en avoir l'air, il écouta et fit son profit, sans doute, de ce qu'il entendit.

Pendant ce temps, Dingo, qui n'avait point été oublié, veillait hors de la grotte. On pouvait être tranquille. Nul être vivant ne se fût montré sur la grève sans que le fidèle animal eût donné l'éveil.

Mrs. Weldon, tenant son petit Jack à demi couché et presque endormi sur elle, prit la parole.

« Dick, mon ami, dit-elle, au nom de tous, je te remercie du dévouement que tu nous as montré jusqu'ici, mais nous ne te tenons pas quitte encore. Tu seras notre guide à terre, comme tu étais notre capitaine à bord. Toute notre confiance t'appartient. Parle donc ! Que faut-il faire ? »

Mrs. Weldon, la vieille Nan, Tom et ses compagnons, tous avaient les yeux fixés sur le jeune novice. Negoro lui-même le regardait avec une insistance singulière. Évidemment, ce qu'allait répondre Dick Sand l'intéressait tout particulièrement.

Dick Sand réfléchit pendant quelques instants. Puis :

« Mistress Weldon, dit-il, l'important est de savoir, d'abord, où nous sommes. Je crois que notre navire ne peut avoir atterri que sur cette portion du littoral américain qui forme la côte péruvienne. Les vents et les courants ont dû le porter jusqu'à cette latitude. Mais sommes-nous ici dans quelque province méridionale du Pérou, c'est-à-dire sur la partie là moins habitée qui confine aux pampas ? Peut-être. Je le croirais volontiers même, à voir cette plage si déserte et qui ne doit être que peu fréquentée. Dans ce cas, il se pourrait que nous fussions assez éloignés de la plus prochaine bourgade, ce qui serait fâcheux.

- Eh bien, que faire ? répéta Mrs. Weldon.

- Mon avis, reprit Dick Sand, serait de ne pas quitter cet abri avant d'être fixés sur notre situation. Demain, après une nuit de repos, deux de nous

pourraient aller à la découverte. Ils tâcheraient, sans trop s'éloigner, de rencontrer quelques indigènes, de se renseigner près d'eux, et ils reviendraient à la grotte. Il n'est pas possible que, dans un rayon de dix ou douze milles, on ne trouve personne.

– Nous séparer ! dit Mrs. Weldon.

– Cela me paraît nécessaire, répondit le novice. Si aucun renseignement ne peut être recueilli, si, par impossible, la contrée est absolument déserte, eh bien ! nous aviserons à nous tirer autrement d'affaire.

- Et qui de nous irait à la découverte ? demanda Mrs. Weldon, après un instant de réflexion.

- C'est à décider, répondit Dick Sand. Toutefois, je pense que vous, mistress Weldon, Jack, monsieur Bénédic et Nan, vous ne devez pas quitter cette grotte. Bat, Hercule, Actéon et Austin resteraient près de vous, tandis que Tom et moi, nous irions en avant. – Negoro, sans doute, préférera rester ici ? ajouta Dick Sand, en regardant le maître-coq.

- Probablement, répondit Negoro, qui n'était pas homme à s'engager davantage.

- Nous emmènerions Dingo, reprit le novice. Il nous serait utile pendant notre exploration. »

Dingo, entendant prononcer son nom, reparut à l'entrée de la grotte et sembla approuver par un petit aboiement les projets de Dick Sand.

Depuis que le novice avait fait cette proposition, Mrs. Weldon demeurait pensive. Sa répugnance à l'idée d'une séparation, même courte, était très-sérieuse. Ne pouvait-il se faire que le naufrage du *Pilgrim* fût bientôt connu des tribus indiennes qui fréquentaient le littoral, soit au nord, soit au sud, et, au cas où quelques pillleurs d'épaves se présenteraient, ne valait-il pas mieux être tous réunis pour les repousser ?

Cette objection, faite à la proposition du novice, méritait vraiment d'être discutée.

Elle tomba, cependant, devant les arguments de Dick Sand, qui fit observer que les Indiens ne devaient pas être confondus avec des sauvages de l'Afrique ou de la Polynésie, et qu'une agression de leur part n'était probablement point à redouter. Mais s'engager dans ce pays sans même

savoir à quelle province du Sud-Amérique il appartenait, ni à quelle distance se trouvait la plus prochaine bourgade de cette province, c'était s'exposer à bien des fatigues. La séparation pouvait avoir des inconvénients, sans doute, mais moins que cette marche d'aveugles au milieu d'une forêt qui paraissait se prolonger jusqu'à la base des montagnes.

« D'ailleurs, répéta Dick Sand, en insistant, je ne puis admettre que cette séparation soit de longue durée, et j'affirme même qu'elle ne le sera pas. Après deux jours, au plus, si Tom et moi nous n'avons rencontré ni une habitation, ni un habitant, nous reviendrons à la grotte. Mais cela est trop invraisemblable, et nous n'aurons pas fait vingt milles dans l'intérieur du pays, que nous serons évidemment fixés sur sa situation géographique. Je puis m'être trompé dans mon estime, après tout, puisque les moyens de la fixer astronomiquement m'ont manqué, et il ne serait pas impossible que nous fussions ou plus haut ou plus bas en latitude !

- Oui... tu as certainement raison, mon enfant ! répondit Mrs. Weldon, très-anxieuse.

- Et vous, monsieur Bénédicte, demanda Dick Sand, que pensez-vous de ce projet ?

- Moi ?... répondit cousin Bénédicte.

- Oui, quel est votre avis ?

- Je n'ai point d'avis, répondit cousin Bénédicte. Je trouve bien tout ce que l'on propose, et je ferai tout ce que l'on voudra. Veut-on rester ici un jour ou deux ? cela me va, et j'emploierai mon temps à étudier ce rivage au point de vue purement entomologique.

- Fais donc à ta volonté, dit Mrs. Weldon à Dick Sand. Nous resterons ici, et tu partiras avec le vieux Tom.

- C'est convenu, dit cousin Bénédicte le plus tranquillement du monde. Moi, je vais rendre visite aux insectes de la contrée.

- Ne vous éloignez pas, monsieur Bénédicte, dit le novice. Nous vous le recommandons bien !

- Sois sans inquiétude, mon garçon.

- Et surtout, ne nous rapportez pas trop de moustiques ! » ajouta le vieux Tom.

Quelques instants après, l'entomologiste, sa précieuse boîte de fer-blanc en bandoulière, quittait la grotte.

Presque en même temps, Negoro l'abandonnait aussi. Il paraissait tout simple à cet homme de ne jamais s'occuper que de lui-même. Mais, tandis que cousin Bénédict gravissait les pentes de la falaise pour aller explorer la lisière de la forêt, lui, retournant vers la rivière, s'éloignait à pas lents et disparaissait une seconde fois en remontant la berge.

Jack dormait toujours. Mrs. Weldon, le laissant sur les genoux de Nan, descendit alors vers la grève. Dick Sand et ses compagnons la suivirent. Il s'agissait de voir si l'état de la mer permettrait d'aller alors jusqu'à la coque du *Pilgrim*, où se trouvaient encore bien des objets qui pouvaient être utiles à la petite troupe.

Les récifs sur lesquels avait échoué le brick-goëlette étaient maintenant à sec. Au milieu des débris de toutes sortes se dressait la carcasse du bâtiment, que la mer haute avait en partie recouverte. Ceci ne laissa pas d'étonner Dick Sand, car il savait que les marées ne sont que très-médiocres sur le littoral américain du Pacifique. Mais, après tout, ce phénomène pouvait s'expliquer par la fureur du vent qui battait en côte.

En revoyant leur bâtiment, Mrs. Weldon et ses compagnons éprouvèrent une impression pénible. C'était là qu'ils avaient vécu de longs jours, là qu'ils avaient souffert ! L'aspect de ce pauvre navire, à demi brisé, n'ayant plus ni mât ni voiles, couché sur le flanc comme un être privé de vie, leur serra douloureusement le cœur.

Mais il fallait visiter cette coque, avant que la mer vînt achever de la démolir.

Dick Sand et les noirs purent aisément s'introduire à l'intérieur, après s'être hissés sur le pont, au moyen des manœuvres qui pendaient sur le flanc du *Pilgrim*. Tandis que Tom, Hercule, Bat et Austin s'occupaient de retirer de la cambuse tout ce qui pouvait être utile, tant en comestibles qu'en liquides, le novice pénétra dans le carré. Grâce à Dieu, l'eau n'avait

point fait irruption jusqu'à cette partie du bâtiment, dont l'arrière était resté émergé après l'échouage.

Là, Dick Sand trouva quatre fusils en bon état, excellents remingtons de la fabrique de Purdey and Co., — ainsi qu'une centaine de cartouches, soigneusement serrées dans leurs cartouchières. C'était de quoi armer sa petite troupe et la mettre en état de résister, si, contre toute prévision, des Indiens l'attaquaient en route.

Le novice ne négligea pas non plus de prendre une lanterne de poche ; mais les cartes du bord, déposées dans le poste de l'avant et avariées par l'eau, étaient hors d'usage.

Il y avait aussi, dans l'arsenal du *Pilgrim*, quelques-uns de ces solides coutelas qui servent à dépecer la baleine. Dick Sand en choisit six, destinés à compléter l'armement de ses compagnons, et il n'oublia pas d'emporter un inoffensif fusil d'enfant qui appartenait au petit Jack.

Quant aux autres objets que renfermait encore le navire, ou ils avaient été dispersés, ou ils ne pouvaient plus servir. D'ailleurs, il était inutile de se charger outre mesure, pour les quelques jours que durerait le voyage. En vivres, en armes, en munitions, on était plus que pourvu. Cependant, Dick Sand, sur l'avis de Mrs. Weldon, ne négligea pas de prendre tout l'argent qui se trouvait à bord, — environ cinq cents dollars.

C'était peu, en vérité ! Mrs. Weldon avait emporté une somme supérieure à celle-ci, et elle ne se retrouvait pas.

Qui donc, si ce n'est Negoro, avait pu prendre les devants dans cette visite au navire et faire main basse sur la réserve du capitaine Hull et de Mrs. Weldon ? Nul que lui, à coup sûr, ne pouvait être soupçonné. Toutefois Dick Sand hésita un instant. Ce qu'il savait et ce qu'il entrevoyait de lui, c'est qu'on devait tout craindre de cette nature concentrée, à qui le mal d'autrui pouvait arracher un sourire ! Oui, Negoro était un être méchant, mais fallait-il en conclure qu'il fût un malfaiteur ? Il en coûtait au caractère de Dick Sand d'aller jusque-là. Et cependant, les soupçons pouvaient-ils s'arrêter sur un autre ? Non ! ces braves nègres n'avaient pas quitté un instant la grotte, tandis que Negoro avait erré sur la grève. Lui seul devait être coupable. Dick Sand résolut donc d'interroger Negoro et au besoin de

le faire fouiller, dès qu'il reviendrait. Il voulait décidément savoir à quoi s'en tenir.

Le soleil alors s'abaissait sur l'horizon. A cette date, il n'avait pas encore dépassé l'équateur pour aller porter chaleur et lumière dans l'hémisphère boréal, mais il s'en approchait. Il tomba donc presque perpendiculairement à cette ligne circulaire où se confondaient la mer et le ciel. Le crépuscule dura peu, l'obscurité se fit promptement, — ce qui confirma le novice dans la pensée qu'il avait atterri sur un point du littoral situé entre le tropique du Capricorne et l'équateur.

Mrs. Weldon, Dick Sand et les noirs revinrent alors à la grotte, où ils devaient prendre quelques heures de repos.

« La nuit sera dure encore, fit observer Tom en montrant l'horizon chargé d'épais nuages.

- Oui, répondit Dick Sand, il ventera grande brise. Mais qu'importe, à présent ! Notre pauvre navire est perdu, et la tempête ne peut plus nous atteindre !

- Que la volonté de Dieu soit faite ! » dit Mrs. Weldon.

Il fut convenu que pendant cette nuit, qui serait très-obscur, chacun des noirs veillerait tour à tour à l'entrée de la grotte. On pouvait, en outre, compter sur Dingo pour faire bonne garde.

On s'aperçut alors que cousin Bénédict n'était pas de retour.

Hercule l'appela de toute la force de ses vigoureux poumons, et, presque aussitôt, on vit l'entomologiste redescendre les pentes de la falaise, au risque de se rompre le cou.

Cousin Bénédict était littéralement furieux. Il n'avait pas trouvé un seul insecte nouveau dans la forêt, non, pas un seul qui fût digne de figurer dans sa collection ! Des scorpions, des scolopendres et autres myriapodes, tant qu'on voulait, et même plus ! Et l'on sait que cousin Bénédict ne frayait pas avec les myriapodes.

« Ce n'était pas la peine, ajouta-t-il, d'avoir fait cinq ou six mille milles, d'avoir bravé la tempête, de s'être jeté à la côte, pour n'y pas rencontrer un seul de ces hexapodes américains qui sont l'honneur d'un musée entomologique ! Non ! Cela n'en valait pas la peine ! »

Comme conclusion, cousin Bénédict demandait à s'en aller. Il ne voulait pas rester une heure de plus sur ce rivage détesté.

Mrs. Weldon calma son grand enfant. On lui fit espérer qu'il serait plus heureux le lendemain, et tous allaient se blottir dans la grotte pour y dormir jusqu'au lever du soleil, lorsque Tom fit observer que Negoro n'était pas encore de retour, bien que la nuit fût faite.

« Où peut-il être ? demanda Mrs. Weldon.

– Qu'importe ! dit Bat.

- Il importe, au contraire, répondit Mrs. Weldon. J'aimerais mieux encore savoir cet homme près de nous !

- Sans doute, mistress Weldon, répondit Dick Sand, mais, s'il nous a faussé compagnie volontairement, je ne vois pas comment nous pourrions l'obliger à nous rejoindre ! Qui sait s'il n'a pas ses raisons de nous éviter à tout jamais ! »

Et, prenant à part Mrs. Weldon, Dick Sand lui fit part de ses soupçons. Il ne fut pas étonné de voir qu'elle les avait eus comme lui. Seulement, ils différaient sur un point.

« Si Negoro reparaît, dit Mrs. Weldon, c'est qu'il aura mis le produit de son vol en lieu sûr. A mon avis, ce que nous aurons de mieux à faire, ne pouvant le convaincre, ce sera de lui cacher nos soupçons et de lui laisser croire que nous sommes ses dupes. »

Mrs. Weldon avait raison. Dick Sand se rendit à son avis.

Cependant, Negoro fut appelé à plusieurs reprises.... Il ne répondit point. Ou il était trop loin déjà pour entendre, ou il ne voulait plus revenir.

Les noirs ne regrettaient pas d'être débarrassés de sa personne, mais, ainsi que venait de le dire Mrs. Weldon, peut-être était-il plus à craindre encore de loin que de près ! Et puis, comment expliquer que Negoro voulût s'aventurer seul dans cette contrée inconnue ? S'était-il donc égaré, et cherchait-il inutilement, dans cette obscure nuit, le chemin de la grotte ?

Mrs. Weldon et Dick Sand ne savaient que penser. Quoi qu'il en soit, on ne pouvait, pour attendre Negoro, se priver d'un repos si nécessaire à tous.

En ce moment, le chien, qui courait sur la grève, aboya avec force.

« Qu'a donc Dingo ? demanda Mrs. Weldon.

- Il faut absolument le savoir, répondit le novice. Peut-être est-ce Negoro qui revient ! »

Aussitôt, Hercule, Bat, Austin et Dick Sand se dirigèrent vers l'embouchure de la rivière.

Mais, arrivés à la berge, ils ne virent et n'entendirent rien. Dingo, maintenant, se taisait.

Dick Sand et les noirs revinrent à la grotte.

La couchée fut organisée le mieux possible. Chacun des noirs se disposa à veiller à tour de rôle au dehors.

Mais Mrs. Weldon, inquiète, ne put dormir. Il lui semblait que cette terre, si ardemment désirée, ne lui donnait pas ce qu'elle en avait pu espérer, la sécurité pour les siens et le repos pour elle.

# CHAPITRE XV

## HARRIS.

Le lendemain, 7 avril, Austin, qui était de garde au lever du jour, vit Dingo courir, en aboyant, vers la petite rivière. Presque aussitôt, Mrs. Weldon, Dick Sand et les noirs sortirent de la grotte.

Décidément, il y avait quelque chose.

« Dingo a senti un être vivant, homme ou bête, dit le novice.

- En tout cas, ce n'est pas Negoro, fit observer Tom, car Dingo aboierait avec fureur.

- Si ce n'est pas Negoro, où peut-il être ? demanda Mrs. Weldon, en jetant à Dick Sand un regard qui ne fut compris que de lui, et, si ce n'est pas lui, qui est-ce donc ?

- Nous allons le savoir, mistress Weldon, » répondit le novice.

Puis, s'adressant à Bat, à Austin et à Hercule :

« Armez-vous, mes amis, et venez ! »

Chacun des noirs prit un fusil et un coutelas, ainsi qu'avait fait Dick Sand. Une cartouche fut glissée dans la culasse des remingtons, et, ainsi armés, tous quatre se dirigèrent vers la berge de la rivière.

Mrs. Weldon, Tom, Actéon, restèrent à l'entrée de la grotte, où le petit Jack et Nan se trouvaient encore.

Le soleil se levait alors. Ses rayons, interceptés par les hautes montagnes de l'est, n'arrivaient pas directement à la falaise ; mais, jusqu'à l'horizon occidental, la mer étincelait sous les premiers feux du jour.

Dick Sand et ses compagnons suivaient à mi-grève le rivage dont la courbe se raccordait à l'embouchure de la rivière.

Là, Dingo, immobile et comme en arrêt, aboyait toujours. Il était évident qu'il voyait ou sentait quelque indigène.

Et, en effet, ce n'était plus à Negoro, à son ennemi du bord, cette fois, que le chien en voulait.

Un homme tournait, en ce moment, le dernier pan de la falaise. Il s'avavançait prudemment sur la berge, et, par ses gestes familiers, il cherchait à calmer Dingo. Il ne se souciait pas, on le comprenait, d'affronter la colère du vigoureux animal.

« Ce n'est pas Negoro ! dit Hercule.

- Nous ne pouvons perdre au change ! répondit Bat.

- Non, dit le novice. C'est probablement quelque indigène, qui nous épargnera l'ennui d'une séparation. Nous allons donc enfin savoir exactement où nous sommes ! »

Et tous quatre, remettant leurs fusils sur l'épaule, se dirigèrent rapidement vers l'inconnu.

Celui-ci, en les voyant s'approcher, donna, tout d'abord, les marques de la plus vive surprise. Très-certainement, il ne s'attendait pas à rencontrer des étrangers sur cette partie de la côte. Évidemment aussi, il n'avait pas encore aperçu les débris du *Pilgrim*, sans quoi, la présence de naufragés se fût expliquée tout naturellement pour lui. D'ailleurs, pendant la nuit, le ressac avait achevé de démolir la carcasse du navire, et il n'en restait plus que des épaves qui flottaient au large.

Au premier moment, l'inconnu, voyant marcher vers lui ces quatre hommes armés, fit un mouvement pour revenir sur ses pas. Il portait un fusil en bandoulière, qui passa rapidement dans sa main et de sa main à son épaule. On conçoit qu'il ne fût pas rassuré.

Dick Sand fit un geste de salut, que l'inconnu comprit sans doute, car, après quelque hésitation, il continua d'avancer.

Dick Sand put alors l'examiner avec attention.

C'était un homme vigoureux, âgé de quarante ans au plus, l'œil vif, les cheveux et la barbe grisonnants, le teint hâlé comme celui d'un nomade qui

a toujours vécu au grand air dans la forêt ou dans la plaine. Une sorte de blouse en peau tannée lui servait de justaucorps, un large chapeau couvrait sa tête, des bottes de cuir lui montaient jusqu'au-dessous du genou, et des éperons à large molette résonnaient à leurs hauts talons.

Ce que Dick Sand reconnut d'abord, et ce qui était en effet, – c'est qu'il avait devant lui, non l'un de ces Indiens, coureurs habituels des pampas, mais un de ces aventuriers, de sang étranger, souvent peu recommandables, qui se rencontrent fréquemment dans ces contrées lointaines. Il semblait même, à son attitude assez raide, à la couleur rougeâtre de quelques poils de sa barbe, que cet inconnu devait être d'origine anglo-saxonne. En tout cas, ce n'était ni un Indien ni un Espagnol.

Et cela parut certain, quand, à Dick Sand, qui lui dit en anglais : « Soyez le bienvenu ! » il répondit dans la même langue, et sans que sa prononciation fût entachée d'aucun accent.

« Soyez le bienvenu vous-même, mon jeune ami, » dit l'inconnu, en s'avancant vers le novice, dont il serra la main.

Quant aux noirs, il se contenta de leur faire un geste, sans leur adresser la parole.

« Vous êtes Anglais ? demanda-t-il au novice »

- Américains, répondit Dick Sand.

- Du Sud ?

- Du Nord. »

Cette réponse parut faire plaisir à l'inconnu, qui secoua plus vigoureusement la main du novice, et cette fois bien à l'américaine.

« Et puis-je savoir, mon jeune ami, demanda-t-il, comment vous vous trouvez sur cette côte ? »

Mais, en ce moment, sans attendre que le novice eût répondu à sa demande, l'inconnu retira son chapeau et salua.

Mrs. Weldon s'était avancée jusqu'à la berge, et elle se trouvait alors en face de lui.

Ce fut elle qui répondit à sa question.

« Monsieur, dit-elle, nous sommes des naufragés, dont le navire s'est brisé hier sur ces récifs ! »

Un sentiment de pitié se peignit sur la figure de l'inconnu, dont les regards cherchèrent le bâtiment qui s'était mis à la côte.

« Il ne reste plus rien de notre navire ! ajouta le novice. Le ressac a achevé de le démolir pendant la nuit.

- Et notre première question, reprit Mrs. Weldon, sera pour vous demander où nous sommes ?

- Mais vous êtes sur le littoral de l'Amérique du Sud, répondit l'inconnu, qui parut surpris de la demande. Est-ce que vous pouviez avoir quelque doute à cet égard ?

- Oui, monsieur, car la tempête avait pu nous faire dévier de notre route, que je n'ai pu relever avec précision, répondit Dick Sand. Mais je vous demanderai où nous sommes, plus exactement ? Sur la côte du Pérou, je pense ?

- Non, mon jeune ami, non ! Un peu plus au sud ! Vous vous êtes échoué sur la côte bolivienne.

- Ah ! fit Dick Sand.

- Et vous êtes même sur cette partie méridionale de la Bolivie qui confine au Chili.

- Alors quelle est cette pointe ? demanda Dick Sand, en montrant le promontoire du nord.

- Je ne saurais vous en dire le nom, répondit l'inconnu, car si je connais passablement le pays à l'intérieur pour l'avoir souvent parcouru, c'est la première fois que je visite ce rivage. »

Dick Sand réfléchissait à ce qu'il venait d'apprendre. Cela ne l'étonnait qu'à demi, car son estime avait pu et même dû le tromper en ce qui concernait les courants ; mais l'erreur n'était pas considérable. En effet, il se croyait à peu près entre le vingt-septième et le trentième parallèle, d'après le relèvement qu'il avait fait de l'île de Pâques, et c'était sur le vingt-cinquième parallèle qu'il s'était échoué. Il n'y avait aucune impossibilité à ce que le *Pilgrim* eût dévié de cet écart relativement faible sur une aussi longue traversée.

D'ailleurs, rien n'autorisait à douter des assertions de l'inconnu, et, puisque cette côte était celle de la basse Bolivie, il n'y avait rien d'étonnant

à ce qu'elle fût si déserte.

« Monsieur, dit alors Dick Sand, d'après votre réponse, je dois conclure que nous sommes à une assez grande distance de Lima.

- Oh ! Lima est au loin... par là ! dans le nord ! »

Mrs. Weldon, mise tout d'abord en méfiance par la disparition de Negoro, observait le nouveau venu avec une extrême attention, mais elle ne surprit rien, ni dans son attitude, ni dans sa manière de s'exprimer, qui pût faire suspecter sa bonne foi.

« Monsieur, dit-elle, ma question n'est pas indiscrete sans doute.... Vous ne semblez pas être d'origine péruvienne ?

- Je suis Américain comme vous l'êtes, mistress ?... dit l'inconnu, qui attendit un instant que l'Américaine lui fit connaître son nom.

- Mistress Weldon, répondit celle-ci.

Moi, je me nomme Harris, et je suis né dans la Caroline du Sud. Mais voilà vingt ans que j'ai quitté mon pays pour les pampas de la Bolivie, et cela me fait plaisir de revoir des compatriotes.

- Vous habitez cette partie de la province, monsieur Harris ? demanda Mrs. Weldon.

- Non, mistress Weldon, répondit Harris, je demeure dans le sud, sur la frontière chilienne, mais, en ce moment, je me rends à Atacama, dans le nord-est.

- Sommes-nous donc sur la lisière du désert de ce nom ? demanda Dick Sand.

- Précisément, mon jeune ami, et ce désert s'étend bien au delà des montagnes qui ferment l'horizon.

- Le désert d'Atacama ? répéta Dick Sand.

- Oui, répondit Harris. Ce désert est comme un pays à part dans cette vaste Amérique du Sud, dont il diffère sous bien des rapports. C'est à la fois la portion la plus curieuse et la moins connue de ce continent.

- Et vous y voyagez seul ? demanda Mrs. Weldon.

- Oh ! ce n'est pas la première fois que je fais ce voyage ! répondit l'Américain. Il y a, à deux cents milles d'ici, une ferme importante, l'hacienda de San-Felice, qui appartient à l'un de mes frères, et c'est chez

lui que je me rends pour mon commerce. Si vous voulez m'y suivre, vous serez bien reçus, et les moyens de transport ne vous manqueront point pour gagner la ville d'Atacama. Mon frère sera heureux de vous les fournir. »

Ces offres, faites spontanément, ne pouvaient que prévenir en faveur de l'Américain, qui reprit aussitôt en s'adressant à Mrs. Weldon :

« Ces noirs sont vos esclaves ? »

Et il montrait de la main Tom et ses compagnons.

« Nous n'avons plus d'esclaves aux États-Unis, répondit vivement Mrs. Weldon. Le Nord a depuis longtemps aboli l'esclavage, et le Sud a dû suivre l'exemple du Nord !

- Ah ! c'est juste, répondit Harris. J'avais oublié que la guerre de 1862 avait tranché cette grave question. – J'en demande pardon à ces braves gens, ajouta Harris, avec la petite pointe d'ironie que devait mettre dans son langage un Américain du Sud parlant à des noirs. Mais, en voyant ces gentlemen à votre service, j'ai cru...

- Ils ne sont point et n'ont jamais été à mon service, monsieur, répondit gravement Mrs. Weldon.

- Nous serions honorés de vous servir, mistress Weldon, dit alors le vieux Tom. Mais, que monsieur Harris le sache, nous n'appartenons à personne. J'ai été esclave, moi, il est vrai, et vendu comme tel en Afrique, lorsque je n'avais que six ans ; mais mon fils Bat que voici est né d'un père affranchi, et, quant à nos compagnons, ils sont nés de parents libres.

- Je ne puis que vous en féliciter ! répondit Harris d'un ton que Mrs. Weldon ne trouva pas assez sérieux. Sur cette terre de la Bolivie, d'ailleurs, nous n'avons pas d'esclaves. Donc, vous n'avez rien à craindre, et vous pouvez aller aussi librement ici que dans les États de la Nouvelle-Angleterre. »

En ce moment, le petit Jack, suivi de Nan, sortit de la grotte en se frottant les yeux.

Puis, ayant aperçu sa mère, il courut à elle. Mrs. Weldon l'embrassa tendrement.

« Le charmant petit garçon ! dit l'Américain, en s'approchant de Jack.

– C'est mon fils, répondit Mrs. Weldon.

– Oh ! mistress Weldon, vous avez dû être doublement éprouvée, puisque votre enfant a été exposé à tant d'épreuves !

- Dieu l'en a tiré sain et sauf, ainsi que nous, monsieur Harris, répondit Mrs. Weldon.

- Voulez-vous me permettre de l'embrasser sur ses bonnes joues ? demanda Harris.

- Volontiers, » répondit Mrs. Weldon.

Mais la figure de « monsieur Harris », paraît-il, ne plut pas au petit Jack, car il se serra plus étroitement contre sa mère.

« Tiens ! fit Harris, vous ne voulez pas que je vous embrasse ! Je vous fais donc peur, mon petit bonhomme ?

- Excusez – le, monsieur, s'empressa de dire Mrs. Weldon. C'est timidité de sa part.

- Bon ! Nous ferons plus ample connaissance ! répondit Harris. Une fois à l'hacienda, il s'amusera à monter un gentil poney qui lui dira du bien de moi ! »

Mais l'offre du « gentil poney » ne parvint pas à amadouer Jack, plus que n'avait fait la proposition d'embrasser M. Harris.

Mrs. Weldon, assez contrariée, se hâta de détourner la conversation. Il ne fallait pas risquer de blesser un homme qui avait si obligeamment offert ses services.

Dick Sand, pendant ce temps, réfléchissait à la proposition, qui leur survenait si à propos, de gagner l'hacienda de San-Felice. C'était, ainsi que l'avait dit Harris, un parcours de plus de deux cents milles, tantôt en forêts, tantôt en plaines, – voyage très-fatigant, à coup sûr, puisque les moyens de transport faisaient absolument défaut.

Le jeune novice présenta donc quelques observations à cet égard et attendit la réponse qu'allait faire l'Américain.

« Le voyage est un peu long, en effet, répondit Harris, mais j'ai là, à quelques centaines de pas en arrière de la berge, un cheval que je compte mettre à la disposition de mistress Weldon et de son fils. Pour nous, rien de difficile, ni même de très-fatigant à ce que nous fassions la route à pied. D'ailleurs, quand j'ai parlé de deux cents milles, c'est en suivant, ainsi que

je l'ai déjà fait, le cours de cette rivière. Mais si nous prenions à travers la forêt, notre parcours serait abrégé de quatre-vingts milles au moins. Or, à raison de dix milles par jour, il me semble que nous arriverions à l'hacienda sans trop de misères. »

Mrs. Weldon remercia l'Américain.

« Vous ne pouvez mieux me remercier qu'en acceptant, répondit Harris. Bien que je n'aie jamais traversé cette forêt, je ne serai pas, je le crois, embarrassé d'y faire route, ayant assez l'habitude de la pampa. Mais il y a une question plus grave, celle des vivres. Je n'ai que ce qu'il me faut strictement pour gagner l'hacienda de San-Felice...

- Monsieur Harris, répondit Mrs. Weldon, nous avons heureusement des vivres en quantité plus que suffisante, et nous serons heureux de les partager avec vous.

- Eh bien, mistress Weldon, il me semble que tout s'arrange pour le mieux, et que nous n'avons plus qu'à partir. »

Harris se dirigeait vers la berge, avec l'intention d'aller reprendre son cheval à l'endroit où il l'avait laissé, lorsque Dick Sand l'arrêta encore en lui faisant une question.

Cela ne lui allait pas beaucoup, au jeune novice, d'abandonner le littoral pour s'enfoncer à l'intérieur du pays sous cette interminable forêt. Le marin reparaissait en lui, et, à remonter ou à descendre la côte, il eût été plus à son affaire.

« Monsieur Harris, dit-il, au lieu de voyager pendant cent vingt milles dans le désert d'Atacama, pourquoi ne pas suivre le littoral ? Distance pour distance, ne vaudrait-il pas mieux chercher à atteindre la ville la plus proche, soit au nord, soit au sud ?

- Mais, mon jeune ami, répondit Harris, en fronçant légèrement le sourcil, il me semble qu'il ne se trouve pas de ville à moins de trois ou quatre cents milles sur cette côte, que je ne connais que très-imparfaitement.

- Au nord, oui, répondit Dick Sand, mais au sud ?...

- Au sud, répliqua l'Américain, il faudrait redescendre jusqu'au Chili. Or, le parcours est presque aussi long, et, à votre place, je n'aimerais pas à

côtoyer les pampas de la République argentine. Quant à moi, à mon grand regret, je ne saurais vous y accompagner.

- Les navires qui vont du Chili au Pérou ne passent donc pas en vue de cette côte ? demanda alors Mrs. Weldon.

- Non, répondit Harris. Ils se tiennent beaucoup plus au large, et vous n'avez pas dû en rencontrer.

- En effet, répondit Mrs. Weldon. – Eh bien, Dick, as-tu encore quelque question à adresser à monsieur Harris ?

- Une seule, mistress Weldon, répondit le novice, qui éprouvait quelque peine à se rendre. Je demanderai à monsieur Harris dans quel port il pense que nous pourrions trouver un navire pour retourner à San-Francisco ?

- Ma foi, mon jeune ami, je ne saurais trop vous le dire, répondit l'Américain, Tout ce que je sais, c'est que nous vous fournirons à l'hacienda de San-Felice les moyens de gagner la ville d'Atacama, et de là...

- Monsieur Harris, dit alors Mrs. Weldon, ne croyez pas que Dick Sand hésite à accepter vos offres !

- Non, mistress Weldon, non, certes, je n'hésite pas, répondit le jeune novice, mais je ne puis m'empêcher de regretter de ne pas nous être mis à la côte quelques degrés plus au nord ou plus au sud ! Nous aurions été à proximité d'un port, et cette circonstance, en facilitant notre rapatriement, nous eût évité de mettre à contribution la bonne volonté de monsieur Harris.

- Ne craignez pas d'abuser de moi, mistres Weldon, reprit Harris. Je vous répète que j'ai trop rarement l'occasion de me retrouver en présence de compatriotes. C'est pour moi un véritable plaisir de vous obliger.

- Nous acceptons votre offre, monsieur Harris, répondit Mrs. Weldon, mais je ne voudrais pas, cependant, vous priver de votre cheval. Je suis bonne marcheuse...

- Et moi très-bon marcheur, répondit Harris en s'inclinant. Habitué aux longues courses à travers les pampas, ce n'est pas moi qui retarderai notre caravane. Non, mistress Weldon, vous et votre petit Jack, vous vous servirez de ce cheval. Il est possible, d'ailleurs, que nous rencontrions en route

quelques-uns des serviteurs de l'hacienda, et, comme ils seront montés, eh bien ! ils nous céderont leurs montures. »

Dick Sand vit bien qu'en faisant de nouvelles objections, il contrarierait Mrs. Weldon.

« Monsieur Harris, dit-il, quand partirons-nous ?

- Aujourd'hui même, mon jeune ami, répondit Harris. La mauvaise saison commence avec le mois d'avril, et il faut autant que possible que vous ayez auparavant atteint l'hacienda de San-Felice. En somme, le chemin à travers la forêt est encore le plus court et peut-être aussi le plus sûr. Il est moins exposé que la côte aux incursions des Indiens nomades, qui sont d'infatigables pillards.

- Tom, mes amis, répondit Dick Sand en se retournant vers les noirs, il ne nous reste plus qu'à faire les préparatifs du départ. Choisissons donc, parmi les provisions du bord, celles qui peuvent le plus aisément se transporter, et faisons des ballots, dont chacun prendra sa part.

- Monsieur Dick, dit Hercule, si vous le voulez, je porterai bien la charge tout entière !

- Non, mon brave Hercule ! répondit le novice. Il vaut mieux que nous nous partagions le fardeau.

- Vous êtes un vigoureux compagnon, Hercule, dit alors Harris, qui regardait le nègre comme si celui-ci eût été à vendre. Sur les marchés d'Afrique, vous auriez valu cher !

- Je vaudrais ce que je vaudrais, répondit Hercule en riant, et les acheteurs n'ont qu'à bien courir, s'ils veulent m'attraper ! »

Tout était convenu, et, pour hâter le départ, chacun se mit à la besogne. Il n'y avait, d'ailleurs, à se préoccuper du ravitaillement de la petite troupe que pour le voyage du littoral à l'hacienda, c'est-à-dire pendant une dizaine de jours de marche.

« Mais, avant de partir, monsieur Harris, dit Mrs. Weldon, avant d'accepter votre hospitalité, je vous prierai d'accepter la nôtre. Nous vous l'offrons de bon cœur !

- J'accepte, mistress Weldon, j'accepte avec empressement ! répondit gaîment Harris.

- Dans quelques minutes, notre déjeuner sera prêt.
- Bien, mistress Weldon. Je vais profiter de ces dix minutes pour aller reprendre mon cheval et l'amener ici Il aura déjeuné, lui !
- Voulez-vous que je vous accompagne, monsieur ? demanda Dick Sand à l'Américain.
- Comme vous voudrez, mon jeune ami, répondit Harris. Venez ! Je vous ferai connaître le bas cours de cette rivière. »

Tous deux partirent.

Pendant ce temps, Hercule fut envoyé à la recherche de l'entomologiste. Cousin Bénédict s'inquiétait bien, ma foi, de ce qui se passait autour de lui ! Il errait alors sur le sommet de la falaise, en quête d'un insecte « introuvable », qu'il ne trouvait pas d'ailleurs.

Hercule le ramena bon gré mal gré. Mrs. Weldon lui apprit que le départ était décidé, et que, pendant une dizaine de jours, il faudrait voyager à l'intérieur de la contrée.

Cousin Bénédict répondit qu'il était prêt à partir, et qu'il ne demandait pas mieux de traverser même l'Amérique tout entière, pourvu qu'on le laissât « collectionner » en route.

Mrs. Weldon s'occupa alors, avec l'aide de Nan, de préparer un repas réconfortant. Bonne précaution avant de se mettre en chemin.

Pendant ce temps, Harris, accompagné de Dick Sand, avait tourné le coude de la falaise. Tous deux suivirent la berge sur un espace de trois cents pas. Là, un cheval, attaché à un arbre, fit entendre de joyeux hennissements à l'approche de son maître.

C'était une bête vigoureuse, d'une espèce que Dick Sand ne put reconnaître. Encolure longue, reins courts et croupe allongée, épaules plates, chanfrein presque busqué, ce cheval offrait, cependant, les signes distinctifs de ces races auxquelles on attribue une origine arabe.

« Vous voyez, mon jeune ami, dit Harris, que c'est un vigoureux animal, et vous pouvez compter qu'il ne nous manquera pas en route. »

Harris détacha son cheval, le prit par la bride et redescendit la berge, en précédant Dick Sand. Celui-ci avait jeté un regard rapide tant sur la rivière

que vers la forêt qui enserrait ses deux rives. Mais il ne vit rien de nature à l'inquiéter.

Toutefois, lorsqu'il eut rejoint l'Américain, il lui posa brusquement la question suivante, à laquelle celui-ci ne pouvait guère s'attendre :

« Monsieur Harris, demanda-t-il, vous n'avez pas rencontré cette nuit un Portugais nommé Negoro ?

– Negoro ? répondit Harris du ton d'un homme qui ne comprend pas ce qu'on veut dire. Qu'est-ce que ce Negoro ?

- C'était le cuisinier du bord, répondit Dick Sand, et il a disparu.

- Noyé peut-être ?... dit Harris.

- Non, non ! répondit Dick Sand. Hier soir, il était encore avec nous ; mais pendant la nuit, il nous a quittés et il a remonté probablement la berge de cette rivière. Aussi, je vous demandais si vous, qui êtes venu de ce côté, vous ne l'aviez pas rencontré ?

– Je n'ai rencontré personne, répliqua l'Américain, et si votre cuisinier s'est aventuré seul dans la forêt, il risque fort de s'égarer. Peut-être le rattraperons-nous en route ?

- Oui... peut-être ! » répondit Dick Sand.

Lorsque tous deux furent revenus à la grotte, le déjeuner était prêt. Il se composait, comme le souper de la veille, de conserves alimentaires, de « corn-beef » et de biscuit. Harris y fit honneur, en homme que la nature a doué d'un grand appétit.

« Allons, dit-il, je vois que nous ne mourrons pas de faim en route ! Je n'en dirai pas autant de ce pauvre diable de Portugais, dont notre jeune ami m'a parlé.

- Ah ! fit Mrs. Weldon, Dick Sand vous a dit que nous n'avions pas revu Negoro ?

- Oui, mistress Weldon, répondit le novice. Je désirais savoir si monsieur Harris ne l'avait pas rencontré.

- Non, répondit Harris. Laissons donc ce déserteur où il est, et occupons-nous du départ ! – Quand vous voudrez, mistress Weldon ! »

Chacun prit le ballot qui lui était destiné. Mrs. Weldon, aidée d'Hercule, se plaça sur le cheval, et l'ingrat petit Jack, son fusil en bandoulière,

l'enfourcha sans même penser à remercier celui qui mettait à sa disposition cette excellente monture.

Jack, placé devant sa mère, lui dit alors qu'il saurait très-bien conduire le « cheval du monsieur ».

On lui donna donc à tenir le bridon, et il ne douta pas qu'il fût le véritable chef de la caravane.

# CHAPITRE XVI

## EN ROUTE.

Ce ne fut pas sans une certaine appréhension, — rien ne paraissait devoir la justifier d'ailleurs, — que Dick Sand, trois cents pas après avoir remonté la berge de la rivière, pénétra sous l'épaisse forêt, dont ses compagnons et lui allaient, pendant dix jours, suivre les difficiles sentiers.

Au contraire, Mrs. Weldon avait toute confiance, elle, femme et mère, que les périls auraient pu doublement inquiéter.

Deux motifs très-sérieux avaient contribué à la rassurer : d'abord, parce que cette région des pampas n'était très-redoutable ni par les indigènes, ni par les animaux qu'elle renfermait ; ensuite, parce que, sous la direction d'Harris, d'un guide aussi sûr de lui que l'Américain paraissait l'être, on ne pouvait craindre de s'égarer.

Voici, autant qu'il était possible, l'ordre de marche qui devait être maintenu pendant le voyage :

Dick Sand et Harris, tous deux armés, l'un de son long fusil, l'autre d'un remington, se tenaient en tête de la petite troupe.

Venaient ensuite Bat et Austin, également armés chacun d'un fusil et d'un coutelas.

Derrière eux suivaient Mrs. Weldon et le petit Jack, à cheval ; puis, Nan et Tom.

A l'arrière, Actéon, armé du quatrième remington, et Hercule, une hache à la ceinture, fermaient la marche.

Dingo allait et venait, et, ainsi que le fit observer Dick Sand, toujours en chien inquiet qui chercherait une piste. Ses allures avaient visiblement changé depuis que le naufrage du *Pilgrim* l'avait jeté sur ce littoral. Il semblait agité, et presque incessamment il faisait entendre un grognement sourd, plutôt lamentable que furieux. Cela fut reconnu de tous, bien que personne ne pût se l'expliquer.

Quant au cousin Bénédict, il avait été aussi impossible de lui assigner un ordre de marche qu'à Dingo. A moins d'être tenu en laisse, il ne l'aurait pas gardé. Sa boîte de fer-blanc passée en bandoulière, son filet à la main, sa grosse loupe suspendue à son cou, tantôt en arrière, tantôt en avant, il détalait dans les hautes herbes, guettant les orthoptères ou tout autre insecte en « ptère », au risque de se faire mordre par quelque serpent venimeux.

Dans la première heure, Mrs. Weldon, inquiète, le rappela vingt fois. Rien n'y fit.

« Cousin Bénédict, finit-elle par lui dire, je vous prie très-sérieusement de ne pas vous éloigner, et je vous engage une dernière fois à tenir compte de ma recommandation.

- Cependant, cousine, répondit l'intraitable entomologiste, lorsque j'apercevrai un insecte...

- Quand vous apercevrez un insecte, reprit Mrs. Weldon, vous voudrez bien le laisser courir en paix, ou vous me mettrez dans la nécessité de vous faire enlever votre boîte !

- M'enlever ma boîte ! s'écria cousin Bénédict, comme s'il se fût agi de lui arracher les entrailles.

- Votre boîte et votre filet, ajouta impitoyablement Mrs. Weldon.

- Mon filet, cousine ! Et pourquoi pas mes lunettes ? Vous n'oseriez pas ! Non ! vous n'oseriez pas !

- Même vos lunettes, que j'oubliais ! Je vous remercie, cousin Bénédict, de m'avoir rappelé que j'avais ce moyen de vous rendre aveugle, et, par là, de vous forcer à être sage ! »

Cette triple menace eut pour effet de le faire tenir tranquille, ce cousin insoumis, pendant une heure environ. Puis, il recommença à s'éloigner, et, comme il en eût fait autant, même sans filet, sans boîte et sans lunettes, il

fallut bien le laisser agir à sa guise. Mais Hercule se chargea de le surveiller spécialement, — ce qui était tout naturellement entré dans ses fonctions, — et il fut convenu qu'il agirait avec lui comme cousin Bénédict avec un insecte, c'est-à-dire qu'il l'attraperait, au besoin, et le rapporterait aussi délicatement que l'autre eût fait du plus rare des lépidoptères.

Cela réglé, on ne s'occupa plus de cousin Bénédict.

La petite troupe, on l'a vu, était bien armée et se gardait sévèrement. Mais, ainsi que le répéta Harris, il n'y avait d'autre rencontre à redouter que celle des Indiens nomades, et encore n'en verrait-on pas probablement.

En tout cas, les dispositions prises suffiraient à les tenir en respect.

Les sentiers qui circulaient à travers l'épaisse forêt ne méritaient pas ce nom. C'étaient plutôt des passées d'animaux que des passées d'hommes. Elles ne permettaient d'avancer que difficilement. Aussi, en ne fixant qu'à cinq ou six milles la moyenne du parcours lue ferait la petite troupe en douze heures de marche, Harris avait-il sagement calculé.

Le temps était fort beau, d'ailleurs. Le soleil montait vers le zénith, répandant à flots ses rayons presque perpendiculaires. En plaine, cette chaleur eût été insoutenable, Harris eut soin de le faire remarquer ; mais, sous cette impénétrable ramure, on la supportait facilement et impunément.

La plupart des arbres de cette forêt étaient inconnus, aussi bien de Mrs. Weldon que de ses compagnons, noirs ou blancs. Cependant, un expert eût observé qu'ils étaient plus remarquables par leur qualité que par leur taille. Ici, c'était le « bauhinia » ou bois de fer ; là, le « molompi », identique au ptéro-carpe, bois solide et léger, propre à faire des pagaies ou des rames, et dont le tronc exsudait une résine abondante ; plus loin, des « fustets », très-chargés de matière colorante, et des « gaïacs », mesurant jusqu'à douze pieds de diamètre, mais inférieurs en qualité aux gaïacs ordinaires.

Dick Sand, tout en marchant, demandait à Harris le nom de ces diverses essences.

« Vous n'êtes donc jamais venu sur le littoral de l'Amérique du Sud ? lui demanda Harris, avant de répondre à sa question.

- Jamais, répondit le novice, jamais, pendant mes voyages, je n'ai eu l'occasion de visiter ces côtes, et, à vrai dire, je ne crois pas que personne

m'en ait parlé en connaisseur.

- Mais, au moins, avez-vous exploré les côtes de la Colombie, celles du Chili ou de la Patagonie ?

- Non, jamais.

- Mais mistress Weldon a peut-être visité cette partie du nouveau continent ? demanda Harris. Les Américaines ne craignent pas les voyages, et, sans doute.

- Non, monsieur Harris, répondit Mrs. Weldon. Les intérêts commerciaux de mon mari ne l'ont jamais appelé qu'en Nouvelle-Zélande, et je n'ai pas eu à l'accompagner autre part. Personne de nous ne connaît donc cette portion de la basse Bolivie.

- Eh bien, mistress Weldon, vous et vos compagnons, vous verrez un singulier pays, qui contraste étrangement avec les régions du Pérou, du Brésil ou de la République argentine. Sa flore et sa faune feraient l'étonnement d'un naturaliste. Ah ! l'on peut dire que vous avez fait naufrage au bon endroit, et si l'on peut jamais remercier le hasard...

- Je veux croire que ce n'est point le hasard qui nous a conduits, monsieur Harris, mais Dieu.

- Dieu ! oui ! Dieu ! » répondit Harris, du ton d'un homme qui n'admet guère l'intervention providentielle dans les choses de ce monde.

Donc, puisque personne dans la petite troupe ne connaissait ni le pays, ni ses productions, Harris se fit un plaisir de nommer complaisamment les arbres les plus curieux de la forêt.

En vérité, il était fâcheux que, chez le cousin Bénédict, l'entomologiste ne fût pas doublé d'un botaniste ! S'il n'avait guère trouvé jusqu'ici d'insectes rares ou nouveaux, il eût fait de belles découvertes en botanique. Il y avait, à profusion, des végétaux de toutes tailles, dont l'existence n'avait pas encore pu être constatée dans les forêts tropicales du Nouveau-Monde. Cousin Bénédict aurait certainement attaché son nom à quelque fait de ce genre. Mais il n'aimait pas la botanique, il n'y connaissait rien. Il avait même, tout naturellement, les fleurs en aversion, sous prétexte que quelques-unes se permettent d'emprisonner les insectes dans leurs corolles et de les empoisonner de leurs sucs vénéneux.

La forêt devenait parfois marécageuse. On sentait sous le pied tout un réseau de filets liquides, que devaient ! alimenter les affluents de la petite rivière. Quelques-uns de ces ruisseaux, un peu larges, ne purent être (traversés qu'en choisissant des endroits guéables.

Sur leurs rives croissaient des touffes de roseaux, auxquels Harris donna le nom de papyrus. Il ne se trompait pas, et ces plantes herbacées poussaient abondamment au bas des berges humides.

Puis, le marécage passé, le fourré d'arbres recouvrait à nouveau les étroites routes de la forêt.

Harris fit remarquer à Mrs. Weldon et à Dick Sand de très-beaux ébéniers, plus gros que l'ébénier commun, qui fournissent un bois plus noir et plus dur que celui du commerce. Puis, c'étaient des manguiers, encore nombreux, bien qu'ils fussent assez éloignés de la mer. Une sorte de fourrure d'orseille leur montait jusqu'aux branches. Leur ombre épaisse, leurs fruits délicieux en faisaient de précieux arbres, et cependant, ainsi que le raconta Harris, pas un indigène n'eût osé en propager l'espèce. « Qui plante un manguiers meurt ! » Tel est le superstitieux dicton du pays.

Pendant la seconde moitié de cette première journée de voyage, la petite troupe, après la halte de midi, commença à gravir un terrain légèrement incliné. Ce n'étaient pas encore les pentes de la chaîne du premier plan, mais une sorte de plateau ondulé qui raccordait la plaine à la montagne.

Là, les arbres, un peu moins serrés, quelquefois réunis par groupes, auraient rendu la marche plus facile, si le sol n'eût été envahi par des plantes herbacées. On se fût cru alors dans les jungles de l'Inde orientale. La végétation paraissait être moins luxuriante que dans la basse vallée de la petite rivière, mais elle était supérieure encore à celle des régions tempérées de l'Ancien ou du Nouveau-Monde. L'indigo y croissait à profusion, et, suivant Harris, cette légumineuse passait avec raison pour la plante la plus envahissante de la contrée. Un champ venait-il à être abandonné, ce parasite, aussi dédaigné que le chardon ou l'ortie, s'en emparait aussitôt.

Un arbre semblait manquer à cette forêt, qui aurait dû être très-commun dans cette partie du nouveau continent. C'était l'arbre à caoutchouc. En effet, le « ficus prinoïdes », le « castilloa elastica », le « cecropia peltata »,

le « collophora utilis », le « cameraria latifolia », et surtout le « syphonia elastica », qui appartiennent à des familles différentes, abondent dans les provinces de l'Amérique méridionale. Et cependant, chose assez singulière, on n'en voyait pas un seul.

Or, Dick Sand avait précisément promis à son ami Jack de lui montrer des arbres à caoutchouc. Donc, grande déception pour le petit garçon, qui se figurait que les gourdes, les bébés parlants, les polichinelles articulés et les ballons élastiques poussaient tout naturellement sur ces arbres. Il se plaignit.

« Patience, mon petit bonhomme ! lui répondit Harris. Nous en trouverons, de ces caoutchoucs, et par centaines, aux environs de l'hacienda !

- Des beaux, bien élastiques ? demanda le petit Jack.

- Tout ce qu'il y a de plus élastique. – Tenez, en attendant, voulez-vous un bon fruit pour vous désaltérer ? »

Et, ce disant, Harris alla cueillir à un arbre quelques fruits qui semblaient être aussi savoureux que ceux du pêcher.

« Êtes-vous bien sûr, monsieur Harris, demanda Mrs. Weldon, que ce fruit ne peut faire de mal ?

- Mistress Weldon, je vais vous rassurer, répondit l'Américain, qui mordit à belles dents à l'un de ces fruits. C'est une mangue. »

Et le petit Jack, sans se faire prier davantage, suivit l'exemple d'Harris. Il déclara que c'était très-bon, « ces poires-là », et l'arbre fut aussitôt mis à contribution.

Ces manguiers appartenaient à l'espèce dont les fruits sont mûrs en mars et en avril, d'autres ne l'étant qu'en septembre, et, conséquemment, leurs mangues étaient à point.

« Oui ! c'est bon, bon, bon ! disait le petit Jack, la bouche pleine. Mais mon ami Dick m'a promis des caoutchoucs, si j'étais bien sage, et je veux des caoutchoucs !

- Tu en auras, mon Jack, répondit Mrs. Weldon, puisque monsieur Harris te l'assure,

- Mais ce n'est pas tout, reprit Jack, mon ami Dick m'a encore promis autre chose !

- Qu'a donc promis l'ami Dick ? demanda Harris en souriant.

- Des oiseaux-mouches, monsieur.

- Et vous aurez aussi des oiseaux-mouches, mon petit bonhomme, mais plus loin... plus loin ! » répondit Harris.

Le fait est que le petit Jack avait le droit de réclamer quelques-uns de ces charmants colibris, car il se trouvait dans un pays où ils devaient abonder. Les Indiens, qui savent tresser artistement leurs plumes, ont prodigué les plus poétiques noms à ces bijoux de la gent volatile. Ils les appellent ou les « rayons » ou les « cheveux du soleil ». Ici, c'est le petit roi des fleurs ; là, « la fleur céleste qui vient dans son vol caresser la fleur terrestre ». C'est encore « le bouquet de pierreries, qui rayonne aux feux du jour ! » On peut même croire que leur imagination eût su fournir une nouvelle appellation poétique pour chacune des cent cinquante espèces qui constituent cette merveilleuse tribu des colibris.

Cependant, si nombreux que dussent être ces oiseaux-mouches dans les forêts de la Bolivie, le petit Jack dut se contenter encore de la promesse d'Harris. Suivant l'Américain, on était encore trop près de la côte, et les colibris n'aimaient pas ces déserts rapprochés de l'Océan. La présence de l'homme ne les effarouchait pas, et, à l'hacienda, on n'entendait, tout le jour, que leur cri de « tère-tère », et le bourdonnement de leurs ailes, semblable à celui d'un rouet.

« Ah ! que je voudrais y être ! » s'écriait le petit Jack.

Le plus sûr moyen d'y être, à l'hacienda de San-Felice, c'était de ne pas s'arrêter en chemin. Mrs Weldon et ses compagnons ne prenaient donc que le temps absolument nécessaire au repos.

La forêt changeait déjà d'aspect. Entre les arbres moins pressés s'ouvraient çà et là de larges clairières. Le sol, perçant le tapis d'herbe, montrait alors son ossature de granit rose et de syène, pareil à des plaques de lapis-lazuli. Sur quelques hauteurs foisonnait la salsepareille, plante à tubercules charnus, qui formait un inextricable enchevêtrement. Mieux valait encore la forêt et ses étroites sentes.

Avant le coucher du soleil, la petite troupe se trouvait à huit milles environ de son point de départ. Ce parcours s'était fait sans incident, et même sans grande fatigue. Il est vrai, c'était la première journée de marche, et, sans doute, les étapes suivantes seraient plus rudes.

D'un commun accord, on décida de faire halte en cet endroit. Il s'agissait donc, non d'établir un véritable campement, mais d'organiser simplement la couchée. Un homme de garde, relevé de deux heures en deux heures, suffirait à veiller pendant la nuit, ni les indigènes, ni les fauves n'étant vraiment à redouter.

On ne trouva rien de mieux, pour abri, qu'un énorme manguier, dont les larges branches, très – touffues, formaient une sorte de verandah naturelle. Au besoin, on eût pu nicher dans son feuillage.

Seulement, à l'arrivée de la petite troupe, un assourdissant concert s'éleva de la cime de l'arbre.

Le manguier servait de perchoir à une colonie de perroquets gris, bavards, querelleurs, féroces volatiles qui s'attaquent aux oiseaux vivants, et, à vouloir les juger d'après ceux de leurs congénères que l'Europe tient en cage, on se tromperait singulièrement.

Ces perroquets jacassaient avec un tel bruit, que Dick Sand songea à leur envoyer un coup de fusil, pour ! les obliger à se taire ou les mettre en fuite. Mais Harris l'en dissuada, sous le prétexte que, dans ces solitudes, mieux valait ne pas déceler sa présence par la détonation d'une arme à feu.

« Passons sans bruit, dit-il, et nous passerons sans danger. »

Le souper fut préparé aussitôt, sans même qu'on eût eu besoin de procéder à la cuisson des aliments. Il se composa de conserves et de biscuit. Un ruisseau, qui serpentait sous les herbes, fournit l'eau potable, qu'on ne but pas sans l'avoir relevée de quelques gouttes de rhum. Quant au dessert, le manguier était là, avec ses fruits succulents, que les perroquets ne laissèrent pas cueillir sans protester par leurs abominables cris.

A la fin du souper, l'obscurité commença à se faire. L'ombre monta lentement du sol à la cime des arbres, dont le feuillage se détacha bientôt comme une fine découpe sur le fond plus lumineux du ciel. Les premières étoiles semblaient être des fleurs éclatantes, qui scintillaient au bout des

dernières branches. Le vent tombait avec la nuit et ne frémissait plus dans la ramure. Les perroquets eux-mêmes étaient devenus muets. La nature allait s'endormir et invitait tout être vivant à la suivre dans ce profond sommeil.

Les préparatifs de la couchée devaient être fort rudimentaires.

« N'allumons-nous pas un grand feu pour la nuit ? demanda Dick Sand à l'Américain.

– A quoi bon ? répondit Harris. Les nuits ne sont heureusement pas froides, et cet énorme manguier préservera le sol de toute évaporation. Nous n'avons à craindre ni la fraîcheur, ni l'humidité. Je vous répète, mon jeune ami, ce que je vous ai dit tout à l'heure ! Passons incognito. Pas plus de feu que de coup de feu, si c'est possible.

– Je pense bien, dit alors Mrs. Weldon, que nous n'avons rien à craindre des Indiens, même de ces coureurs des bois, dont vous nous avez parlé, monsieur Harris. Mais n'y a-t-il pas d'autres coureurs, à quatre pattes, et que la vue d'un feu contribuerait à éloigner ?

- Mistress Weldon, répondit l'Américain, vous faites trop d'honneur aux fauves de ce pays ! En vérité ! Ils redoutent plus l'homme que celui-ci ne les redoute !

- Nous sommes dans un bois, dit Jack, et il y a toujours des bêtes dans les bois !

- Il y a bois et bois, mon petit bonhomme, comme il y a bêtes et bêtes ! répondit Harris en riant. Figurez-vous que vous êtes au milieu d'un grand parc. En vérité, ce n'est pas sans raison que les Indiens disent de ce pays : « Es como el Pariso ! » C'est comme un paradis terrestre !

– Il y a donc des serpents ? dit Jack.

– Non, mon Jack, répondit Mrs. Weldon, il n'y a pas de serpents, et tu peux dormir tranquille !

– Et des lions ? demanda Jack.

– Pas l'ombre de lions, mon petit bonhomme ! répondit Harris.

- Des tigres alors ?

- Demandez à votre maman, si elle a jamais entendu dire qu'il y eut des tigres sur ce continent.

– Jamais, répondit Mrs. Weldon.

- Bon ! fit cousin Bénédict, qui, par hasard, était à la conversation, s'il n'y a ni lions ni tigres dans le Nouveau-Monde, ce qui est parfaitement vrai, on y rencontre du moins des couguars et des jaguars.

- Est-ce méchant ? demanda le petit Jack.

- Peuh ! répondit Harris, un indigène ne craint guère d'attaquer ces animaux, et nous sommes en force. – Tenez ! Hercule serait assez vigoureux pour écraser deux jaguars à la fois, un de chaque main !

- Tu veilleras bien, Hercule, dit alors le petit Jack, et s'il vient une bête pour nous mordre...

- C'est moi qui la mordrai, monsieur Jack ! répondit Hercule, en montrant sa bouche armée de dents superbes.

- Oui, vous veillerez, Hercule, dit le novice, mais vos compagnons et moi, nous vous relèverons tour à tour.

- Non, monsieur Dick, répondit Actéon. Hercule, Bat, Austin et moi, nous suffirons tous quatre à cette besogne. Il faut que vous reposiez pendant toute la nuit.

- Merci, Actéon, répondit Dick Sand, mais je dois....

- Non ! Laisse faire ces braves gens, mon cher Dick ! dit alors Mrs. Weldon.

- Moi aussi, je veillerai ! ajouta le petit Jack, dont les paupières se fermaient déjà.

- Oui, mon Jack, oui, tu veilleras ! lui répondit sa mère, qui ne voulait pas le contrarier.

- Mais, dit encore le petit garçon, s'il n'y a pas de lions, s'il n'y a pas de tigres dans la forêt, il y a des loups !

- Oh ! des loups pour rire ! répondit l'Américain. Ce ne sont pas même des loups, mais des sortes de renards, ou plutôt, de ces chiens des bois que l'on appelle des « guaras ».

- Et ces guaras, ça mord ? demanda le petit Jack.

- Bah ! Dingo ne ferait qu'une bouchée de ces bêtes-là !

- N'importe, répondit Jack, dans un dernier bâillement, des guaras, ce sont des loups, puisqu'on les appelle des loups ! »

Et là-dessus, Jack s'endormit paisiblement dans les bras de Nan, qui était accotée au tronc du manguier. Mrs. Weldon, étendue près d'elle, donna un dernier baiser à son petit garçon, et ses yeux fatigués ne tardèrent pas à se fermer pour la nuit.

Quelques instants plus tard, Hercule ramenait au campement cousin Bénédict, qui venait de s'éloigner pour commencer une chasse aux pyrophores. Ce sont ces « cocuyos » ou mouches lumineuses, que les élégantes placent dans leur chevelure, comme autant de gemmes vivantes. Ces insectes, qui projettent une lumière vive et bleuâtre par deux taches situées à la base de leur corselet, sont très-nombreux dans l'Amérique du Sud. Cousin Bénédict comptait donc en faire une bonne provision ; mais Hercule ne lui en laissa pas le temps, et, malgré ses récriminations, il le rapporta au lieu de halte. C'est que, quand Hercule avait une consigne, il l'exécutait militairement, — ce qui sauva sans doute de l'incarcération dans la boîte de fer-blanc de l'entomologiste une notable quantité de mouches lumineuses.

Quelques instants après, à l'exception du géant qui veillait, tous dormaient d'un profond sommeil.

# CHAPITRE XVII

## CENT MILLES EN DIX JOURS.

Le plus ordinairement, les voyageurs ou coureurs des bois qui ont dormi dans les forêts à la belle étoile sont réveillés par des hurlements aussi fantaisistes que désagréables. Il y a de tout dans ce concert matinal, du gloussement, du grognement, du croassement, du ricanement, de l'aboïement et presque du « parlement », si l'on veut bien accepter ce mot, qui complète la série de ces bruits divers.

Ce sont les singes qui saluent ainsi le lever du jour. Là se rencontrent le petit « marikina », le sagouin à masque bariolé, le « mono gris », dont les Indiens emploient la peau à recouvrir les batteries de leurs fusils, les sagous, reconnaissables à leurs deux longs bouquets de poils, et bien d'autres spécimens de cette nombreuse famille.

De ces divers quadrumanes, les plus remarquables incontestablement sont les « guéribas », à queue prenante, à face de Béalzébuth. Lorsque le soleil se lève, le plus vieux de la bande entonne d'une voix imposante et sinistre une psalmodie monotone. C'est le baryton de la troupe. Les jeunes ténors répètent après lui la symphonie matinale. Les Indiens disent alors que les guéribas « récitent leurs patenôtres ».

Mais, ce jour-là, paraît-il, les singes ne firent point leur prière, car on ne les entendit pas, et, cependant, leur voix porte loin, car elle est produite par la rapide vibration d'une sorte de tambour osseux formé d'un renflement de l'os hyoïde de leur cou.

Bref, pour une raison ou pour une autre, ni les guéribas, ni les sagous, ni autres quadrumanes de cette immense forêt n'entonnèrent, ce matin-là, leur concert accoutumé.

Cela n'eût pas satisfait des Indiens nomades. Non que ces indigènes prisent ce genre de musique chorale, mais ils font volontiers la chasse aux singes, et, s'ils la font, c'est que la chair de cet animal, surtout lorsqu'elle est boucanée, est excellente.

Dick Sand et ses compagnons n'étaient pas sans doute au courant de ces habitudes des guéribas, car cela eût été pour eux un sujet de surprise de ne pas les entendre. Ils se réveillèrent donc l'un après l'autre, et bien remis par ces quelques heures de repos, qu'aucune alerte n'était venue troubler.

Le petit Jack ne fut pas le dernier à se détirer les bras. Sa première question fut pour demander si Hercule avait mangé un loup pendant la nuit. Aucun loup ne s'était montré, et, par conséquent, Hercule n'avait point encore déjeuné.

Tous, d'ailleurs, étaient à jeun comme lui, et, après la prière du matin, Nan s'occupa de préparer le repas.

Le menu fut celui du souper de la veille, mais, avec cet appétit qu'aiguise l'air matinal de la forêt, personne ne songeait à être difficile. Il convenait, avant tout, de prendre des forces pour une bonne journée de marche, et on en prit. Pour la première fois, peut-être, cousin Bénédic comprit que de manger, ce n'était point un acte indifférent ou inutile de la vie. Seulement, il déclara qu'il n'était pas venu « visiter » cette contrée pour s'y promener les mains dans les poches, et que si Hercule l'empêchait encore de chasser aux cocuyos et autres mouches lumineuses, Hercule aurait affaire à lui.

Cette menace ne sembla pas effrayer le géant outre mesure. Toutefois, Mrs. Weldon le prit à part et lui dit que peut-être pourrait-il laisser courir son grand enfant à droite et à gauche, mais à la condition de ne pas le perdre de vue. Il ne fallait pas sevrer complètement cousin Bénédic des plaisirs si naturels à son âge.

A sept heures du matin, la petite troupe reprit le chemin vers l'est, en conservant l'ordre de marche qui avait été adopté la veille.

C'était toujours la forêt. Sur ce sol vierge, où la chaleur et l'humidité s'accordaient pour activer la végétation, on devait bien penser que le règne végétal apparaîtrait dans toute sa puissance. Le parallèle de ce vaste plateau se confondait presque avec les latitudes tropicales, et, pendant certains mois de l'été, le soleil, en passant au zénith, y dardait ses rayons perpendiculaires. Il y avait donc une quantité énorme de chaleur emmagasinée dans ces terrains, dont le sous-sol se maintenait humide. Aussi, rien de plus magnifique que cette succession de forêts, ou plutôt cette forêt interminable.

Cependant, Dick Sand n'avait pas été sans observer ceci : c'est que, suivant Harris, on se trouvait dans la région des pampas. Or, pampa est un mot de la langue « quichna » qui signifie « plaine ». Et, si ses souvenirs ne le trompaient pas, il croyait se rappeler que ces plaines présentent les caractères suivants : privation d'eau, absence d'arbres, manque de pierres ; abondance luxuriante de chardons pendant la saison des pluies, chardons qui deviennent presque arbrisseaux avec la saison chaude et forment alors d'impénétrables fourrés ; puis, aussi, des arbres nains, des arbrisseaux épineux ; le tout donnant à ces plaines un aspect plutôt aride et désolé.

Or, il n'en était pas ainsi, depuis que la petite troupe, guidée par l'Américain, avait quitté le littoral. La forêt n'avait cessé de s'étendre jusqu'aux limites de l'horizon. Non, ce n'était point là cette pampa, telle que le jeune novice se la figurait. La nature, ainsi que l'avait dit Harris, s'était-elle donc plu à faire une région à part de ce plateau d'Atacama, dont il ne connaissait rien d'ailleurs, si ce n'est qu'il formait un des plus vastes déserts de l'Amérique du Sud, entre les Andes et l'océan Pacifique ?

Dick Sand, ce jour-là, posa quelques questions à ce sujet, et exprima à l'Américain la surprise que lui causait ce singulier aspect de la pampa.

Mais il fut vite détrompé par Harris, qui lui donna sur cette partie de la Bolivie les détails les plus exacts, témoignant ainsi de sa profonde connaissance du pays.

« Vous avez raison, mon jeune ami, dit-il au novice. La véritable pampa est bien telle que les livres de voyages vous l'ont dépeinte, c'est-à-dire une plaine assez aride et dont la traversée est souvent difficile. Elle rappelle nos

savanes de l'Amérique du Nord, — à cela près que celles-ci sont un peu plus marécageuses. Oui, telle est bien la pampa du Rio-Colorado, telles sont les « llanos » de l'Orénoque et du Vénézuëla. Mais ici, nous sommes dans une contrée dont l'apparence m'étonne moi-même. Il est vrai, c'est la première fois que je suis cette route à travers le plateau, route qui a l'avantage d'abrèger notre voyage. Mais, si je ne l'ai pas encore vu, je sais qu'il contraste extraordinairement avec la véritable pampa. Quant à celle-ci, vous la retrouveriez, non pas entre la Cordillère de l'ouest et la haute chaîne des Andes, mais au delà des montagnes, sur toute cette partie orientale du continent qui s'étend jusqu'à l'Atlantique.

- Devrons-nous donc franchir la chaîne des Andes ? demanda vivement Dick Sand.

- Non, mon jeune ami, non, répondit en souriant l'Américain. Aussi ai-je dit : Vous la trouveriez, et non : Vous la trouverez. Rassurez-vous, nous ne quitterons pas ce plateau, dont les plus grandes hauteurs ne dépassent pas quinze cents pieds. Ah ! s'il avait fallu traverser les Cordillères avec les seuls moyens de transport dont nous disposons, je ne vous aurais jamais entraîné à pareille aventure.

- En effet, répondit Dick Sand, il eût mieux valu remonter ou descendre la côte.

- Oh ! cent fois ! répliqua Harris. Mais l'hacienda de San-Felice est située en deçà de la Cordillère. Notre voyage, ni dans sa première ni dans sa seconde partie, n'offrira donc aucune difficulté réelle.

- Et vous ne craignez point de vous égarer dans ces forêts que vous traversez pour la première fois ? demanda Dick-Sand.

- Non, mon jeune ami, non, répondit Harris. Je sais bien que cette forêt, c'est comme une mer immense, ou plutôt, comme le dessous d'une mer, où un marin lui-même ne pourrait prendre hauteur et reconnaître sa position. Mais, habitué à voyager dans les bois, je sais trouver ma route rien qu'à la disposition de certains arbres, à la direction de leurs feuilles, au mouvement ou à la composition du sol, à mille détails qui vous échappent. Soyez-en sûr, je vous conduirai, vous et les vôtres, où vous devez aller ! »

Toutes ces choses étaient dites très-nettement par Harris. Dick Sand et lui, en tête de la troupe, causaient souvent, sans que personne se mêlât à leur conversation. Si le novice éprouvait quelques inquiétudes que l'Américain ne parvenait pas toujours à dissiper, il préférait les garder pour lui seul.

Les 8, 9, 10, 11, 12 avril s'écoulèrent ainsi, sans que le voyage fût marqué par aucun incident. On ne faisait pas plus de huit à neuf milles par douze heures. Les instants consacrés aux repas ou au repos se succédaient régulièrement, et, bien qu'un peu de fatigue se fit déjà sentir, l'état sanitaire était encore fort satisfaisant.

Le petit Jack commençait à souffrir un peu de cette vie des bois, à laquelle il n'était pas accoutumé et qui devenait bien monotone pour lui. Et puis, on n'avait pas tenu toutes les promesses qu'on lui avait faites. Les pantins de caoutchouc, les oiseaux-mouches, tout cela semblait reculer sans cesse. Il avait été question aussi de lui montrer les plus beaux perroquets du monde, et ils ne devaient pas manquer dans ces riches forêts. Où étaient donc les papegais à plumage vert, presque tous originaires de ces contrées, les aras aux joues dénudées, aux longues queues pointues, aux couleurs éclatantes, dont les pattes ne se posent jamais à terre, et les camindés, qui sont plus spéciaux aux contrées tropicales, et les perruches multicolores, à la face emplumée, et enfin tous ces oiseaux bavards, qui, au dire des Indiens, parlent encore la langue des tribus éteintes ?

En fait de perroquets, le petit Jack ne voyait que ces jakos gris-cendré, à queue rouge, qui pullulaient sous les arbres. Mais ces jakos n'étaient pas nouveaux pour lui. On les a transportés dans toutes les parties du monde. Sur les deux continents, ils remplissent les maisons de leur insupportable caquetage, et, de toute la famille des « psittacins », ce sont ceux qui apprennent le plus facilement à parler.

Il faut dire en outre que, si Jack n'était pas content, cousin Bénédicte ne l'était pas davantage. On l'avait un peu laissé courir à droite et à gauche pendant la marche. Cependant, il ne trouvait aucun insecte qui fût digne d'enrichir sa collection. Le soir, les pyrophores eux-mêmes refusaient obstinément de se montrer à lui et de l'attirer par les phosphorescences de

leur corselet. La nature semblait vraiment se jouer du malheureux entomologiste, dont l'humeur devenait massacrante.

Pendant quatre jours encore, la marche vers le nord-est se continua dans les mêmes conditions. Le 16 avril, il ne fallait pas estimer à moins de cent milles le parcours qui avait été fait depuis la côte. Si Harris ne s'était point égaré, — et il l'affirmait sans hésiter, — l'hacienda de San-Felice n'était plus qu'à vingt milles du point où se fit la halte ce jour-là. Avant quarante-huit heures, la petite troupe aurait donc un confortable abri où elle pourrait se reposer enfin de ses fatigues.

Cependant, bien que le plateau eût été presque entièrement traversé dans sa partie moyenne, pas un indigène, pas un nomade ne s'était rencontré sous l'immense forêt..

Dick Sand regretta plus d'une fois, sans en rien dire, de n'avoir pu s'échouer sur un autre point du littoral ! Plus au sud et plus au nord, les villages, les bourgades ou les plantations n'eussent pas manqué, et, depuis longtemps déjà, Mrs. Weldon et ses compagnons auraient trouvé un asile.

Mais, si la contrée semblait être abandonnée de l'homme, les animaux se montrèrent plus fréquemment pendant ces derniers jours. On entendait parfois une sorte de long cri plaintif qu'Harris attribuait à quelques-uns de ces gros tardigrades, hôtes habituels de ces vastes régions boisées, qu'on nomme des *Il aïs* ».

Ce jour-là aussi, pendant la halte de midi, un sifflement passa dans l'air, qui ne laissa pas d'inquiéter Mrs. Weldon, tant il était étrange.

« Qu'est-ce donc ? demanda-t-elle en se levant précipitamment.

- Un serpent ! » s'écria Dick Sand, qui, son fusil armé, se jeta au-devant de Mrs. Weldon.

On pouvait craindre, en effet, que quelque reptile ne se fût glissé dans les herbes jusqu'au lieu de halte. Il n'y aurait eu rien d'étonnant à ce que ce fût un de ces énormes « *sucurus* », sortes de boas, qui mesurent quelquefois quarante pieds de longueur.

Mais Harris rappela aussitôt Dick Sand que les noirs suivaient déjà, et il rassura Mrs. Weldon.

Suivant lui, ce sifflement n'avait pu être produit par un sucuru, puisque ce serpent ne siffle pas ; mais il indiquait la présence de certains quadrupèdes inoffensifs, assez nombreux dans cette contrée.

« Rassurez-vous donc, dit-il, et ne faites aucun mouvement qui puisse effrayer ces animaux.

- Mais quels sont-ils ? demanda Dick Sand, qui se faisait comme une loi de conscience d'interroger et de faire parler l'Américain, — lequel, d'ailleurs, ne se faisait jamais prier pour lui répondre.

- Ce sont des antilopes, mon jeune ami, répondit Harris.

- Oh ! que je voudrais les voir ! s'écria Jack.

- C'est bien difficile, mon petit bonhomme, répliqua l'Américain, très-difficile !

- On peut peut-être essayer de les approcher, ces antilopes sifflantes ? reprit Dick Sand.

- Oh ! vous n'aurez pas fait trois pas, répondit l'Américain en secouant la tête, que toute la bande aura pris la fuite ! Je vous engage donc à ne pas vous déranger ! »

Mais Dick Sand avait ses raisons pour être curieux. Il voulut voir, et, son fusil à la main, il se glissa, dans l'herbe. Tout aussitôt, une douzaine de gracieuses gazelles, à cornes petites et aiguës, passèrent avec la rapidité d'une trombe. Leur pelage, d'un roux ardent, dessina comme un nuage de feu sous le haut taillis de la forêt.

« Je vous avais prévenu, » dit Harris, lorsque le novice revint prendre sa place.

Ces antilopes, si légères à la course, s'il avait été vraiment impossible de les distinguer, il n'en fut pas ainsi d'une autre troupe d'animaux, qui fut signalée le même jour. Ceux-là, on put les voir, — imparfaitement il est vrai, — mais leur apparition amena une discussion assez singulière entre Harris et quelques-uns de ses compagnons.

La petite troupe, vers quatre heures du soir, s'était arrêtée un instant près d'une clairière, lorsque trois ou quatre animaux de grande taille débouchèrent d'un fourré, à une centaine de pas, et détalèrent aussitôt avec une remarquable vitesse.

Malgré les recommandations de l'Américain, cette fois, le novice, ayant vivement épaulé son fusil, fit feu sur l'un de ces animaux. Mais, au moment où le coup partait, l'arme avait été rapidement détournée par Harris, et Dick Sand, si adroit qu'il fût, avait manqué son but.

« Pas de coup de feu ! pas de coup de feu ! avait dit l'Américain.

- Ah ça ! mais ce sont des girafes ! s'écria Dick Sand, sans répondre autrement à l'observation d'Harris.

- Des girafes ! répéta Jack, en se redressant sur la selle du cheval. Où sont-elles, les grandes bêtes ?

- Des girafes ! répondit Mrs. Weldon. Tu te trompes, mon cher Dick. Il n'y a pas de girafes en Amérique.

- En effet, dit Harris, qui paraissait assez surpris, il ne peut y avoir de girafes dans ce pays !

- Mais alors ?... fit Dick Sand.

- Je ne sais vraiment que penser ! répondit Harris. Vos yeux, mon jeune ami, ne vous ont-ils pas abusé, et ces animaux ne seraient-ils pas plutôt des autruches ?

- Des autruches ! répétèrent Dick Sand et Mrs. Weldon en se regardant, très-surpris.

- Oui ! de simples autruches, répéta Harris.

- Mais les autruches sont des oiseaux, reprit Dick Sand, et, par conséquent, elles n'ont que deux pattes !

- Eh bien, répondit Harris, j'ai précisément cru voir que ces animaux qui viennent de s'enfuir si rapidement étaient des bipèdes !

- Des bipèdes ! répondit le novice.

- Il me semble bien avoir aperçu des animaux à quatre pattes, dit alors Mrs. Weldon.

- Moi aussi, ajouta le vieux Tom, dont Bat, Actéon et Austin confirmèrent les paroles.

- Des autruches à quatre pattes ! s'écria Harris en éclatant de rire. Voilà qui serait plaisant !

- Aussi, reprit Dick Sand, avons-nous cru que c'étaient des girafes, et non des autruches.

- Non, mon jeune ami, non ! dit Harris. Vous avez certainement mal vu. Cela s'explique par la rapidité avec laquelle ces animaux se sont enfuis. D'ailleurs, il est arrivé plus d'une fois à des chasseurs se tromper comme vous, et de la meilleure foi du monde ! »

Ce que disait l'Américain était fort plausible. Entre une autruche de grande taille et une girafe de taille moyenne, vues à une certaine distance, il est facile de se méprendre. Qu'il s'agisse d'un bec ou d'un museau, tous deux n'en sont pas moins emmanchés au bout d'un long cou renversé en arrière, et, à la rigueur, on peut dire qu'une autruche n'est qu'une demi-girafe. Il ne lui manque que les pattes de derrière. Donc, ce bipède et ce quadrupède, passant à l'improviste rapidement, peuvent, à la grande rigueur, être pris l'un pour l'autre.

D'ailleurs, la meilleure preuve que Mrs. Weldon et les autres se trompaient, c'est qu'il n'y a pas de girafes en Amérique.

Dick Sand fit alors cette réflexion :

« Mais je croyais que les autruches ne se rencontraient pas plus que les girafes dans le Nouveau-Monde ?

- Si, mon jeune ami, répondit Harris, et précisément l'Amérique du Sud en possède une espèce particulière. A cette espèce appartient le « nandou », que vous venez de voir ! »

Harris disait vrai. Le nandou est un échassier assez commun dans les plaines du Sud-Amérique, et sa chair, lorsqu'il est jeune, est bonne à manger. Cet animal robuste, dont la taille dépasse quelquefois deux mètres, a le bec droit, les ailes longues et formées de plumes touffues de nuance bleuâtre, les pieds formés de trois doigts munis d'ongles, — ce qui le distingue essentiellement des autruches de l'Afrique.

Ces détails, très-exacts, furent donnés par Harris, qui paraissait être fort au courant des mœurs des nandous. Mrs. Weldon et ses compagnons durent convenir qu'ils s'étaient trompés.

« D'ailleurs, ajouta Harris, il est possible que nous rencontrions une autre bande de ces autruches. Eh bien, cette fois, regardez mieux, et ne vous exposez plus à prendre des oiseaux pour des quadrupèdes ! Mais surtout, mon jeune ami, n'oubliez pas mes recommandations, et ne tirez plus sur

quelque animal que ce soit ! Nous n'avons pas besoin de chasser pour nous procurer des vivres, et, je le répète, il ne faut pas que la détonation d'une arme à feu signale notre présence dans cette forêt. »

Dick Sand, cependant, demeurait pensif. Une fois encore, un doute venait de se faire dans son esprit.

Le lendemain, 17 avril, la marche fut reprise, et l'Américain affirma que vingt-quatre heures ne se passeraient pas sans que la petite troupe fût installée dans l'hacienda de San-Felice.

« Là, mistress Weldon, ajouta-t-il, vous recevrez tous les soins nécessaires à votre position, et quelques jours de repos vous remettront tout à fait. Peut-être ne trouverez-vous pas dans cette ferme le luxe auquel vous êtes accoutumée à votre habitation de San-Francisco, mais vous verrez que nos exploitations de l'intérieur ne manquent point de confortable. Nous ne sommes pas absolument des sauvages.

- Monsieur Harris, répondit Mrs. Weldon, si nous n'avons que des remerciements à vous offrir pour votre généreux concours, du moins nous vous les offrirons de bon cœur. Oui ! il est temps que nous arrivions !

- Vous êtes bien fatiguée, mistress Weldon ?

- Moi, peu importe ! répondit Mrs. Weldon, mais je m'aperçois que mon petit Jack s'épuise peu à peu ! La fièvre commence à le prendre à certaines heures !

- Oui, répondit Harris, et, quoique le climat de ce plateau soit très-sain, il faut bien avouer qu'en mars et en avril il y règne des fièvres intermittentes.

- Sans doute, dit alors Dick Sand, mais aussi la nature, qui est toujours et partout prévoyante, a-t-elle mis le remède près du mal !

- Et comment cela, mon jeune ami ? demanda Harris, qui semblait ne pas comprendre.

- Ne sommes-nous donc pas dans la région des quinquinas ? répondit Dick Sand.

- En effet, dit Harris, vous avez parfaitement raison. Les arbres qui fournissent la précieuse écorce fébrifuge sont ici chez eux.

- Je m'étonne même, ajouta Dick Sand, que nous n'en ayons pas encore vu un seul !

- Ah ! mon jeune ami, répondit Harris, ces arbres ne sont pas faciles à distinguer. Bien qu'ils soient souvent de haute taille, que leurs feuilles soient grandes, leurs fleurs roses et odorantes, on ne les découvre pas aisément. Il est rare qu'ils poussent par groupes. Ils sont plutôt disséminés dans les forêts, et les Indiens, qui font la récolte du quinquina, ne peuvent les reconnaître qu'à leur feuillage toujours vert.

- Monsieur Harris, dit Mrs. Weldon, si vous voyez un de ces arbres, vous me le montrerez.

- Certainement, mistress Weldon, mais vous trouverez à l'hacienda du sulfate de quinine. Cela vaut encore mieux, pour couper la fièvre, que la simple écorce de l'arbre<sup>22</sup>.

Cette dernière journée de voyage s'écoula sans autre incident. Le soir arriva, et la halte fut organisée pour la nuit comme d'habitude. Jusqu'alors, il n'avait pas plu, mais le temps se préparait à changer, car une buée chaude s'éleva du sol et forma bientôt un épais brouillard.

On touchait, en effet, à la saison des pluies. Heureusement, le lendemain, un confortable abri serait hospitalièrement offert à la petite troupe. Ce n'étaient plus que quelques heures à passer.

Bien que, selon Harris, qui ne pouvait établir son calcul que d'après le temps qu'avait duré le voyage, on ne dût plus être qu'à six milles de l'hacienda, les précautions ordinaires furent prises pour la nuit. Tom et ses compagnons durent veiller l'un après l'autre. Dick Sand tint à ce que rien ne fût négligé à cet égard. Moins que jamais, il ne voulut se départir de sa prudence habituelle, car un terrible soupçon s'incrétait dans son esprit ; mais il ne voulait rien dire encore.

La couchée avait été faite au pied d'un bouquet de grands arbres. La fatigue aidant, Mrs. Weldon et les siens dormaient déjà, lorsqu'ils furent réveillés par un grand cri.

« Eh ! qu'y a-t-il ? demanda vivement Dick Sand, qui fut debout, le premier de tous.

- C'est moi ! c'est moi qui ai crié ! répondit cousin Bénédict.

- Et qu'avez-vous ? demanda Mrs. Weldon.

- Je viens d'être mordu !

- Par un serpent ?... demanda avec effroi Mrs. Weldon.

- Non, non ! Ce n'est pas un serpent, mais un insecte, répondit cousin Bénédict. Ah ! je le tiens ! je le tiens !

- Eh bien, écrasez votre insecte, dit Harris, et laissez-nous dormir, monsieur Bénédict !

- Écraser un insecte ! s'écria cousin Bénédict. Non pas ! non pas ! Il faut voir ce que c'est !

- Quelque moustique ! dit Harris en haussant les épaules.

- Point ! C'est une mouche, répondit cousin Bénédict, et une mouche qui doit être très-curieuse ! »

Dick Sand avait allumé une petite lanterne portative, et il l'approcha du cousin Bénédict.

« Bonté divine ! s'écria celui-ci. Voilà qui me console de toutes mes déceptions ! J'ai donc enfin fait une découverte ! »

Le brave homme délirait. Il regardait sa mouche en triomphateur ! Il l'eût baisée volontiers !

« Mais qu'est-ce donc ? demanda Mrs. Weldon.

- Un diptère, cousine, un fameux diptère ! »

Et le cousin Bénédict montra une mouche plus petite qu'une abeille, de couleur terne, rayée de jaune à la partie inférieure de son corps.

« Elle n'est pas venimeuse, cette mouche ? demanda Mrs. Weldon.

- Non, cousine, non, du moins pour l'homme. Mais pour les animaux, pour des antilopes, pour des buffles, même pour des éléphants, c'est autre chose ! Ah ! l'adorable insecte !

- Enfin, demanda Dick Sand, nous direz-vous, monsieur Bénédict, quelle est cette mouche ?

- Cette mouche, répondit l'entomologiste, cette mouche, que je tiens entre mes doigts, cette mouche !... c'est une tsetsé ! C'est ce fameux diptère qui est l'honneur d'un pays, et, jusqu'ici, on n'a jamais encore trouvé de tsetsé en Amérique ! »

Dick Sand n'osa pas demander au cousin Bénédict en quelle partie du monde se rencontrait uniquement cette redoutable tsetsé !

Et lorsque ses compagnons, après cet incident, eurent repris leur sommeil interrompu, Dick Sand, malgré la fatigue qui l'accablait, ne ferma plus l'œil de toute la nuit !

# CHAPITRE XVIII

## LE MOT TERRIBLE !

Il était temps d'arriver. Une extrême lassitude mettait Mrs. Weldon dans l'impossibilité de poursuivre plus longtemps un voyage fait dans de si pénibles conditions. Son petit garçon, très-rouge pendant les accès de fièvre, très-pâle pendant les intermittences, faisait peine à voir. Sa mère, extrêmement inquiète, n'avait pas voulu abandonner Jack, même aux soins de la bonne Nan. Elle le tenait à demi couché dans ses bras.

Oui ! il était temps d'arriver ! Mais, à s'en rapporter à l'Américain, le soir même de ce jour qui se levait, le soir de ce 18 avril, la petite troupe serait enfin à l'abri dans l'hacienda de San-Felice.

Douze jours de voyage pour une femme, douze nuits passées en plein air, c'était là de quoi accabler Mrs. Weldon, si énergique qu'elle fût. Mais, pour un enfant, c'était pis, et la vue du petit Jack malade, auquel manquaient les soins les plus élémentaires, eût suffi à la briser.

Dick Sand, Nan, Tom, ses compagnons avaient mieux supporté les fatigues du voyage.

Les vivres, bien qu'ils commençassent à s'épuiser, ne leur avaient point fait défaut, et leur état était satisfaisant.

Quant à Harris, il semblait fait aux épreuves de ces longs parcours à travers les forêts, et il ne paraissait pas que la fatigue eût prise sur lui. Seulement, à mesure qu'il se rapprochait de l'hacienda, Dick Sand observa qu'il était plus préoccupé et de moins franche allure qu'auparavant. Le contraire aurait été plus naturel. C'était, du moins, l'opinion du jeune

novice, devenu plus que défiant à l'égard de l'Américain. Et cependant, quel intérêt eût pu porter Harris à les tromper ? Dick Sand n'aurait pu l'expliquer, mais il surveillait leur guide de très-près.

L'Américain, probablement, se sentait mal vu de Dick Sand, et, sans doute, c'était cette défiance qui le rendait plus taciturne encore auprès de son « jeune ami ».

La marche avait été reprise.

Dans la forêt, moins épaisse, les arbres s'éparpillaient par groupes, et ne formaient plus d'impénétrables masses. Était-ce donc la véritable pampa, dont Harris avait parlé ?

Pendant les premières heures de la journée, aucun incident ne vint aggraver les inquiétudes de Dick Sand. Seulement, deux faits furent observés par lui. Peut-être n'avaient-ils pas une grande importance, mais, dans les conjonctures actuelles, aucun détail n'était à négliger.

Ce fut l'allure de Dingo, qui, tout d'abord, attira plus spécialement l'attention du jeune novice.

En effet, le chien, qui pendant tout ce parcours avait semblé suivre une piste, devint tout autre, et cela presque soudain. Jusqu'alors, le nez au sol, le plus souvent, flairant les herbes ou les arbustes, ou il se taisait ou il faisait entendre une sorte d'abolement lamentable, comme eût été l'expression d'une douleur ou d'un regret.

Or, ce jour-là, les aboiements du singulier animal redevinrent éclatants, parfois furieux, tels qu'ils étaient autrefois, lorsque Negoro paraissait sur le pont du *Pilgrim*.

Un soupçon traversa l'esprit de Dick Sand, et il fut confirmé dans ce soupçon par Tom, qui lui dit :

« Voilà qui est singulier, monsieur Dick ! Dingo ne flaire plus le sol comme il faisait hier encore ! Il a le nez au vent, il est agité, son poil se hérise ! On dirait qu'il sent de loin...

- Negoro, n'est-ce pas ? répondit Dick Sand, qui saisit le bras du vieux noir et lui fit signe de parler à voix basse.

- Negoro, monsieur Dick. Ne peut-il se faire qu'il ait suivi nos traces ?...

- Oui, Tom, et qu'en ce moment même, il ne soit pas très-éloigné ?

- Mais... pourquoi ? dit Tom.

- Ou Negoro ne connaissait pas ce pays, reprit Dick Sand, et alors il avait tout intérêt à ne pas nous perdre de vue...

- Ou ?... fit Tom, qui regardait anxieusement le novice.

- Ou, reprit Dick Sand, il le connaissait, et alors....

- Mais comment Negoro connaîtrait-il cette contrée ? Il n'y est jamais venu !

- N'y est-il jamais venu ? murmura Dick Sand. Enfin, un fait incontestable, c'est que Dingo agit comme si cet homme qu'il déteste s'était rapproché de nous ! »

Puis, s'interrompant pour appeler le chien, qui, après quelque hésitation, vint à lui :

« Eh ! dit-il, Negoro ! Negoro ! »

Un furieux aboiement fut la réponse de Dingo. Ce nom fit sur lui son effet habituel, et il s'élança en avant, comme si Negoro eût été caché derrière quelque fourré.

Harris avait vu toute cette scène. Les lèvres un peu serrées, il s'approcha du novice.

« Que demandez-vous donc à Dingo ? dit-il.

- Oh ! presque rien, monsieur Harris, répondit le vieux Tom, en plaisantant. Nous lui demandons des nouvelles de ce compagnon de bord que nous avons perdu !

- Ah ! fit l'Américain, ce Portugais, ce cuisinier du bord dont vous m'avez déjà parlé ?

- Oui, répondit Tom. On dirait, à entendre Dingo, que Negoro est dans le voisinage !

- Comment aurait-il pu arriver jusqu'ici ? répondit Harris. Il n'était jamais venu dans ce pays, que je sache !

- A moins qu'il nous l'ait caché ? répondit Tom.

- Ce serait étonnant, dit Harris. Mais, si vous le voulez, nous allons battre ces taillis. Il est possible que ce pauvre diable ait besoin de secours, qu'il soit en détresse....

- C'est inutile, monsieur Harris, répondit Dick Sand. Si Negoro a su venir jusqu'ici, il saura aller plus loin. Il est homme à se tirer d'affaire !

- Comme vous le voudrez, répondit Harris.

- Allons, Dingo, tais-toi, » ajouta brièvement Dick Sand pour terminer la conversation.

La seconde observation qui fut faite par le novice se rapportait au cheval de l'Américain.

Il ne semblait pas « qu'il sentît l'écurie », comme font les animaux de son espèce. Il ne humait pas l'air, il ne pressait pas son allure, il ne dilatait pas ses naseaux, il ne poussait pas de ces hennissements qui indiquent la fin d'un voyage. A le bien observer, il paraissait être aussi indifférent que si l'hacienda, à laquelle il était allé plusieurs fois cependant, et qu'il devait connaître, eût été à quelques centaines de milles encore.

« Ce n'est point un cheval qui arrive ! » pensa le jeune novice.

Et, cependant, suivant ce qu'Harris avait dit la veille, il ne restait plus que six milles à faire, et sur ces derniers six milles, à cinq heures du soir, quatre avaient été certainement franchis.

Or, si le cheval ne sentait rien de l'écurie, dont il devait avoir grand besoin, rien non plus n'annonçait les approches d'une grande exploitation, telle que devait être l'hacienda de San-Felice.

Mrs. Weldon, tout indifférente qu'elle fût alors à ce qui n'était pas son enfant, fut frappée de voir encore la contrée si déserte. Quoi ! pas un indigène, pas un des serviteurs de l'hacienda, à une si médiocre distance ! Harris s'était-il égaré ? Non ! Elle repoussa cette idée. Un nouveau retard, c'eût été la mort de son petit Jack !

Cependant, Harris allait toujours en avant ; mais il semblait observer les profondeurs du bois, et regarder à droite, à gauche, comme un homme qui n'est pas sûr de lui... ou de sa route !

Mrs. Weldon ferma les yeux pour ne plus le voir.

Après une plaine large d'un mille, la forêt, sans être aussi épaisse que dans l'ouest, avait reparu, et la petite troupe s'enfonça de nouveau sous les grands arbres.

A six heures du soir, on était arrivé auprès d'un fourré qui paraissait avoir récemment livré passage à une bande de puissants animaux.

Dick Sand observa très-attentivement autour de lui.

A une hauteur qui dépassait de beaucoup la taille humaine, les branches étaient arrachées ou brisées. En même temps, les herbes, violemment écartées, laissaient voir sur le sol, un peu marécageux, des empreintes de pas qui ne pouvaient être ceux de jaguars ou de couguars.

Étaient-ce donc des « aïs » ou quelques autres tardigrades dont le pied avait ainsi marqué le sol ? Mais comment expliquer alors le bris des branches à une telle hauteur ?

Des éléphants auraient pu, sans doute, laisser de telles empreintes, imprimer ces larges traces, faire une trouée pareille dans l'impénétrable taillis. Mais de ces éléphants, il ne s'en trouve pas en Amérique. Ces énormes pachydermes ne sont point originaires du Nouveau-Monde. On ne les y a jamais acclimatés, non plus.

L'hypothèse que des éléphants eussent passé là était absolument inadmissible.

Quoi qu'il en fût, Dick Sand ne fit point connaître ce que cet inexplicable fait lui donna à penser. Il n'interrogea même pas l'Américain à cet égard. Qu'attendre d'un homme qui avait essayé de lui faire prendre des girafes pour des autruches ? Harris eût encore donné là quelque explication, plus ou moins bien imaginée, qui n'aurait rien changé à la situation.

Quoi qu'il en soit, l'opinion de Dick fut faite sur Harris. Il sentait en lui un traître ! Il n'attendait qu'une occasion pour mettre à nu sa déloyauté, pour en avoir raison, et tout lui disait que cette occasion était proche.

Mais quel pouvait être le but secret d'Harris ? Quel avenir attendait donc les survivants du *Pilgrim* ? Dick Sand se répétait que sa responsabilité n'avait pas cessé avec le naufrage. Il lui faudrait encore, et plus que jamais, pourvoir au salut de ceux que l'échouage avait jetés sur cette côte ! Cette femme, ce jeune enfant, ces noirs, tous ses compagnons d'infortune, c'était lui seul qui devait les sauver ! Mais s'il pouvait tenter quelque chose à bord, s'il pouvait agir en marin, ici, au milieu des terribles épreuves qu'il entrevoyait, quel parti prendrait-il ?

Dick Sand ne voulut pas fermer les yeux devant l'effroyable réalité que chaque instant rendait plus indiscutable. Le capitaine de quinze ans qu'il avait été sur le *Pilgrim*, il le redevenait dans ces conjonctures ! Mais il ne voulut rien dire qui pût alarmer la pauvre mère, avant que le moment fût venu d'agir !

Et il ne dit rien, même quand, arrivé sur les bords d'un cours d'eau assez large, précédant la petite troupe d'une centaine de pas, il aperçut d'énormes animaux qui se précipitaient sous les grandes herbes de la berge.

« Des hippopotames ! des hippopotames ! » allait-il s'écrier.

Et c'étaient bien de ces pachydermes à grosse tête, à large museau renflé, dont la bouche est armée de dents qui la dépassent de plus d'un pied, qui sont trapus sur leurs jambes courtes, dont la peau, dépourvue de poils, est d'un roux tanné ! Des hippopotames en Amérique !

On continua de marcher pendant toute la journée, mais péniblement. La fatigue commençait à retarder même les plus robustes. Il était vraiment temps qu'on arrivât, ou bien on serait forcé de s'arrêter.

Mrs. Weldon, uniquement occupée de son petit Jack, ne sentait peut-être pas la fatigue, mais ses forces étaient épuisées. Tous, plus ou moins, étaient rendus. Dick Sand résistait par une suprême énergie morale, puisée dans le sentiment du devoir.

Vers quatre heures du soir, le vieux Tom trouva, dans l'herbe, un objet qui attira son attention. C'était une arme, une sorte de couteau, d'une forme particulière, formé d'une large lame courbe, emmanchée dans un carré d'ivoire assez grossièrement ornementé.

Ce couteau, Tom le porta à Dick Sand, qui le prit, l'examina, et, finalement, le montra à l'Américain, disant :

« Sans doute, les indigènes ne sont pas loin !

- En effet, répondit Harris, et cependant...

- Cependant ?... répéta Dick Sand, qui regarda Harris bien en face.

- Nous devrions être tout près de l'hacienda, reprit Harris en hésitant, et je ne reconnais pas.

- Vous êtes-vous donc égaré ? demanda vivement Dick Sand.

- Egaré, non... L'hacienda ne doit pas être à plus de trois milles, maintenant. Mais j'ai voulu prendre par le plus court, à travers la forêt, et j'ai peut-être eu tort !

- Peut-être, répondit Dick Sand.

- Je ferais bien, je pense, d'aller en avant, dit Harris.

- Non, monsieur Harris, ne nous séparons pas, répondit Dick Sand d'un ton décidé.

- Comme vous voudrez ! reprit l'Américain. Mais, pendant la nuit, il me sera difficile de vous guider.

- Qu'à cela ne tienne ! répondit Dick Sand. Nous allons faire halte. Mrs. Weldon consentira à passer une dernière nuit sous les arbres, et demain, lorsqu'il fera grand jour, nous nous remettrons en route ! Deux ou trois milles encore, ce sera l'affaire d'une heure !

- Soit, » répondit Harris.

En ce moment, Dingo fit entendre des aboiements furieux.

« Ici, Dingo, ici ! cria Dick Sand. Tu sais bien qu'il n'y a personne, et que nous sommes dans le désert ! »

Cette dernière halte fut donc décidée. Mrs. Weldon laissa faire ses compagnons sans prononcer une parole. Son petit Jack, assoupi par la fièvre, reposait entre ses bras.

On chercha le meilleur emplacement pour y passer la nuit.

Ce fut sous un large bouquet d'arbres que Dick Sand songea à tout disposer pour la couchée. Mais le vieux Tom, qui s'occupait avec lui de ces préparatifs, s'arrêta tout à coup, s'écriant :

« Monsieur Dick ! Voyez ! voyez !

- Qu'y a-t-il, mon vieux Tom ? demanda Dick Sand, du ton calme d'un homme qui s'attend à tout.

- Là... là... fit Tom... sur ces arbres... des taches de sang !.. Et... à terre... des membres mutilés !... »

Dick Sand se précipita vers l'endroit que désignait le vieux Tom. Puis, revenant à lui :

« Tais-toi, Tom, tais-toi ! » dit-il.

En effet, il y avait là, sur le sol, des mains coupées ; et, auprès de ces débris humains, quelques fourches brisées, une chaîne rompue !

Mrs. Weldon, heureusement, n'avait rien vu de cet horrible spectacle.

Quant à Harris, il se tenait à l'écart, et qui l'eût observé en ce moment aurait été frappé du changement qui s'était fait en lui. Sa face avait quelque chose de féroce.

Dingo, lui, avait rejoint Dick Sand, et, devant ces restes sanglants, il aboyait avec rage.

Le novice eut beaucoup de peine à le chasser.

Cependant, le vieux Tom, à la vue de ces fourches, de cette chaîne brisée, était resté immobile, comme si ses pieds se fussent enracinés dans le sol. Les yeux démesurément ouverts, les mains crispées, il regardait, murmurant ces incohérentes paroles :

« J'ai vu... déjà vu... ces fourches.... tout petit... j'ai vu !... »

Et, sans doute, les souvenirs de sa première enfance lui revenaient vaguement. Il cherchait à se rappeler !... Il allait parler !...

« Tais-toi, Tom ! répéta Dick Sand. Pour mistress Weldon, pour nous tous, tais-toi ! »

Et le novice emmena le vieux noir.

Un autre lieu de halte fut choisi, à quelque distance, et tout fut disposé pour la nuit.

Le repas fut préparé, mais on y toucha à peine. La fatigue l'emportait sur la faim. Tous étaient sous une indéfinissable impression d'inquiétude qui touchait à la terreur.

L'obscurité se fit peu à peu. Bientôt elle fut profonde. Le ciel était couvert de gros nuages orageux. Entre les arbres, dans l'horizon de l'ouest, on voyait s'enflammer quelques éclairs de chaleur. Le vent tombé, pas une feuille ne remuait aux arbres. Un silence absolu succédait aux bruits du jour, et on eût pu croire que la lourde atmosphère, saturée d'électricité, devenait impropre à la transmission des sons.

Dick Sand, Austin, Bat veillaient ensemble. Ils cherchaient à voir, à entendre, dans cette profonde nuit, si une lueur quelconque ou quelque bruit

suspect auraient frappé leurs yeux ou leurs oreilles. Rien ne troublait ni le calme ni l'obscurité de la forêt.

Tom, non pas assoupi, mais absorbé dans ses souvenirs, la tête courbée, demeurait immobile, comme s'il eût été frappé de quelque coup subit.

Mrs. Weldon berçait son enfant dans ses bras et n'avait de pensées que pour lui.

Seul, cousin Bénédicte dormait peut-être, car seul il ne subissait pas l'impression commune. Sa faculté de pressentir n'allait pas si loin.

Tout à coup, vers onze heures, un rugissement prolongé et grave se fit entendre, auquel se mêlait une sorte de frémissement plus aigu.

Tom se dressa tout debout, et sa main se tendit vers un épais fourré, distant d'un mille au plus.

Dick Sand lui saisit le bras, mais il ne put empêcher Tom de crier à haute voix :

« Le lion ! le lion ! »

Ce rugissement, qu'il avait si souvent entendu dans son enfance, le vieux noir venait de le reconnaître !

« Le lion ! » répéta-t-il.

Dick Sand, incapable de se maîtriser plus longtemps, se précipita, le coutelas à la main, vers la place qu'occupait Harris....

Harris n'était plus là, et son cheval avait disparu avec lui.

Une sorte de révolution se fit dans l'esprit de Dick Sand... Il n'était pas où il avait cru être !

Ainsi, ce n'était point à la côte américaine que le *Pilgrim* avait atterri ! Ce n'était pas l'île de Pâques, dont le novice avait relevé la position en mer, mais quelque autre île, précisément située à l'ouest de ce continent, comme l'île de Pâques est située à l'ouest de l'Amérique !

La boussole l'avait trompé pendant une partie du voyage, on sait pourquoi ! Entraîné par la tempête sur une fausse route, il avait dû tourner le cap Horn, et, de l'océan Pacifique, il était passé dans l'Atlantique ! La vitesse de son navire, qu'il ne pouvait qu'imparfaitement estimer, avait été doublée, à son insu, par la force de l'ouragan !

Voilà pourquoi les arbres à caoutchouc, les quinquinas, les produits du Sud-Amérique manquaient à cette contrée, qui n'était ni le plateau d'Atacama, ni la pampa bolivienne !

Oui ! c'étaient des girafes, non des autruches, qui avaient fui dans la clairière ! C'étaient des éléphants qui avaient traversé l'épais taillis ! C'étaient des hippopotames, dont Dick Sand avait troublé le repos sous les grandes herbes ! C'était la tsetse, ce diptère recueilli par Bénédict, la redoutable tsetse, qui fait périr sous ses piqûres les animaux des caravanes !

Enfin, c'était bien le rugissement du lion qui venait d'éclater à travers la forêt ! Et ces fourches, ces chaînes, ce couteau de forme singulière, c'étaient les engins du marchand d'esclaves ! Ces mains mutilées, c'étaient des mains de captifs !

Le Portugais Negoro et l'Américain Harris devaient être d'accord !

Et ces mots terribles, devinés par Dick Sand, s'échappèrent enfin de ses lèvres :

« L'Afrique ! L'Afrique équatoriale ! L'Afrique des traitants et des esclaves !

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE



J. HETZEL ET C<sup>ie</sup>, 18, RUE JACOB

SEUL JOURNAL COURONNÉ  
PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

26 vol. MAGASIN ILLUSTRÉ 26 vol.

D'ÉDUCATION  
ET  
DE RÉCRÉATION

DÉPARTEMENTS  
16 fr.

Journal de toute la famille

PARIS  
14 fr.

*Encyclopédie morale de l'Enfance et de la Jeunesse*

PUBLIÉ PAR

JEAN MACÉ — P.-J. STAHL — JULES VERNE

AVEC LE CONCOURS DES ÉCRIVAINS, SAVANTS ET ARTISTES LES PLUS RÉPUTÉS

Il paraît une livraison de 32 pages tous les quinze jours, depuis le  
20 mars 1864; soit un beau volume album tous les six mois.

*Les 26 volumes parus contiennent 40 grands ouvrages,  
550 contes et articles divers, et environ 3,080 gravures de nos  
premiers artistes.*

ABONNEMENT ANNUEL

Paris : 14 fr. — Départements : 16 fr.

UNION POSTALE : 17 FR.

Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> janvier ou du 1<sup>er</sup> juillet  
de chaque année.

Volume br., 7 fr.; cart. toile, tr. dor., 10 fr.; rel., tr. dor., 12 fr.

COLLECTION COMPLÈTE : 26 VOLUMES

Brochés : 182 fr.; cart. toile, tr. dor. : 260 fr.; reliés, tr. dor. : 312 fr.

*Les tomes I à X forment une série complète.*



LES TOMES I à XXVI

RENFERMENT COMME ŒUVRES PRINCIPALES

Les Aventures du Capitaine Hatteras, Les Enfants du Capitaine Grant, Vingt mille lieues sous les mers, Aventures de trois Russes et de trois Anglais, Le pays des Fourrures, L'Île mystérieuse, Michel Strogoff, Hector Sarvadac, de Jules VERNE. — La Morale familière, Les Contes Anglais, La Famille Chester, L'Histoire d'un Ane et de deux jeunes Filles, Une Affaire difficile à arranger, de P.-J. STAHL. — La Roche aux Mouettes, de Jules SANDEAU. — Le Nouveau Robinson Suisse, de STAHL et MULLER. — Romain Kalbris, d'Hector MALOT. — Histoire d'une Maison, de VIOULET-LE-DUC. — Les Serviteurs de l'Estomac, Le Géant d'Alsace, Le Gulf-Stream, etc., de Jean MACÉ. — Le Denier de la France, La Chasse, Le Travail et la Douleur, A Madame la Reine, La Fée Béquillette, etc., de E. LEGOUVÉ. — Petit Enfant, petit Oiseau, La Sœur aînée, etc., poésies de Victor DE LAPRADE. — La Jeunesse des Hommes célèbres, de MULLER. — Aventures d'un jeune Naturaliste, Entre Frères et Sœurs, Voyages et Aventures de deux enfants dans un parc, de Lucien BIART. — Causeries d'Economie pratique, de Maurice BLOCK. — La Justice des choses, de Lucie B<sup>re</sup>. — Les Aventures d'un Grillon, par le Docteur CANDÈZE. — Vieux souvenirs, Départ pour la Campagne, Bébé aime le rouge, etc., de Gustave DROZ. — Le Pacha berger, par E. LABOULAYE. — La Musique au foyer, par LACOME. — Histoire d'un Aquarium, Les Clients d'un vieux Poirier, de E. VAN BRUYSSSEL. — Le Chalet des Sapins, de Prosper CHAZEL. — L'Odyssée de Pataud et de son chien Fricot, de P.-J. STAHL et CHAM. — Le petit Roi, de S. BLANDY. — L'Ami Kips, de G. ASTON. — La Grammaire de M<sup>lle</sup> Lili, de Jean MACÉ. — Un premier Symptôme, Sur la Politesse, Lettre à M<sup>lle</sup> Lili, de E. LEGOUVÉ. — Histoire de Bebel, Une lettre inédite, Septante fois sept, de Ch. DICKENS, etc., etc. — C'est-à-dire une Bibliothèque complète de l'Enfance et de la Jeunesse.

Les petites Sœurs et petites Mamans, Les Tragédies enfantines, Les Scènes familiales et autres séries de dessins, par FROELICH, FROMENT, DETAILLE; textes de STAHL.

LES TOMES XXVII & XXVIII CONTIENDRONT

*Un Héros de quinze ans*, ouvrage inédit, de Jules VERNE. — *Maroussia*, par P.-J. STAHL, d'après une *Légende russe*, dessins par Th. SCHULER. — *Mémoires d'un Écolier américain*, par Th. BELEY ALDRICH, traduit par Th. BENTZON, dessins par J. DAVIS. — *Les Quatre filles du docteur Marsh*, par P.-J. STAHL, d'après une traduction de LERMONT, dessins par MARIE. — *M. Gustelé et sa Sœur*, album; texte par P.-J. STAHL, dessins par FROELICH. — *Contes et nouvelles*, par H. FAUQUEZ, etc., etc., etc.

J. HETZEL ET C<sup>ie</sup>, 18, RUE JACOB

# CAHIERS

## D'UNE ÉLÈVE DE SAINT-DENIS

Cours complet et gradué d'Éducation  
POUR LES FILLES ET POUR LES GARÇONS

A suivre en six années

*Soit dans la Pension, soit dans la Famille*

PAR DEUX ANCIENNES ÉLÈVES DE LA MAISON DE LA LÉGION D'HONNEUR  
ET PAR

LOUIS BAUDE, ancien professeur au Collège Stanislas.

17 Volumes in-18.— Brochés, 57 fr.; cartonnés, 61 fr. 50

*Chaque volume se vend séparément*

### CAHIERS PRÉLIMINAIRES

**Cours de Lecture (1<sup>re</sup> partie).** — Syllabaire. — Alphabet illustré. — Signes orthographiques. — Premières lectures courantes. — Contes moraux. — Maximes. — Lectures instructives. — Fêtes et solennités de l'Église pendant les quatre saisons de l'année. — Lectures récréatives. — Les jeux de l'enfance. — (Broché, 2 fr.; cart., 2 fr. 25.)

**Instruction élémentaire (2<sup>e</sup> partie).** — Religion. — Éducation. — Instruction. — Des premiers nombres et des premiers chiffres. — Des cinq sens. — Du temps et de ses divisions. — De l'univers ou de la création. — Les quatre éléments. — Les cinq parties du monde. — Des différents noms qu'on donne à l'eau. — Phénomènes atmosphériques et souterrains. — Exercices de mémoire. — Lectures. — (Broché, 3 fr.; cart., 3 fr. 25.)

**Instruction élémentaire (3<sup>e</sup> partie).** — Religion. — Éducation. — Instruction. — Les trois règnes de la nature. — Minerais et métaux. — Fleurs des champs et des jardins. — Arbres et arbrisseaux. — Oiseaux, insectes, poissons, reptiles, quadrupèdes. — Connaissance élémentaire des chiffres et des nombres. — Exercices de mémoire. — Lectures récréatives. — Curiosités d'Histoire naturelle. — (Broché, 3 fr.; cart., 3 fr. 25.)

**Cours d'Écriture (4<sup>e</sup> partie),** accompagné de gravures dans le texte et de trente-deux planches de modèles. — Notions préliminaires. — Objets et instruments nécessaires pour écrire. — Formes et variantes de l'écriture anglaise. — Des diverses positions et de la manière de tenir sa plume pour écrire l'anglaise. — Principes généraux de l'écriture anglaise. — Des différentes grosseurs d'écriture. — Étude des minuscules. — Étude des majuscules. — Des chiffres de l'anglaise. — De l'expédiée ou cursive anglaise. — Des différentes grosseurs d'anglaise au-dessus du demi-fin. — Des écritures fortes (bâtarde, coulée, ronde et gothique). — De l'emploi, dans l'écriture, des accents, de la ponctuation et d'autres signes se rapportant aux lettres elles-mêmes ou qui en sont dépendants. — (Broché, 5 fr.; cart., 5 fr. 50.)



## ENFANCE, JEUNESSE — LIBRAIRIE SPÉCIALE

### **Première année** (*Tomes I et II*). — Introduction. — Grammaire française.

Dictées. — Histoire sainte. — Mappemonde. — Géographie de l'histoire sainte. — Anciennes divisions de la France par provinces. — Division de la France par départements. — Table chronologique des rois de France. — Arithmétique. — Système métrique. — Lectures et exercices de mémoire. — Etymologies. — (Tome I, broché, 1 fr. 50; cart., 1 fr. 75. — Tome II, broché, 2 fr. 50; cart., 2 fr. 75.)

### **Deuxième année** (*Tomes III et IV*). Grammaire française. — Dictées. —

Histoire sainte. — Histoire ancienne. — Ères chronologiques. — Mythologie. — Etudes préparatoires à l'Histoire de France. — Cosmographie. — Arithmétique. — Géographie de l'Asie Mineure. — Départements et arrondissements de la France. — Géographie de la France. — Lectures. — Etymologies. — (Chaque tome, broché, 2 fr. 50; cart., 2 fr. 75.)

### **Troisième année** (*Tomes V et VI*). — Grammaire française. — Histoire

ancienne. — Histoire romaine. — Histoire de l'Eglise. — Cosmographie. — Arithmétique. — Etudes préparatoires de l'Histoire de France. — Paris et ses monuments. — Lectures. — Etymologies. — (Tome V, broché, 3 fr.; cart., 3 fr. 25. — Tome VI, broché, 3 fr. 50; cart., 3 fr. 75.)

### **Quatrième année** (*Tomes VII et VIII*). — Récapitulation de l'Histoire

ancienne. — Histoire du moyen âge. — Histoire de l'Eglise. — Géographie de l'Europe. — France provinciale et départementale. — Histoire naturelle. — Précis de l'histoire de la langue française. — Traité de versification. — Lectures. — Etymologies. — (Chaque vol., br., 3 fr. 50; cart., 3 fr. 75.)

### **Cinquième année** (*Tomes IX et X*). — Histoire moderne. — Histoire de

l'Eglise. — Géographie de l'Amérique et de l'Océanie. — Curiosités historiques. — Botanique. — Zoologie. — Principales inventions et découvertes. — Lectures. — Etymologies. (Tome IX, broché, 3 fr. 50; cart., 3 fr. 75. — Tome X, broché, 4 fr.; cart., 4 fr. 25.)

### **Sixième année** (*Tomes XI et XII*). — Principes de littérature. — His-

toire de la littérature ancienne et française. — Introduction à la Philosophie. — Philosophie. — Table chronologique des principaux événements de l'histoire contemporaine depuis 1789. — Bibliographie. — Philologie des langues européennes. — Précis de l'histoire générale des études. — Biographie des femmes célèbres. — Notions géographiques complémentaires. — Morceaux choisis. — Etymologies. — (Chaque volume, broché, 4 fr. 50; cart., 4 fr. 75.)

### **Cahier complémentaire.** — Considérations générales. — Histoire de

l'architecture. — De la Sculpture. — De la Peinture. — Gravure. — Lithographie. — Histoire de la Musique. — Astronomie. — Archéologie. — Numismatique. — Paléographie. — Minéralogie. — Algèbre et Géométrie. — De la vapeur et de ses applications. — Télégraphie électrique. — Galvanoplastie. — De la chloroformisation. — De la photographie et de l'aérostation. — (Broché, 5 fr.; cart., 5 fr. 25.)



J. HETZEL ET Cie, 18, RUE JACOB

## ÉTUDES D'APRÈS LES GRANDS MAÎTRES

Dessins par A. COLIN

*Professeur de dessin à l'École polytechnique*

ALBUM IN-FOLIO, 20 PLANCHES. — Cartonné bradel, 20 francs

Cartonné toile, tranches dorées, 22 francs

Chaque planche collée sur carton, avec texte au dos, 1 fr. 25.

### SOMMAIRE DES PLANCHES

Tête de jeune homme vue de profil (*Léonard de Vinci*). — Étude pour la figure de Bramante, qui se trouve dans la dispute du Saint-Sacrement (*Raphaël*). — Tête de jeune femme les yeux baissés (*Federigo Barocci*). — Enfant ailé assis, tenant un aigle; enfant tenant un lion ailé (*il Correggio*). — Première pensée de la figure du Christ remettant les clefs à Saint-Pierre (*Raphaël*). — Tête de vieillard coiffée d'une toque (*Lorenzo di Credi*). — Étude d'une tête d'enfant (*Pierre-Paul Rubens*). — Tête de vieille femme coiffée d'une draperie (*Cardi Ludovico da Cigoli*). — Étude d'après nature pour un Christ mort (*Michel-Ange Buonarroti*). — La vierge et l'enfant Jésus (*Raffaello Sanzio*). — Tête de vieillard chauve, vue de trois quarts (*Léonard de Vinci*). — Buste de jeune femme, la tête inclinée en avant (*Francesco Mazzola, dit il Parmigianino*). — Homme nu assis, vu de face jusqu'aux genoux (*il Correggio*). — Homme debout appuyé contre un mur (*Tiziano Vecelli*). — Étude pour deux figures d'apôtres (*Raffaello Sanzio*). — Étude de deux dames, dont l'une porte un petit chien (*Pierre-Paul Rubens*). — Tête de jeune homme; une couronne de chêne est mêlée à sa chevelure (*Léonard de Vinci*). — Tête d'ange, vue de trois quarts (*il Correggio*). — Christ mort (*Daniel Crespi*). — Groupe tiré de la création de l'homme (*Michel-Ange Buonarroti*).

### ATLAS COMPLÉMENTAIRE

DES CAHIERS D'UNE ÉLÈVE DE SAINT-DENIS.

**Atlas classique de Géographie universelle**, composé de 24 planches en plusieurs couleurs, dressées par M. DUBAIL, ex-professeur-adjoint de géographie à l'École de Saint-Cyr. — 1 volume grand in-8. cartonné bradel, Prix : 8 fr.

Les programmes d'admission aux Ecoles de l'Etat se trouvent dans les *Grandes écoles civiles et militaires de France*, par MORTIMER D'OCAGNE. — Un beau vol. in-18, 3 fr. 50. (Voir Page 24).



Prix — Étrennes — Bibliothèques populaires — etc.

BIBLIOTHÈQUE IN-18

3 Fr.

Broché

4 Fr.

Cartonné

D'ÉDUCATION & DE RÉCRÉATION

VOLUMES IN-18

Brochés, 3 fr. — Cartonnés toile, tranches dorées, 4 fr.

|                                           |                                                                          |      |
|-------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------|------|
| AMPÈRE (A.-M.) . . . . .                  | Journal et correspondance . . .                                          | 1 v. |
| ANDERSEN . . . . .                        | Nouveaux Contes suédois . . .                                            | 1 v. |
| BERTRAND (J.) . . . . .                   | Les Fondateurs de l'astronomie .                                         | 1 v. |
| BIART (Lucien) . . . . .                  | Avent. d'un jeune naturaliste .                                          | 1 v. |
| —                                         | Entre frères et sœurs . . . . .                                          | 1 v. |
| BLANDY (S.) . . . . .                     | Le Petit roi . . . . .                                                   | 1 v. |
| BOISSONNAS (M <sup>me</sup> B.) . . . . . | Une famille pendant la guerre<br>1870-71 ( <i>ouv. cour.</i> ) . . . . . | 1 v. |
| BRACHET (A.) . . . . .                    | Grammaire historique (préface<br>de LITTRÉ) ( <i>ouv. cour.</i> ) . . .  | 1 v. |
| BRÉHAT (de) . . . . .                     | Aventures d'un petit Parisien .                                          | 1 v. |
| CARLEN (Emilie) . . . . .                 | Un brillant Mariage . . . . .                                            | 1 v. |
| CHAZEL (Prosper) . . . . .                | Le Chalet des Sapins . . . . .                                           | 1 v. |
| CHERVILLE (de) . . . . .                  | Histoire d'un trop bon Chien .                                           | 1 v. |
| CLÉMENT (Ch.) . . . . .                   | Michel-Ange, Raphaël, etc. .                                             | 1 v. |
| DESNOYERS (Louis) . . . . .               | Jean-Paul Choppart . . . . .                                             | 1 v. |
| DURAND (Hip.) . . . . .                   | Les grands Prosateurs . . . . .                                          | 1 v. |
| —                                         | Les grands Poètes . . . . .                                              | 1 v. |
| ERCKMANN-CHATRIAN . . . . .               | Le Fou Yégof ou l'Invasion . .                                           | 1 v. |
| —                                         | Madame Thérèse . . . . .                                                 | 1 v. |
| —                                         | Histoire d'un Paysan (COMPL.)                                            | 4 v. |
| FOUCOU . . . . .                          | Histoire du travail . . . . .                                            | 1 v. |
| GRAMONT (Comte de) . . . . .              | Les Vers français et leur pro-<br>sodie . . . . .                        | 1 v. |
| GRATIOLET (P.) . . . . .                  | De la physiologie . . . . .                                              | 1 v. |
| GRIMARD . . . . .                         | Histoire d'une goutte de sève .                                          | 1 v. |
| —                                         | Le Jardin d'acclimatation . . .                                          | 1 v. |
| HIPPEAU (M <sup>me</sup> ) . . . . .      | Cours d'économie domestique .                                            | 1 v. |
| HUGO (Victor) . . . . .                   | Les Enfants (LE LIVRE DES<br>MÈRES) . . . . .                            | 1 v. |
| IMMERMANN . . . . .                       | La Blonde Lisbeth . . . . .                                              | 1 v. |
| LA FONTAINE (Jouaust) . . . . .           | Fables annotées par Buffon . .                                           | 1 v. |
| LAPRADE (V. de) . . . . .                 | Le Livre d'un père . . . . .                                             | 1 v. |



|                                     |                                                                                                                                                                        |      |
|-------------------------------------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------|
| HIRTZ (M <sup>lle</sup> ) . . . . . | Méthode de coupe et de confec-<br>tion pour les vêtements de<br>femmes et d'enfants. 154 gr. .                                                                         | 1 v. |
| LAVALLEE (Th.) . . . . .            | Les Frontières de la France<br>( <i>Ouvrage couronné</i> ) . . . . .                                                                                                   | 1 v. |
| MAYNE-REID. . . . .                 | William le Mousse . . . . .                                                                                                                                            | 1 v. |
| —                                   | Les Jeunes Esclaves . . . . .                                                                                                                                          | 1 v. |
| —                                   | Le Désert d'eau . . . . .                                                                                                                                              | 1 v. |
| —                                   | Les Chasseurs de Girafes . . .                                                                                                                                         | 1 v. |
| —                                   | Les Naufragés de l'île de Bornéo                                                                                                                                       | 1 v. |
| —                                   | La Sœur perdue . . . . .                                                                                                                                               | 1 v. |
| —                                   | Les Planteurs de la Jamaïque.                                                                                                                                          | 1 v. |
| —                                   | Les deux Filles du Squatter. .                                                                                                                                         | 1 v. |
| —                                   | Les Jeunes voyageurs. . . . .                                                                                                                                          | 1 v. |
| MICKIEWICS (Adam). .                | Histoire de la Pologne . . . .                                                                                                                                         | 1 v. |
| MORTIMER D'OCAGNE.                  | Les grandes Ecoles civiles<br>et militaires de France. —<br>Historique. — Programmes<br>d'admission. — Régime inté-<br>rieur. — Sortie, carrière ou-<br>verte. . . . . | 1 v. |
| NODIER (Ch.) . . . . .              | Contes choisis . . . . .                                                                                                                                               | 2 v. |
| PARVILLE (de). . . . .              | Un Habitant de la planète Mars.                                                                                                                                        | 1 v. |
| SILVA (de). . . . .                 | Le Livre de Maurice . . . . .                                                                                                                                          | 1 v. |
| SUSANE (général) . . .              | Histoire de l'Artillerie. . . . .                                                                                                                                      | 1 v. |
| TYNDALL . . . . .                   | Dans les Montagnes . . . . .                                                                                                                                           | 1 v. |

### SÉRIE IN-18. — PRIX DIVERS

(Suite de la Collection *Éducation et Récréation*.)

|                         |                                                                                           |       |
|-------------------------|-------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| BLOCK (Maurice) . . . . | Petit Manuel d'économie prat.                                                             | 1 fr. |
| A. BRACHET. . . . .     | Dictionnaire étymologique de<br>la langue franç. ( <i>ouv. cour.</i> ).                   | 8 fr. |
| CHENNEVIÈRES (de). . .  | Aventures du petit roi saint<br>Louis devant Bellesme. 1 vol.<br>in-18, broché . . . . .  | 5 fr. |
| CLAVÉ (J.) . . . . .    | Principes d'économie pol. in-18                                                           | 2 fr. |
| DUBAIL. . . . .         | Géogr. de l'Alsace-Lorraine.                                                              | 1 fr. |
| DUMAS (A.) . . . . .    | La Bouillie de la comtesse<br>Berthe. 1 vol. in-18, broché.                               | 2 fr. |
| GRIMARD (Ed.) . . . . . | La Botanique à la campagne.<br>1 vol. . . . .                                             | 5 fr. |
| MACÉ (Jean). . . . .    | Théâtre du Petit Château. . . .                                                           | 2 fr. |
| —                       | Arithmétique du Grand-Papa<br>(édit. pop.). . . . .                                       | 1 fr. |
| NODIER (Charles). . . . | Trésor des Fèves et Fleur des<br>Pois. Un volume in-18, avec<br>nombreux dessins, broché. | 2 fr. |
| SOUVIRON . . . . .      | Dict. des termes techniques. .                                                            | 6 fr. |



# LIBRAIRIE GÉNÉRALE

HISTOIRE, POÉSIE, VOYAGES, ROMANS, LITTÉRATURE  
FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE

## VOLUMES IN-18 A 3 FR.

|                         |                                                                         |      |
|-------------------------|-------------------------------------------------------------------------|------|
| AUDEVAL. . . . .        | Les Demi-Dots . . . . .                                                 | 1 v. |
| —                       | La Dernière . . . . .                                                   | 1 v. |
| BADIN (Adolphe) . . . . | Marie Chassaing . . . . .                                               | 1 v. |
| BENTZON (Th.). . . . .  | Un Divorce . . . . .                                                    | 1 v. |
| LUCIE B. . . . .        | Une maman qui ne punit pas.                                             | 1 v. |
| —                       | Aventures d'Edouard et justice<br>des choses. . . . .                   | 1 v. |
| BIART (Lucien). . . . . | Le Bizco . . . . .                                                      | 1 v. |
| —                       | Benito Vasquez. . . . .                                                 | 1 v. |
| —                       | La Terre chaude. . . . .                                                | 1 v. |
| —                       | La Terre tempérée. . . . .                                              | 1 v. |
| —                       | Pile et Face . . . . .                                                  | 1 v. |
| —                       | Les Clientes du Dr Bernagius.                                           | 1 v. |
| BIXIO (BEPPA). . . . .  | Vie du Général Nino Bixio.                                              |      |
|                         | Traduction de l'Italien. . . .                                          | 1 v. |
| CERVANTES. . . . .      | Don Quichotte (trad. nouvelle<br>par Lucien Biart) . . . . .            | 4 v. |
| CHAMFORT. . . . .       | (Edition Stahl) . . . . .                                               | 1 v. |
| COLOMBEY . . . . .      | Esprit des voleurs . . . . .                                            | 1 v. |
| DAUDET (Alphonse). . .  | Le Petit Chose. . . . .                                                 | 1 v. |
| —                       | Lettres de mon moulin. . . .                                            | 1 v. |
| DOMENECH (l'abbé) . . . | La Chaussée des Géants . . .                                            | 1 v. |
| —                       | Voyages et avent. en Irlande. .                                         | 1 v. |
| DURANDE (Amédée), . .   | Carl. Joseph et Horace Vernet.                                          | 1 v. |
| ERCKMANN-CHATRIAN..     | Le Blocus . . . . .                                                     | 1 v. |
| —                       | Le Brigadier Frédéric . . . .                                           | 1 v. |
| —                       | Une Campagne en Kabylie. .                                              | 1 v. |
| —                       | Confidences d'un joueur de<br>clarinette. . . . .                       | 1 v. |
| —                       | Contes de la montagne. . . .                                            | 1 v. |
| —                       | Contes des bords du Rhin. . .                                           | 1 v. |
| —                       | Contes populaires. . . . .                                              | 1 v. |
| —                       | Contes Vosgiens. . . . .                                                | 1 v. |
| —                       | Le Fou Yégof . . . . .                                                  | 1 v. |
| —                       | La Guerre . . . . .                                                     | 1 v. |
| —                       | Histoire d'un Conscrit de 1813.                                         | 1 v. |
| —                       | Hist. d'un homme du peuple .                                            | 1 v. |
| —                       | Hist. d'un paysan, compl. en                                            | 4 v. |
| —                       | Histoire d'un sous-maitre . . .                                         | 1 v. |
| —                       | L'illustre docteur Mathéus . .                                          | 1 v. |
| —                       | Madame Thérèse. . . . .                                                 | 1 v. |
| —                       | — <i>Edition allemande avec les<br/>dessins hors texte, 1 v., 3 fr.</i> |      |
| —                       | Maître Gaspard Fix. . . . .                                             | 1 v. |



J. HETZEL ET C<sup>ie</sup>, 18, RUE JACOB

|                                     |                                                                                                |      |
|-------------------------------------|------------------------------------------------------------------------------------------------|------|
| LAVALLÉE (Th.). . . . .             | Histoire de la Turquie. . . . .                                                                | 2 v. |
| LEGOUVÉ (E.). . . . .               | Les Pères et les Enfants au<br>XIX <sup>e</sup> siècle (ENFANCE ET ADO-<br>LESCENCE) . . . . . | 1 v. |
| —                                   | Les Pères et les Enfants au<br>XIX <sup>e</sup> siècle (LA JEUNESSE). . .                      | 1 v. |
| —                                   | Conférences parisiennes . . . .                                                                | 1 v. |
| LOCKROY (M <sup>me</sup> ). . . . . | Contes à mes Nièces . . . . .                                                                  | 1 v. |
| MACAULAY. . . . .                   | Histoire et Critique. . . . .                                                                  | 1 v. |
| MACÉ (Jean). . . . .                | Histoire d'une Bouchée de pain. .                                                              | 1 v. |
| —                                   | Les Serviteurs de l'estomac. . .                                                               | 1 v. |
| —                                   | Contes du Petit Château. . . .                                                                 | 1 v. |
| —                                   | Arithmétique du Grand-Papa. .                                                                  | 1 v. |
| MALOT (Hector). . . . .             | Romain Kalbris. . . . .                                                                        | 1 v. |
| MAURY (commandant). . .             | Géographie physique. . . . .                                                                   | 1 v. |
| —                                   | Le Monde où nous vivons. . . .                                                                 | 1 v. |
| MULLER (Eugène). . . .              | Jeunesse des Hommes célèbres .                                                                 | 1 v. |
| —                                   | Morale en action par l'histoire .                                                              | 1 v. |
| ORDINAIRE. . . . .                  | Dictionnaire de mythologie. . .                                                                | 1 v. |
| —                                   | Rhétorique nouvelle. . . . .                                                                   | 1 v. |
| RATISBONNE (Louis). . .             | Comédie enfantine ( <i>ouv. cour.</i> ). .                                                     | 1 v. |
| RECLUS (Elisée). . . . .            | Histoire d'un Ruisseau. . . . .                                                                | 1 v. |
| RENARD. . . . .                     | Le Fond de la Mer . . . . .                                                                    | 1 v. |
| ROULIN (F.). . . . .                | Histoire naturelle. . . . .                                                                    | 1 v. |
| SANDEAU (Jules). . . . .            | La Roche aux Mouettes . . . .                                                                  | 1 v. |
| SAYOUS. . . . .                     | Conseils à une mère sur l'édu-<br>cation littéraire . . . . .                                  | 1 v. |
| —                                   | Principes de littérature. . . . .                                                              | 1 v. |
| SIMONIN. . . . .                    | Histoire de la Terre . . . . .                                                                 | 1 v. |
| STAHL (P.-J.). . . . .              | Contes et récits de Morale fa-<br>milière ( <i>ouvr. couronné</i> ). . .                       | 1 v. |
| —                                   | Histoire d'un Ane et de deux<br>jeunes Filles ( <i>ouvr. cour.</i> ). .                        | 1 v. |
| —                                   | La famille Chester. . . . .                                                                    | 1 v. |
| —                                   | Les Patins d'argent ( <i>ouv. cour.</i> ) .                                                    | 1 v. |
| —                                   | Mon 1 <sup>er</sup> Voyage en mer, d'après<br>une traduction de Thoulet. .                     | 1 v. |
| —                                   | Les Histoires de mon parrain. .                                                                | 1 v. |
| STAHL et DE WAILLY. . .             | Scènes de la vie des enfants en<br>Amérique. . . . .                                           |      |
| —                                   | Les Vacances de Riquet et<br>Madeleine. . . . .                                                | 1 v. |
| STAHL et DE WAILLY. . .             | Mary Bell, William et Lafaine. .                                                               | 1 v. |
| STAHL ET MULLER. . . .              | Le nouveau Robinson suisse. .                                                                  | 1 v. |
| SUSANE (général). . . .             | Histoire de la Cavalerie . . . .                                                               | 3 v. |

ENFANCE, JEUNESSE — LIBRAIRIE SPÉCIALE

|                        |                                                                                 |      |
|------------------------|---------------------------------------------------------------------------------|------|
| THIERS . . . . .       | Histoire de Law. . . . .                                                        | 1 v. |
| VALLERY RADOT (René)   | Journal d'un Volontaire d'un an.<br>(ouvr. couronné) . . . . .                  | 1 v. |
| VERNE (Jules). . . . . | <b>Aventures du capitaine Hatteras :</b><br>— Les Anglais au pôle Nord. . . . . | 1 v. |
|                        | — Le Désert de Glace . . . . .                                                  | 1 v. |
|                        | <b>Les Enfants du capitaine Grant :</b><br>— L'Amérique du Sud. . . . .         | 1 v. |
|                        | — L'Australie. . . . .                                                          | 1 v. |
|                        | — L'Océan Pacifique. . . . .                                                    | 1 v. |
|                        | Aventures de 3 Russes et de<br>3 Anglais . . . . .                              | 1 v. |
|                        | Cinq semaines en ballon . . . . .                                               | 1 v. |
|                        | De la Terre à la Lune. . . . .                                                  | 1 v. |
|                        | Autour de la Lune. . . . .                                                      | 1 v. |
| <b>VOYAGES</b>         | Histoire des grands Voyages<br>et des grands Voyageurs . . . . .                | 1 v. |
| <b>EXTRAORDINAIRES</b> | Le Pays des Fourrures. . . . .                                                  | 2 v. |
| <b>COURONNÉS</b>       | Le Tour du Monde en 80 jours. . . . .                                           | 1 v. |
| <b>PAR L'ACADÉMIE</b>  | Vingt mille lieues sous les Mers . . . . .                                      | 2 v. |
| <b>FRANÇAISE</b>       | Voyage au centre de la Terre. . . . .                                           | 1 v. |
|                        | Une Ville flottante. . . . .                                                    | 1 v. |
|                        | Le docteur Ox. . . . .                                                          | 1 v. |
|                        | Le Chancellor. . . . .                                                          | 1 v. |
|                        | <b>L'Île Mystérieuse :</b><br>— Les Naufragés de l'air. . . . .                 | 1 v. |
|                        | — L'Abandonné. . . . .                                                          | 1 v. |
|                        | — Le Secret de l'île . . . . .                                                  | 1 v. |
|                        | Michel Strogoff. . . . .                                                        | 2 v. |
|                        | Les Indes-Noires. . . . .                                                       | 1 v. |
|                        | Hector Servadac. . . . .                                                        | 2 v. |
| ZURCHER ET MARGOLLÉ    | Les Tempêtes . . . . .                                                          | 1 v. |
| —                      | Histoire de la Navigation . . . . .                                             | 1 v. |
| —                      | Le Monde sous-marin . . . . .                                                   | 1 v. |

SÉRIE DES VOLUMES IN-18, AVEC OU SANS GRAVURES

BROCHÉS, 3 fr. 50. — CARTONNÉS, TR. DORÉES, 4 fr. 50

(Suite de la Collection *Éducation et Récréation*.)

|                         |                                                         |      |
|-------------------------|---------------------------------------------------------|------|
| ANQUEZ. . . . .         | Histoire de France . . . . .                            | 1 v. |
| AUDOYNAUD. . . . .      | Entretiens familiers sur la Cos-<br>mographie . . . . . | 1 v. |
| BERTRAND (Alex.).. . .  | Lettres sur les révol. du globe . . . . .               | 1 v. |
| BOISSONNAS (B.) . . . . | Un Vaincu. . . . .                                      | 1 v. |
| FARADAY (M.). . . . .   | Histoire d'une Chandelle . . . . .                      | 1 v. |
| FRANKLIN (J.). . . . .  | Vie des Animaux . . . . .                               | 6 v. |

|                          |                                                     |      |
|--------------------------|-----------------------------------------------------|------|
| ERCKMANN-CHATRIAN.       | La Maison forestière . . . . .                      | 1 v. |
| —                        | Maitre Daniel Rock . . . . .                        | 1 v. |
| —                        | Waterloo.. . . .                                    | 1 v. |
| —                        | Histoire du plébiscite. . . . .                     | 1 v. |
| —                        | Les Deux Frères.. . . .                             | 1 v. |
| —                        | Souvenirs d'un ancien chef de<br>chantier. . . . .  | 1 v. |
| —                        | L'ami Fritz, pièce . . . . .                        | 1 v. |
| —                        | Le Juif polonais, pièce à 1 50.                     | 1 v. |
| ESQUIROS (Alph.) . . .   | L'Angleterre et la vie anglaise.                    | 5 v. |
| FAVRE (Jules) . . . . .  | Discours du bâtonnat. . . . .                       | 1 v. |
| FLAVIO . . . . .         | Où mènent les chemins de<br>traverse . . . . .      | 1 v. |
| GENEVRAÏ . . . . .       | Une Cause secrète. . . . .                          | 1 v. |
| GOURNOT. . . . .         | Essai sur la jeunesse contem-<br>poraine. . . . .   | 1 v. |
| GOZLAN (Léon) . . . . .  | Emotions de Polydore Maras-<br>quin. . . . .        | 1 v. |
| GRAMONT (comte de)..     | Les Gentilshommes pauvres .                         | 1 v. |
| —                        | Les Gentilshommes riches . .                        | 1 v. |
| JANIN (Jules). . . . .   | La Fin d'un monde. Le neveu<br>de Rameau. . . . .   | 1 v. |
| —                        | Variétés littéraires. . . . .                       | 1 v. |
| LAVALLEE (Théophile).    | Jean-sans-Peur. . . . .                             | 1 v. |
| MULLER (Eugène). . . .   | La Mionette. . . . .                                | 1 v. |
| MORALE UNIVERSELLE.      | Esprit des Allemands . . . . .                      | 1 v. |
| —                        | — Anglais . . . . .                                 | 1 v. |
| —                        | — Espagnols. . . . .                                | 1 v. |
| —                        | — Grecs . . . . .                                   | 1 v. |
| —                        | — Italiens . . . . .                                | 1 v. |
| —                        | — Latins. . . . .                                   | 1 v. |
| —                        | — Orientaux. . . . .                                | 1 v. |
| OLIVIER (Just). . . . .  | Le Batelier de Clarens. . . . .                     | 2 v. |
| PICHAT (Laurent) . . . . | Gaston . . . . .                                    | 1 v. |
| —                        | Les Poètes de combat . . . . .                      | 1 v. |
| —                        | Le Secret de Polichinelle . . .                     | 1 v. |
| POUJARD'HIEU. . . . .    | Les Chemins de fer . . . . .                        | 1 v. |
| —                        | La Liberté et les intérêts ma-<br>tériels . . . . . | 1 v. |
| PRINCESSE PALATINE. .    | Lettres inédites (trad. par Ro-<br>land) . . . . .  | 1 v. |
| QUATRELLES . . . . .     | Les Mille et une Nuits matri-<br>moniales. . . . .  | 1 v. |
| —                        | Voyage autour du grand monde                        | 1 v. |
| —                        | La Vie à grand orchestre. . .                       | 1 v. |
| —                        | Sans Queue ni Tête . . . . .                        | 1 v. |
| —                        | L'Arc-en-ciel. . . . .                              | 1 v. |



# LIBRAIRIE GÉNÉRALE

|                             |                                                      |      |
|-----------------------------|------------------------------------------------------|------|
| RIVE (DE LA).               | Souvenirs sur M. de Cavour..                         | 1 v. |
| ROBERT (Adrien).            | Le Nouveau Roman comique.                            | 1 v. |
| ROQUEPLAN                   | Parisine                                             | 1 v. |
| SAND (George)               | Promenades autour d'un vil-<br>lage                  | 1 v. |
| STAHL (P.-J.).              | LES BONNES FORTUNES PARI-<br>SIENNES :               |      |
| —                           | — Les Amours d'un pierrot..                          | 1 v. |
| —                           | — Les Amours d'un notaire.                           | 1 v. |
| —                           | Histoire d'un homme enrhumé,<br>Voyage d'un étudiant | 1 v. |
| —                           | Histoire d'un Prince et Voyage<br>où il vous plaira. | 1 v. |
| TEXIER et KÆMPFEN..         | Paris capitale du monde                              | 1 v. |
| TOURGUÉNEFF (J.)            | Dimitri Roudine.                                     | 1 v. |
| —                           | Fumée (préface de MÉRIMÉE).                          | 1 v. |
| —                           | Une Nichée de gentilshommes.                         | 1 v. |
| —                           | Nouvelles moscovites                                 | 1 v. |
| —                           | Histoires étranges.                                  | 1 v. |
| —                           | Les Eaux Printanières.                               | 1 v. |
| —                           | Les Reliques vivantes.                               | 1 v. |
| —                           | Terres vierges..                                     | 1 v. |
| TROCHU (Général).           | Pour la vérité et pour la jus-<br>tice.              | 1 v. |
| —                           | La politique et le siège de<br>Paris.                | 1 v. |
| WILKIE COLLINS.             | La Femme en blanc                                    | 2 v. |
| —                           | Sans Nom                                             | 2 v. |
| H. WOOD (M <sup>me</sup> ). | Lady Isabel                                          | 2 v. |

## LIVRES IN-18 EN COMMISSION (3 FR.)

|                   |                                             |      |
|-------------------|---------------------------------------------|------|
| ANONYME.          | Mary Briant.                                | 1 v. |
| ARAGO (Étienne).  | Les Bleus et les Blancs.                    | 2 v. |
| BAIGNIÈRES.       | Histoires modernes                          | 1 v. |
| —                 | Histoires anciennes.                        | 1 v. |
| BASTIDE (A.).     | Le Christianisme et l'esprit<br>moderne     | 1 v. |
| BERCHÈRE          | L'Isthme de Suez                            | 1 v. |
| BOULLON (E.).     | Chez nous                                   | 1 v. |
| BUGEAUD (Gérôme). | Jacquet-Jacques.                            | 1 v. |
| CARTERON (C.)     | Voyage en Algérie                           | 1 v. |
| CHAUFFOUR.        | Les Réformateurs du xvi <sup>e</sup> siècle | 2 v. |
| DOLLFUS (Charles) | La Confession de Madeleine.                 | 1 v. |
| DUVERNET.         | La Canne de M <sup>e</sup> Desrieux         | 1 v. |
| FAVIER (F.)       | L'Héritage d'un misanthrope.                | 1 v. |



J. HETZEL ET Cie, 18, RUE JACOB

|                                      |                                            |      |
|--------------------------------------|--------------------------------------------|------|
| GRENIER . . . . .                    | Poèmes dramatiques. . . . .                | 1 v. |
| HABENECK (Ch).. . . .                | Chefs-d'œuvre du théâtre espagnol. . . . . | 1 v. |
| HUET (F.) . . . . .                  | Histoire de Bordas Dumoulin. . . . .       | 1 v. |
| LANCRET (A.) . . . . .               | Les Fausses Passions . . . . .             | 1 v. |
| LAVALLEY (Gaston). . .               | Aurélien. . . . .                          | 1 v. |
| LAVERDANT (Désiré).. .               | Don Juan converti . . . . .                | 1 v. |
| —                                    | Les Renaissances de don Juan. . . . .      | 2 v. |
| LEFÈVRE (André). . . .               | La Flûte de Pan . . . . .                  | 1 v. |
| —                                    | La Lyre intime. . . . .                    | 1 v. |
| —                                    | Les Bucoliques de Virgile. . .             | 1 v. |
| LESAACK (D <sup>r</sup> ).. . . .    | Les Eaux de Spa. . . . .                   | 1 v. |
| NAGRIEN (X.) . . . . .               | Prodigieuse Découverte . . . .             | 1 v. |
| RÉAL (Antony). . . . .               | Les Atomes . . . . .                       | 1 v. |
| SIMONIN (Louis). . . . .             | Les Pays lointains . . . . .               | 1 v. |
| STEEL. . . . .                       | Haôma . . . . .                            | 1 v. |
| VALLORY (M <sup>me</sup> ) . . . . . | A l'aventure en Algérie. . . .             | 1 v. |
| WORMS DE ROMILLY . .                 | Horace (traduction). . . . .               | 1 v. |

LIVRES EN COMMISSION

Prix divers

|                         |                                               |       |
|-------------------------|-----------------------------------------------|-------|
| ANONYME. . . . .        | Le Prisme de l'âme. . . . .                   | 6 fr. |
| —                       | Rome. . . . .                                 | 6 fr. |
| LAVERDANT (Désiré) . .  | Appel aux artistes . . . . .                  | 1 fr. |
| PAULTRE (E.). . . . .   | Capharnaüm. . . . .                           | 6 fr. |
| PIRMEZ . . . . .        | Jours de solitude, 1 vol. in-8.               | 6 fr. |
| RAYNALD . . . . .       | Histoire de la Restauration. .                | 5 fr. |
| RIVE (DE LA). . . . .   | Souvenir de M. de Cavour. .                   | 6 fr. |
| ANONYME . . . . .       | Mademoiselle Segeste. . . . .                 | 2 fr. |
| ANTULLY (Albéric d') .  | Fantaisie. . . . .                            | 2 fr. |
| BRUIÈRE (S.). . . . .   | Une Saison en Allemagne. . .                  | 1 fr. |
| GUIMET (Émile). . . . . | Croquis égyptiens . . . . .                   | 3 50  |
| —                       | L'Orient d'Europe au fusain, in-18 . . . . .  | 2 fr. |
| —                       | Esquisses scandinaves, 1 vol. in-18 . . . . . | 3 fr. |
| —                       | Aquarelles africaines. . . . .                | 2 50  |
| SCHNÉEGANS (A.) . . . . | Contes. 1 vol. in-18 . . . . .                | 2 fr. |



# LIBRAIRIE GÉNÉRALE

## VOLUMES IN-18 A PRIX DIVERS

|                                      |                                                                            |       |
|--------------------------------------|----------------------------------------------------------------------------|-------|
| ARAGO (E).. . . . .                  | L'Hôtel de Ville et le Gouvernement du 4 septembre 1870-71.                | 3 50  |
| L. AUBERT. . . . .                   | Lettres sur l'instruct. oblig. .                                           | » 50  |
| BERTHET (André). . . .               | Mes Lunes ( <i>Boutades d'un sceptique</i> ) . . . . .                     | 2 »   |
| CHARRAS (Colonel). . . .             | Histoire de la Guerre de 1815. 2 vol. in-18, avec atlas . . .              | 7 »   |
| CHEVREUX (M <sup>me</sup> ). . . . . | André Marie et J.-J. Ampère. 2 vol. à 3 fr. 50. . . . .                    | 7 »   |
| A. DECOURCELLE . . . .               | Les Formules du docteur Grégoire ( <i>Diction. du Figaro</i> ). .          | 2 »   |
| ERCKMANN-CHATRIAN. .                 | Le Juif polonais, pièce en 3 actes . . . . .                               | 1 50  |
| —                                    | Lettre d'un électeur à son député . . . . .                                | » 50  |
| J. HETZEL . . . . .                  | Aux députés, sur la reprise des échéances. . . . .                         | » 50  |
| HUGO (Victor). . . . .               | Les Châtiments. 1 vol. in-18. .                                            | 2 »   |
| —                                    | Napoléon le Petit. 1 vol. in-18. .                                         | 2 »   |
| LEGOUVÉ (E.). . . . .                | L'alimentation morale pendant le siège. . . . .                            | » 25  |
| —                                    | Les deux misères. . . . .                                                  | » 25  |
| —                                    | Les épaves du naufrage. . . .                                              | » 50  |
| —                                    | Samson et ses Elèves.. . . .                                               | 2 »   |
| —                                    | Lamartine.. . . .                                                          | 1 50  |
| —                                    | L'Art de la lecture. . . . .                                               | 2 »   |
| MACÉ (Jean). . . . .                 | Morale en action . . . . .                                                 | 1 fr. |
| —                                    | Lettres d'un paysan d'Alsace sur l'instruction obligatoire. .              | » 30  |
| —                                    | Le génie et la pet. ville. 1 v. in-32. .                                   | » 25  |
| —                                    | Anniv. de Waterloo. 1 v. in-32. .                                          | » 15  |
| —                                    | Une carte de France; le Gulf-Stream. 1 vol. in-32. . . . .                 | » 25  |
| —                                    | La Ligue de l'enseig., n <sup>os</sup> 1 à 4, à in-32 . . . . .            | » 25  |
| MERSON (Olivier). . . .              | Ingres, sa Vie et ses Œuvres, avec sa photographie, 1 vol. in-32 . . . . . | 1 50  |
| NADAR . . . . .                      | Le Droit au vol . . . . .                                                  | 1 »   |
| PROUDHON. . . . .                    | La Guerre et la Paix. 2 vol. .                                             | 2 »   |
| QUATRELLES. . . . .                  | Une date fatale . . . . .                                                  | 1 »   |
| STAHL (P.-J.). . . . .               | Entre bourgeois . . . . .                                                  | » 50  |
| SUSANE (Général). . . .              | L'artillerie avant et depuis la guerre. . . . .                            | » 50  |
| VERNE (Jules). . . . .               | Neveu d'Amérique, comédie en 3 actes. . . . .                              | 1 50  |
| VIOLLET-LE-DUC . . . .               | Exposé des faits relatifs au Musée de Pierrefonds. . . .                   | » 50  |



J. HETZEL ET C<sup>ie</sup>, 18, RUE JACOB

VOLUMES IN-8° A PRIX DIVERS

|                          |                                                                                  |      |
|--------------------------|----------------------------------------------------------------------------------|------|
| ABOUT (Edmond). . . .    | Rome contemporaine . . . . .                                                     | 5 »  |
| —                        | La Question romaine. . . . .                                                     | 4 »  |
| ANONYME . . . . .        | Vingt mois de présidence. . .                                                    | 5 »  |
| BERTRAND (J.). . . . .   | Arago et sa vie scientifique. .                                                  | 1 »  |
| —                        | Les Fondateurs de l'astronomie. . . . .                                          | 6 »  |
| —                        | L'Académie et les Académiciens. . . . .                                          | 7 50 |
| BLANG et ARTOM . . . .   | Œuvre parlement. du comte de Cavour. . . . .                                     | 7 50 |
| CHARRAS (Colonel). . .   | Histoire de la guerre de 1813. 1 vol. in-8. . . . .                              | 7 50 |
| LAFOND (Ernest) . . . .  | Les Contemporains de Shakespeare :                                               |      |
|                          | Ben Jonson (2 vol.) . . . . .                                                    | 6 »  |
|                          | Massinger — . . . . .                                                            | 6 »  |
|                          | Beaumont et Fletcher. . . . .                                                    | 6 »  |
|                          | Webster et Ford. . . . .                                                         | 6 »  |
| RICHELOT . . . . .       | Goethe, ses Mém. et sa Vie (4 vol.) à . . . . .                                  | 6 »  |
| STRAUSS (D..F.). . . . . | Nouv. Vie de Jésus (traduite par Ch. Dollfus et A. Nefftzer), 2 vol. à . . . . . | 6 »  |
| TROCHU. . . . .          | L'Empire et la Défense de Paris                                                  | 8 »  |

VOLUMES IN-32 A 1 FRANC

*Cartonnés, 1 fr. 25*

|                                            |                                                            |      |
|--------------------------------------------|------------------------------------------------------------|------|
| DE BALZAC. . . . .                         | Les Femmes. . . . .                                        | 1 v. |
| ALFRED DE MUSSET )<br>et<br>P.-J. STAHL. ) | Voyage où il vous plaira, 10 <sup>e</sup> édition. . . . . | 1 v. |
| Eugène NOEL. . . . .                       | Vie des fleurs et des fruits . .                           | 1 v. |
| P.-J STAHL. . . . .                        | Théorie de l'amour et de la jalousie. . . . .              | 1 v. |



## LIBRAIRIE GÉNÉRALE

### EN PRÉPARATION :

|                        |                                                                           |       |
|------------------------|---------------------------------------------------------------------------|-------|
| AGASSIZ.....           | Manuel de zoologie. Traduit<br>par Elisée Reclus.....                     | 1 v.  |
| ARAGO (Étienne).....   | Un demi-siècle.....                                                       | 1 v.  |
| BRACHET (Auguste)..... | Histoire de la littérat. alle-<br>mande.....                              | 1 v.  |
| DANA.....              | Manuel de géologie et de mi-<br>néralogie.....                            | 1 v.  |
| FOUCOU-TYNDALL.....    | Les Glaciers de Tyndall.....                                              | 1 v.  |
| GRIMARD.....           | Jardin des Plantes.....                                                   | 1 v.  |
| GRISSET (Ernest).....  | Aventures de la vie sauvage..                                             | 1 v.  |
| LACOMÉ.....            | La Musique mise à la portée<br>des enfants.....                           | 1 v.  |
| MALOT (Hector).....    | L'Enfant du tour de France..                                              | 1 v.  |
| MARSH (George-P.)..... | L'Homme et la nature, traduit<br>par MACKINTOSCH et Elisée<br>RECLUS..... | 1 v.  |
| MULLER.....            | Les Filles du sonneur.....                                                | 1 v.  |
| NORTH PEAT.....        | Les Merveilles de la science.                                             | 1 v.  |
| ORDINAIRE.....         | Histoire de la littérature fran-<br>çaise.....                            | 1 v.  |
| PARIS (Gaston).....    | Histoire de la langue française                                           | 1 v.  |
| SCHERER.....           | Cours compl. de la littérature<br>française.....                          | 10 v. |
| TISSANDIER.....        | Histoire de l'Air.....                                                    | 1 v.  |
| VAN BRUYSEL.....       | Les Clients d'un vieux poirier.                                           | 1 v.  |

### ÉDITIONS POPULAIRES ILLUSTRÉES GRAND IN-8°

**Voyage où il vous plaira**, par ALFRED DE MUSSET  
et P.-J. STAHL, illustré par TONY JOHANNOT.

**Gil Blas**, par LESAGE, magnifique édition suivie de  
**Lazarille de Tormès**, ornée de 620 dessins par  
MEISSONIER et GIGOUX. 1 vol. grand in-8°. 50 cent.  
la série.

**Les Mille et une Nuits**, illustrées par GUSTAVE DORÉ.

**Albums** FRÉLICH, FROMENT, RICHTER, DETAILLE, MARIE,  
O. PLETSCH, YUNDT, CHAM, LANÇON, BERTALL, etc., etc.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

## ***Un capitaine de quinze ans, par Jules Verne. 1re[-2e] partie***

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65240555>

### **À propos de cette édition numérique**

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et

fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse [gallica@bnf.fr](mailto:gallica@bnf.fr).

## Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter [reproduction@bnf.fr](mailto:reproduction@bnf.fr)

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter [utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr)

## Notes

1 Types : sauterelles, grillons, etc.

2 Types : fourmis-lions, libellules.

3 Types : abeilles, guêpes, fourmis.

4 Types papillons, etc.

5 Types : cigales, pucerons, puces, etc.

6 Types : hannetons, vers luisants, etc.

7 Types : cousins, moustiques, mouches.

8 Types : slylops.

9 Types : acarus, etc.

10 Types : lépismes, podures, etc.

11 « Sand » signifie « sable », en anglais.

12 Bat, abrégatif de Bartholomée.

13 École militaire de l'État de New-York.

14 Dans cette opération, le lard de la baleine perd environ un tiers de son poids.

15 Une encâblure, mesure spéciale à la marine, comprend une longueur de cent vingt brasses, c'est-à-dire deux cents mètres.

16 Résumé du *Dictionnaire Illustré* de Vorepierre.

17 57 kilomètres 1/2.

18 Les baromètres anglais et américains sont cotés par pouces et par lignes. Vingt-huit pouces sept dixièmes égalent 728 millimètres.

19 716 millimètres.

20 709 millimètres.

21 Environ 166 kilomètres.

22 Autrefois, on se contentait de réduire cette écorce en poudre, qui portait le nom de « Poudre des Jésuites », parce qu'en 1649, les Jésuites de Rome en reçurent de leur mission d'Amérique un envoi considérable.

# Table des matières

1. Page de titre
2. PREMIÈRE PARTIE
  1. CHAPITRE PREMIER - LE BRICK-GOELETTE « PILGRIM. »
  2. CHAPITRE II - DICK SAND.
  3. CHAPITRE III - L'ÉPAVE.
  4. CHAPITRE IV - LES SURVIVANTS DU « WALDECK. »
  5. CHAPITRE V - S.V.
  6. CHAPITRE VI - UNE BALEINE EN VUE.
  7. CHAPITRE VII - PRÉPARATIFS.
  8. CHAPITRE VIII - LA JUBARTE.
  9. CHAPITRE IX - CAPITAINE SAND.
  10. CHAPITRE X - LES QUATRE JOURS QUI SUIVENT.
  11. CHAPITRE XI - TEMPÊTE.
  12. CHAPITRE XII - A L'HORIZON.
  13. CHAPITRE XIII - TERRE ! TERRE !
  14. CHAPITRE XIV - CE QU'IL CONVIENT DE FAIRE.
  15. CHAPITRE XV - HARRIS.
  16. CHAPITRE XVI - EN ROUTE.
  17. CHAPITRE XVII - CENT MILLES EN DIX JOURS.
  18. CHAPITRE XVIII - LE MOT TERRIBLE !
3. Notes
4. À propos de cette édition numérique